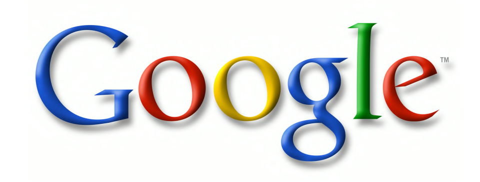
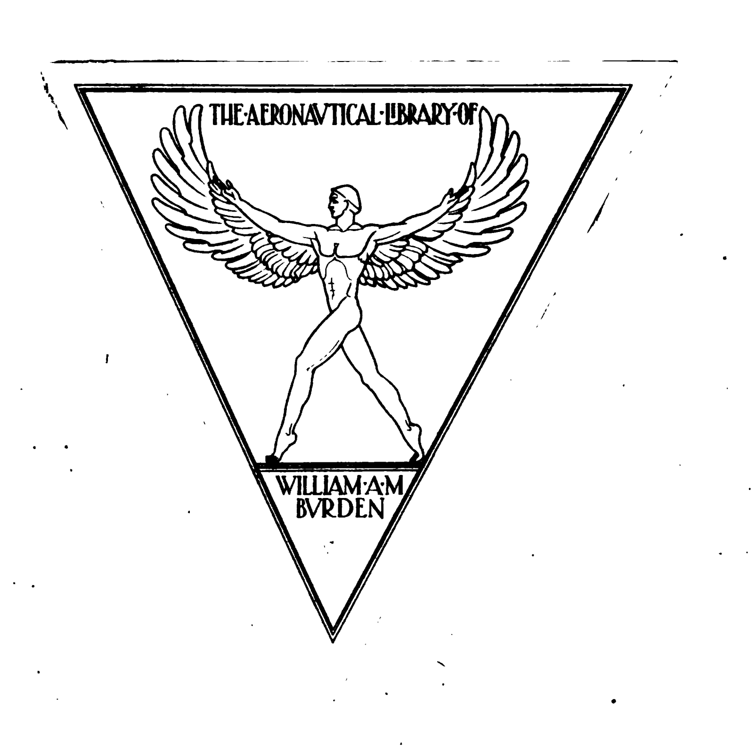



WIDENER LIBRARY
HX NXDG 6


THE·AERONAUTICAL·LIBRARY·OF
WILLIAM·A·M
BURDEN

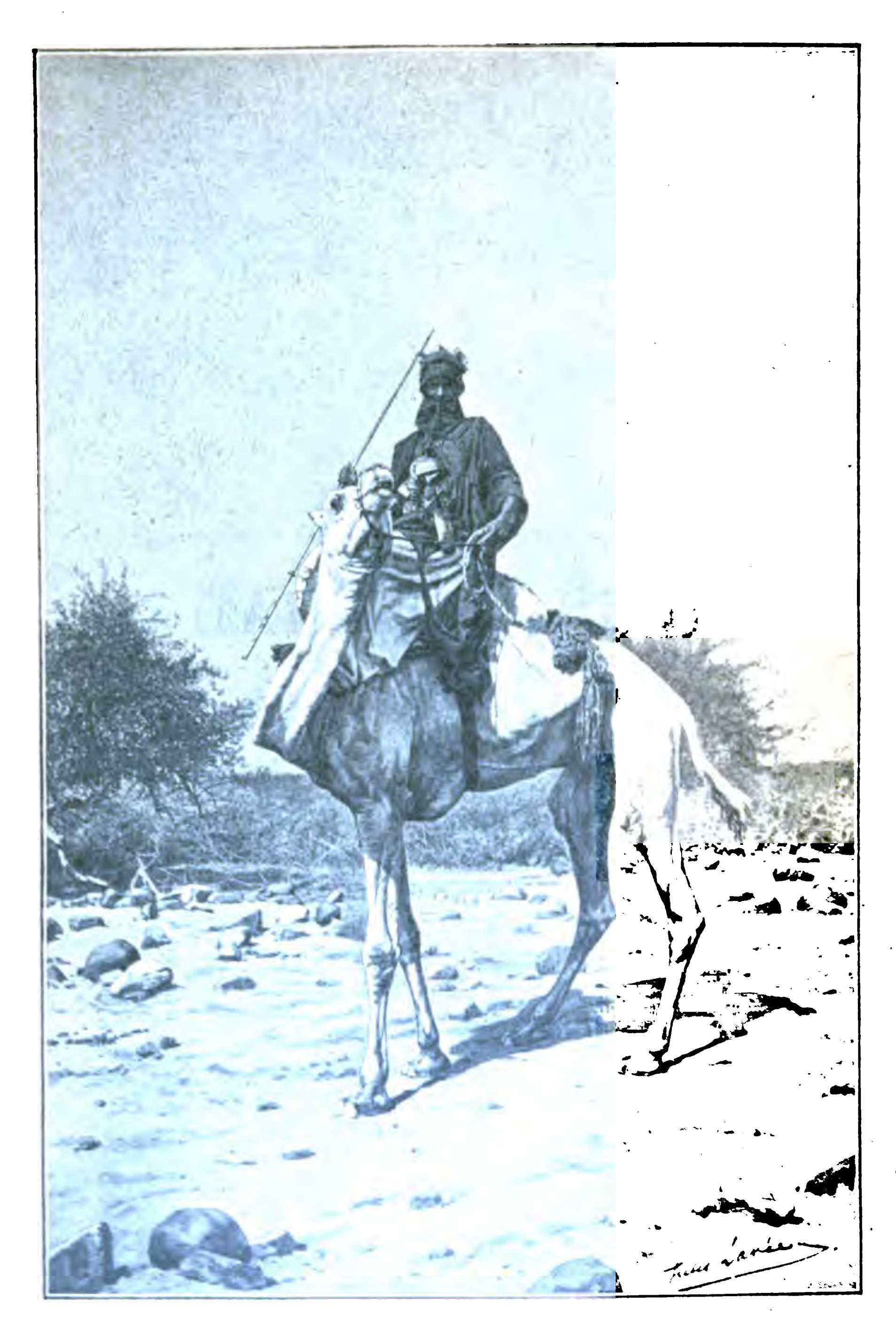
Sect. 4. - #1/E


THE·AERONAVTICAL·LIBRARY·OF
WILLIAM·A·M
BVRDEN

Sect. 4.-

VERS LE TCHAD

ROMAN AÉROSTATIQUE



TARGUI MONTÉ A MEHARI.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

LÉO DEX

VERS LE TCHAD

ROMAN AÉROSTATIQUE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 33 GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1904

DE TRIPOLI AU TCHAD

CHAPITRE I

LA GENÈSE D'UN VOYAGE AÉRIEN AU LONG COURS

ACCROUPIE sur son rocher gigantesque, Constantine l'Algérienne voit se creuser au long d'une de ses faces un ravin profond aux berges verticales et abruptes. Au fond de cette brèche étroite, le Rummel roule ses eaux tumultueuses, à une profondeur telle, que l'œil les aperçoit difficilement.

Une arche de fer, jetée sur le précipice, met en communication la ville avec les premières pentes du mont Mansourah. En face commencent les habitations de plaisance du faubourg de Mansourah, semées çà et là irrégulièrement au gré de la fantaisie des constructeurs. Plus haut, un peu à l'écart, s'étagent cinq villas, avec jardin sur la route grimpante. La plus éloignée de Constantine, la plus importante, possède deux étages avec véranda et terrasse supérieure à la manière arabe. Cet ensemble de constructions appartient au commandant Gœrmain, le célèbre explorateur, l'officier distingué, dont l'audace, servie par une fortune de plusieurs millions, a doté la France de nouveaux territoires dans ce nord-ouest du centre africain, pendant longtemps soumis seulement sur la carte à notre influence.

La dernière des villas, la plus grande, sert au logement de

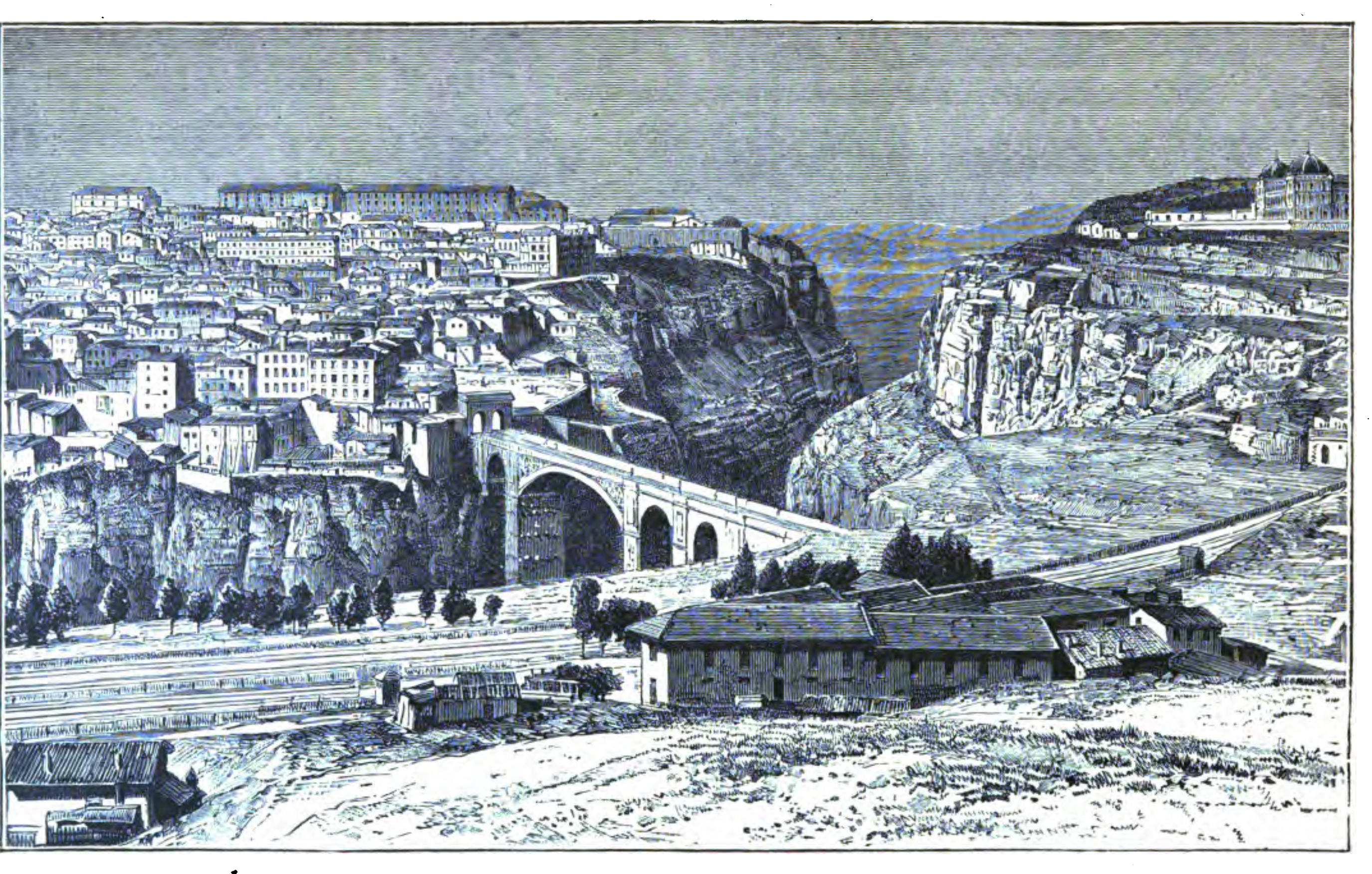
la famille du commandant; là, entre deux expéditions, il vient se reposer au milieu des siens. Les quatre autres sont louées, et comme sur ce penchant de la colline on jouit d'un panorama admirable, les trois premières d'entre elles restent rarement inoccupées. La quatrième touche à la demeure de la famille Gœrmain; en face d'elle un rideau d'arbres barre la vue, aussi demeure-t-elle quelquefois sans locataire. Ses propriétaires ne regrettent qu'à demi de la voir inutilisée, car les fenêtres de son premier étage dominent leur jardin, et les Gœrmain se sentent moins chez eux quand la villa voisine est habitée.

Depuis le 1er octobre, ce cottage, resté longtemps vide, avait un nouvel hôte, vivant seul avec un domestique nègre. Rentré d'une excursion dans la Tripolitaine et le Fezzan, il avait choisi, disait-il, cette habitation pour s'y reposer et classer dans la solitude de la campagne les notes et les collections rapportées de son expédition.

Ce voisin était peu gênant pour les Gœrmain. Jamais, depuis son arrivée, ils n'avaient aperçu de figure indiscrète à l'une des fenêtres d'où l'on pouvait voir dans leur jardin, et cependant le locataire, M. Hénoch, laissait fréquemment errer un regard inquisiteur dans l'enclos voisin à travers les rideaux baissés de son premier étage.

Certes, la famille de l'explorateur se serait moins réjouie d'avoir un semblable locataire si elle avait connu le manège inquisiteur auquel il se livrait, surtout si elle avait été informée des véritables motifs de cet espionnage.

Cet Hénoch était en effet un agent secret d'une société étrangère dont le but était l'extension de la puissance coloniale de l'Italie en Afrique. Un traité liait Hénoch à cette société et lui assurait une prime assez forte s'il contribuait à faire échouer la mission française dirigée par le commandant Gœrmain et depuis peu parvenue au lac Tchad.



Constantine. — Une arche est jetée sur le précipice.

Sortant peu, le locataire de la villa assistait, invisible spectateur, aux jeux quotidiens des enfants du commandant, qui, en compagnie de leur mère et de leur oncle, le jeune docteur Pennoël de Castillhon, passaient une partie de leurs matinées dans le jardin voisin. Outre la grâce, un peu masculine peut-être, de Mlle Renée, l'aînée de ces enfants, accoutumée depuis l'âge de quinze ans, c'est-à-dire depuis quatre années, à prendre sa part de tous les sports auxquels se livrait son frère, une autre cause aurait pu encore attirer sur les deux adolescents l'attention d'un observateur moins intéressé, mais aussi peu discret qu'Hénoch; cette cause était leur ressemblance frappante. De même taille, ayant tous deux hérité de leur père une constitution robuste sous un aspect un peu frêle, tous deux bruns avec des traits d'une régularité parfaite et des yeux bleus d'une grande douceur d'expression, ils se distinguaient seulement par la dissemblance des costumes et la longueur de leurs chevelures; leurs noms même étaient semblables et le timbre de leurs voix était identique, René, plus jeune que sa sœur, rachetant la différence de sexe par la différence d'âge.

Dès les premiers jours de son installation, Hénoch avait été frappé par cette ressemblance extraordinaire du frère et de la sœur; cette remarque avait accru son désir de se rapprocher de ses voisins et il s'était promis, tant pour satisfaire sa curiosité que pour servir sa politique, de saisir la première occasion d'entrer en relation avec eux.

Cette occasion devait lui être fortuitement offerte le 22 octobre de cette même année.

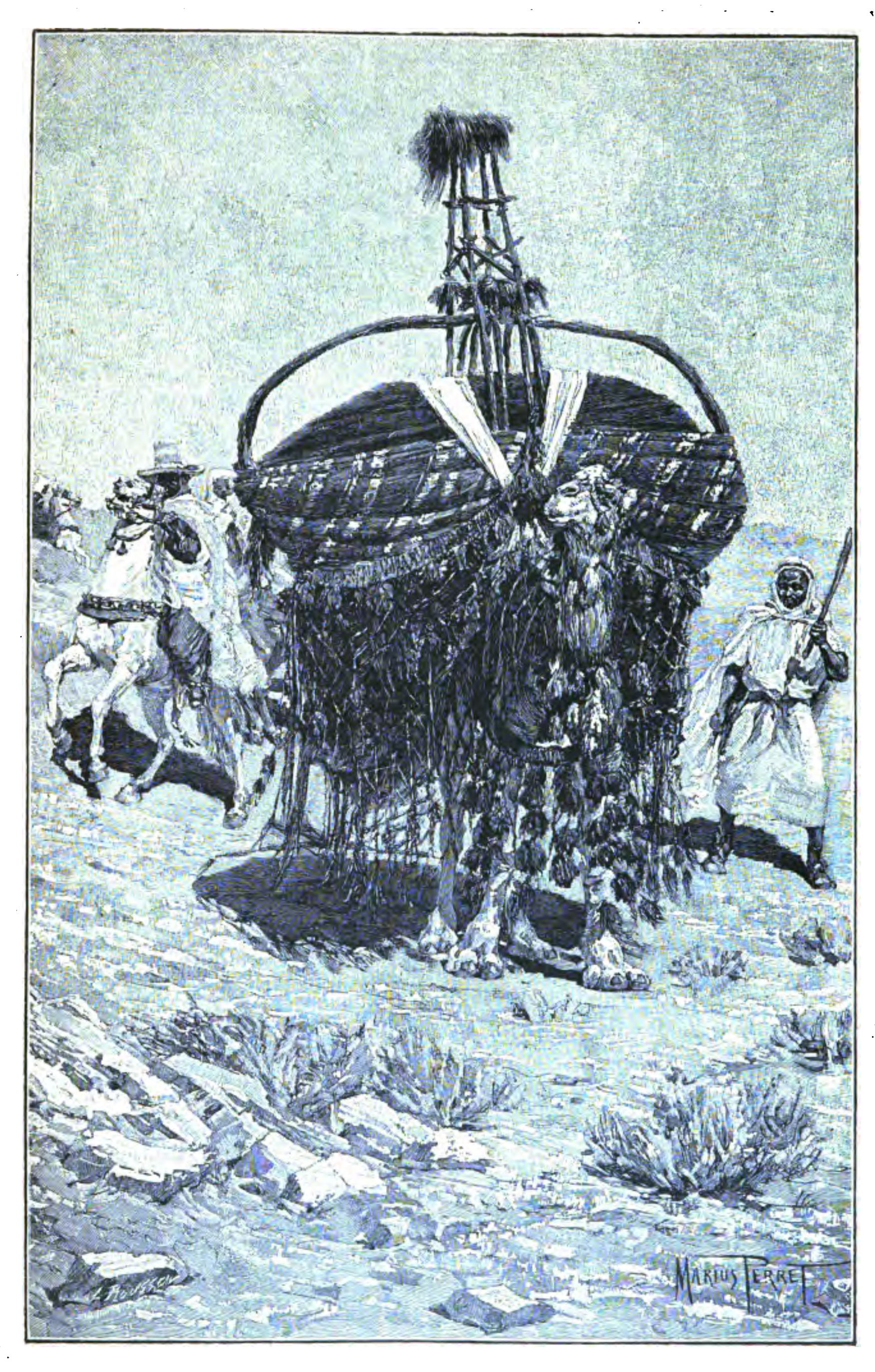
Ce jour-là, vers midi, on sonna à sa porte. Son domestique nègre étant absent, il alla lui-même ouvrir. Sur le seuil se tenait un Arabe d'une taille au-dessus de la moyenne. Vêtu à la façon des cavaliers des goums à la solde de la France, ce

représentant de la race superbe des frontières algériennes du Sahara paraissait âgé de trente-cinq à quarante ans, autant qu'il était permis d'en juger sous son ample costume et aux traits amaigris, par de longues épreuves récentes, de son visage fortement bronzé.

Il salua Hénoch et, dans un mauvais français à peine compréhensible, il demanda Mme Gœrmain; Hénoch, très versé dans les divers idiomes mauritaniens, lui répondit en arabe que la femme du commandant demeurait dans la villa voisine; il lui proposa de l'accompagner chez elle à titre d'interprète. L'Arabe, joyeux de parler sa langue maternelle et croyant avoir affaire à un ami de la famille Gœrmain, accepta et entra chez Hénoch, pendant que ce dernier échangeait ses vêtements d'intérieur contre des habits moins négligés.

En flattant son hôte et sachant lui inspirer confiance, Hénoch parvint assez facilement à connaître le but de sa visite. Grand enfant, faisant exception à la majorité de ses compatriotes dont le caractère est peu expansif, l'Arabe était heureux, par son récit, de montrer l'importance de la mission dont il avait été chargé.

Hénoch avait devant lui l'un des indigènes qui, au nombre d'une soixantaine, avaient suivi le commandant Gœrmain et ses deux compagnons français, de Biskra au lac Tchad. Après avoir vaincu mille obstacles dans sa traversée du Sahara par le pays des Touareg, le commandant Gœrmain se trouvait en ce moment à Barroua, sur la rive septentrionale du Tchad; il y avait fait alliance avec le sultan du pays : mais, entouré de tribus hostiles à lui et surtout à son hôte, il se trouvait bloqué dans les États du roi de Barroua; tout moyen de quitter les rives du lac lui était interdit tant qu'un secours, dont il indiquait la nature dans une lettre adressée à Mme Gœrmain, lui ferait défaut. Il avait chargé le plus fidèle de ses compa-



Un « navire du désert ».

gnons indigènes de la porter à destination, et le Zibânais[1] Sbâdjeri, parti à dos de mehari[2] et entré à Biskra la veille, après avoir traversé le désert au milieu de privations et d'épreuves de toutes sortes, n'avait pris que le temps de revêtir le costume de son goum, et, par la voie ferrée de Biskra à Constantine, était arrivé peu d'heures auparavant.

Suivi de Sbâdjeri, Hénoch alla sonner à la grille de la villa voisine. Toute la famille Gœrmain se trouvait réunie dans le jardin, et Hénoch, après avoir expliqué par suite de quelle méprise l'Arabe était venu frapper à sa porte, motiva sa visite.

« Sbâdjeri, dit-il, s'exprime difficilement en français, aussi ai-je cru bien faire en venant vous offrir mes services comme interprète, ignorant si vous seriez à même de pouvoir causer avec lui dans sa langue maternelle. »

Aucune des personnes présentes ne connaissait le pur arabe parlé dans les environs de Biskra, aussi la venue d'Hénoch, loin d'être importune, fut-elle accueillie avec joie; grâce à lui, on pourrait avoir des nouvelles du chef de la famille, de la bouche même de l'un de ses compagnons.

Mme Gœrmain s'était aussitôt emparée de la lettre portée par Sbâdjeri. Après l'avoir parcourue rapidement, elle en donna une lecture presque complète, oubliant la présence d'un étranger, dans sa hâte de faire partager à ses enfants la joie d'avoir enfin des nouvelles de l'absent.

Après avoir exposé succinctement les diverses péripéties de sa traversée du pays des Touareg, le commandant décrivait la situation de sa troupe, immobilisée sur les rives du Tchad par le mauvais vouloir des chefs voisins; il s'adressait à son beau-frère et le priait d'organiser une expédition de secours d'un genre spécial.

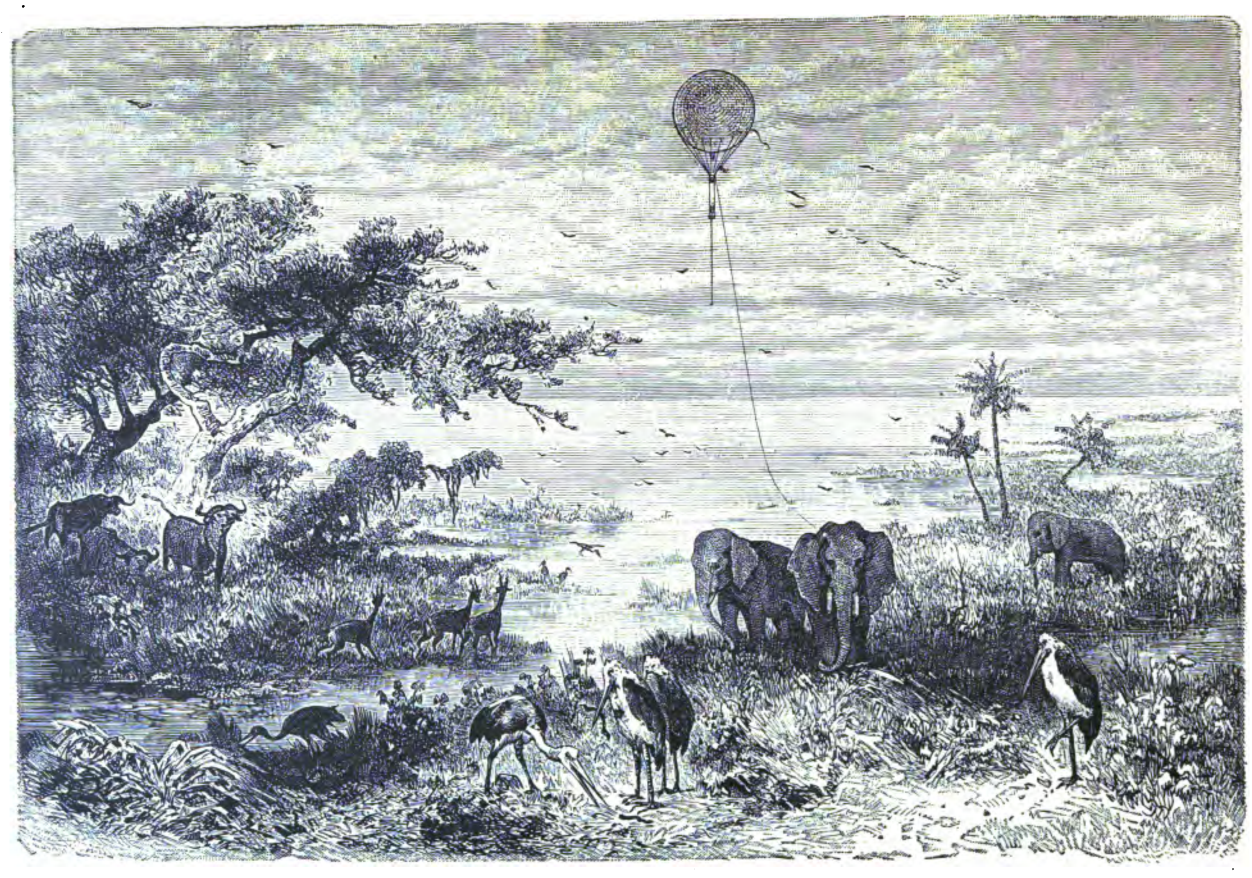
1. Zibânais, Arabe natif des Zibans, région semée d'oasis autour de Biskra.
2. Mehari, chameau de course, auquel ses qualités exceptionnelles ont fait donner le nom de « navire du désert ».

« Mon beau-frère, écrivait-il à sa femme, ira trouver mon ami le capitaine d'Ex, le hardi aérostier qui, dernièrement, a lancé de Gabès un ballon de son invention; lequel ballon, après avoir traversé le Sahara en sept jours, est allé se faire capturer à Tombouctou par nos compatriotes. Pennoël demandera au capitaine de se porter à mon secours. D'Ex m'a affirmé qu'il lui serait possible d'atteindre le lac Tchad par voie aérienne au moyen d'un aérostat; maintes fois il a regretté devant moi que le manque d'argent ne lui permît pas d'en tenter l'aventure. Pennoël mettra à sa disposition les fonds nécessaires à l'entreprise et je ne doute pas que, conduit par d'Ex, un ballon ne puisse parvenir jusqu'ici.

« Je saurai utiliser l'impression produite par cette arrivée sur mes superstitieux ennemis, et tous les obstacles disparaîtront, j'en suis persuadé. J'ai une si absolue confiance en d'Ex et en une expédition de ce genre conduite par lui, que je n'hésiterais pas à confier à son navire aérien un membre de ma famille et même ma fille Renée, car, à bord de l'aérostat de mon ami d'Ex, tous les dangers ordinaires courus par l'explorateur disparaîtront; on y sera autant en sûreté que sur le pont d'un bon navire commandé par le meilleur des capitaines.... »

Le commandant Gœrmain s'étendait ensuite longuement sur les conditions les plus favorables à la réussite d'une tentative de cette nature; il priait son beau-frère de ne rien négliger pour s'assurer le concours du capitaine.

Au moment où Mme Gœrmain avait lu la partie de la lettre de son mari dans laquelle il était dit que le commandant n'hésiterait pas à confier même sa fille au hardi aérostier, l'esprit imaginatif d'Hénoch entrevit une combinaison qui, s'il parvenait à se faire agréer comme membre



Cet aérostat non monté parvint au Niger.

de la future expédition, pourrait lui permettre d'avoir en Renée Gœrmain un précieux otage pour l'entreprise qu'il méditait.

Peu scrupuleux sur le choix des moyens quand il s'agissait de servir ses intérêts, Hénoch, dont le caractère entêté était servi par une volonté persistante d'arriver quand même au but, résolut d'utiliser sa situation d'interprète pour persuader aux Gœrmain que, par la bouche de son messager, le commandant exprimait le désir de voir sa fille Renée accompagner son oncle au cours du voyage vers le Tchad.

Il eût été fort difficile à Hénoch d'arriver à convaincre Mme Gœrmain d'une pareille chose, même en prêtant à Sbâdjeri un rapport exact des propres paroles du commandant, si un autre passage de la lettre n'avait pu être habilement interprété dans le même sens, ce qu'Hénoch s'empressa de faire, sans trop insister toutefois, de façon à ne pas laisser percer son secret désir. Il comptait surtout sur le temps pour amener la persuasion et déterminer l'acceptation de la mère, car il ne doutait pas de celle de la jeune fille, que la perspective d'aller rejoindre son père par un moyen extraordinaire allait certainement enthousiasmer.

Les mots qu'Hénoch se promit d'exploiter en vue de la réussite de son plan se trouvaient dans une partie de la lettre qui, on le devinait, avait été écrite rapidement par l'absent, sous l'empire d'une certaine mélancolie due à l'éloignement des siens. Après avoir décrit le lieu où s'était installée sa petite troupe et en avoir vanté les beautés, M. Gœrmain ajoutait :

« Malgré cette magnificence de la végétation, malgré le peu de loisirs que me laissent mes occupations, souvent une grande tristesse m'envahit à me sentir loin de vous tous, et je me dis que tout serait parfait à l'heure présente si nous étions

réunis ou si au moins l'un de mes enfants, ou toi, ma femme chérie, étiez près de moi. Je pense alors combien souvent ma chère Renée me témoigna son désir de m'accompagner dans mes expéditions; je me ressouviens aussi que, pour combattre mes objections, elle me citait de nombreux exemples d'explorations faites par des femmes, et il me vient des regrets de n'avoir jamais voulu prendre sa proposition au sérieux. Que n'est-elle près de moi, cette chère Renée! ici elle verrait le pays féerique de ses rêves.... »

Lors des commentaires que chacun fit des divers passages de la lettre du commandant, Hénoch demanda, comme en plaisantant, à la jeune fille si elle se rendrait au vœu exprimé par son père, et s'informa si elle était résolue à faire partie de la future expédition. En entendant Hénoch émettre l'opinion que le commandant demandait à sa fille de le rejoindre, chacun se récria, disant que pareille idée n'avait pu venir à un père, et affirmant que les phrases contenues dans sa lettre étaient la simple expression de ses rêveries. Seule la jeune fille protesta : ces deux passages où son père parlait d'elle n'étaient-ils pas une preuve éclatante de son désir de la voir entreprendre un voyage qu'il considérait sans danger?

Hénoch, tout en paraissant fort peiné d'avoir soulevé cet incident et induit la jeune fille à demander à partir, sut habilement, sans inspirer la défiance, la soutenir dans son interprétation de la lettre de son père. Puis, tout à coup, et comme pour réparer la faute qu'il avait commise, il proposa d'interroger Sbâdjeri afin de connaître si le commandant Gœrmain lui avait parlé d'une participation possible de Renée à l'expédition de secours. Mme Gœrmain y consentit aisément, le résultat de cette épreuve devant être, à son sens, d'enlever à sa fille cette pensée inouïe que son père avait pu

songer à l'exposer à des périls tels que peu de femmes faites ont encore osé les affronter.

Comme seul Hénoch connaissait la langue arabe, il lui fut facile de placer dans la bouche de Sbâdjeri des paroles dont ce dernier ne pouvait contrôler la traduction, et le dialogue suivant s'établit entre eux :

Hénoch (s'exprimant en arabe et s'adressant à Sbâdjeri). — Le commandant Gœrmain vous a-t-il quelquefois parlé de sa fille?

Sbadjeri (répondant dans sa langue maternelle). — Bien rarement, peut-être jamais ; je ne connaissais pas la famille du chef.

Hénoch (traduisant en français). — Sbâdjeri me dit que le commandant l'entretenait fréquemment de sa fille et de son désir de l'avoir près de lui.

Pennoel. — Demandez, je vous prie, à cet Arabe si mon beau-frère lui a exprimé la volonté de voir Renée le rejoindre.

Hénoch (en arabe à Sbâdjeri). — Voyons, faites un effort, et tâchez de vous rappeler ce que le commandant vous a dit de sa fille Renée.

Sbadjeri (cherchant). — Je ne me rappelle point.... Cependant si. Au moment de mon départ il m'a recommandé de lui dire qu'il appelait sur tous les siens les bénédictions d'Allah ; il m'a recommandé aussi de leur dire qu'il était en bonne santé. Le commandant n'a jamais été malade, c'est un homme de fer.

Hénoch (traduisant). — Voici les propres paroles du commandant rapportées par Sbâdjeri,... j'en suis au désespoir, mais la vérité avant tout : « Tu diras à ma fille que si elle « veut me rejoindre, comme elle en a maintes fois manifesté « l'intention, je ne m'y oppose pas. Elle n'a rien à craindre

« en employant pour venir à moi le chemin suivi par les « nuages. »

— Vous le voyez, s'écria Renée triomphante, mon père le veut; je partirai. Merci, monsieur. Merci, Sbâdjeri. »

Mme Gœrmain et son frère étaient stupéfaits; par quelle aberration le commandant avait-il pu prononcer de pareilles paroles? Ils prièrent Hénoch de renouveler ses questions à Sbâdjeri. Il le fit, reçut la même réponse de l'Arabe étonné et traduisit de la même façon infidèle conforme à ses vues secrètes.

« C'est incroyable! s'écria Pennoël, comment mon beau-frère, un homme si sage?... Il faut que véritablement!... Enfin, je n'y puis rien comprendre. »

Mme Gœrmain faisait peine à voir. La pauvre femme se croyait l'objet d'un cauchemar affreux. Devant la volonté si nettement exprimée de son mari, elle sentait bien qu'elle ne pourrait résister. Il lui faudrait se séparer de sa Renée, plus que jamais désireuse de se lancer à travers des périls peu faits pour être affrontés par son sexe et forte maintenant de l'autorisation paternelle.

Cette autorisation donnée à sa fille par le commandant Gœrmain, l'infortunée mère ne pouvait y croire; cependant comment douter de la parole de Sbâdjeri que, elle s'en souvenait maintenant, son mari lui avait maintes fois vanté comme un modèle de loyauté? Comment aurait-elle pu songer que cet Hénoch, cet inconnu de la veille, eût pu ne pas traduire fidèlement les paroles de l'Arabe? Puis la lettre de son mari n'était-elle pas là, semblant affirmer son désir de voir Renée le rejoindre?

Tout son être se révoltait à la pensée de permettre à son enfant une pareille folie; cependant, en épouse soumise, elle savait bien qu'elle ne pourrait résister à la volonté de l'ab-

sent. Aurait-elle le cœur de lui faire la cruelle surprise de lui envoyer le secours désiré sans sa Renée qu'il appelait et qui voulait le rejoindre? Ne serait-ce pas un crime de sa part de le priver de la consolation qu'il demandait au milieu de ses tristesses d'exilé?

Hénoch ayant produit l'effet qu'il cherchait ne tarda pas à quitter la villa des Gœrmain en emmenant avec lui Sbâdjeri; mais il ne s'éloigna pas sans emporter la promesse qu'on s'adresserait à lui à titre d'interprète toutes les fois que les Gœrmain désireraient avoir de l'Arabe de nouveaux détails.

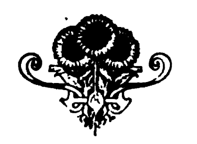
Hénoch tenait à ne pas s'imposer. Il avait su se rendre nécessaire et comptait sur le temps pour arriver à conquérir peu à peu la pleine confiance de ses voisins; au moment voulu, il offrirait ses services comme interprète de l'expédition.

Sbâdjeri n'accepta pas de loger sous le toit des Gœrmain, qui eussent été heureux d'avoir auprès d'eux l'un des compagnons du chef de la famille. L'Arabe se proposait de rejoindre bientôt les rives du Tchad soit par la voie de la Tripolitaine, soit par la route qu'il avait déjà parcourue deux fois avec succès, lui l'enfant du désert, et il avait hâte d'aller retrouver les siens près de Biskra et de passer au milieu d'eux les quelques jours qui s'écouleraient avant son départ. Il donna le moyen de le prévenir si on avait besoin de lui, et promit d'accourir au premier signal.

Pennoël, sans perdre un instant, descendit à Constantine s'inquiéter de la garnison actuelle du capitaine d'Ex, le chef désigné de la future expédition, avec lequel il voulait aussitôt entrer en relation. Il apprit avec joie qu'il résidait à deux heures de chemin de fer seulement, à Philippeville, et par un télégramme il lui annonça sa visite pour le lendemain à midi,

se recommandant auprès de lui du nom du commandant Gœrmain.

Peu d'heures après, la réponse de d'Ex arrivait. Il attendait Pennoël au jour et à l'heure dits, et se réjouissait d'avoir par lui des nouvelles récentes de son ami le célèbre explorateur.



CHAPITRE II

UN AÉROSTIER

Le lendemain, à midi et quelques minutes, le docteur Pennoël arrivait à Philippeville par l'express de Biskra. En sortant de la gare, le beau-frère du commandant Gœrmain traversa la place de la Marine, puis il s'engagea dans la rue de la République aux arcades abritant un monde de marchands et les boutiques les plus achalandées de la ville. La voie montante le conduisit en face de l'église. Arrivé là, il se renseigna auprès d'une femme arabe de Ghadamès, marchande de bijoux mauresques, debout sur le pas de sa porte, et sur ses indications tourna à gauche; puis, par un chemin grimpant traversant une rue du quartier indigène, il entreprit l'ascension de l'une des deux collines sur lesquelles s'étage Philippeville.

A mi-pente, le docteur s'arrêta devant une construction légère, petit cottage admirablement situé au milieu de jardins à la végétation luxuriante. C'était là la demeure du capitaine d'Ex, véritable habitation des pays chauds, maison de campagne au milieu d'une ville, évoquant par sa position dégagée en face de la mer et par son enfouissement au milieu de la verdure l'aspect rare d'un coin heureux.

A la vue de ce petit paradis terrestre, Pennoël, jusqu'alors

plein de confiance dans l'acceptation du capitaine à ses futures propositions de voyage, sentit un doute l'envahir. Comment un homme possesseur d'une si admirable retraite et n'ayant sans doute rien à souhaiter, accueillerait-il celui qui venait lui offrir de tenter la périlleuse traversée de l'une des contrées les plus ingrates et les plus terribles du globe?

Pennoël ayant en un instant perdu toute confiance eût été très embarrassé d'aborder le sujet de sa visite si, dès le premier mot, d'Ex n'avait dissipé ses craintes en allant de lui-même au-devant de sa demande et en se dévoilant comme impatient de dépenser son activité dans une nouvelle lutte contre des périls déjà affrontés par lui avec succès.

« Eh bien, monsieur le docteur, lui dit le capitaine dès qu'il se fut nommé, vous m'apportez, je l'espère, de bonnes nouvelles du commandant Gœrmain? Je souhaite pour son expédition et pour lui que votre visite ne soit pas motivée par une demande de secours de sa part, quoique, à vrai dire, — voyez combien je suis égoïste, — au fond du cœur, je désire qu'il réclame mon concours. »

Pennoël lui répondit que sa dernière supposition était la vraie; il exposa au capitaine la situation de son beau-frère et lui fit part des passages de sa lettre dans lesquels il était question d'une expédition par voie aérienne.

« Croyez-vous possible, ajouta-t-il, d'arriver jusqu'à lui par le moyen qu'il indique?

— Certainement, répondit d'Ex. Nous avons souvent, le commandant et moi, étudié cette question de la traversée du Sahara au moyen d'un aérostat, nous en avons discuté maintes fois les chances de réussite, elles sont nombreuses, pour ne pas dire absolues, et l'on pourrait arriver au Tzâdé par la Tripolitaine et le Fezzân sans même posséder les moyens mécaniques de diriger le navire aérien. A travers ces



Une femme de Ghadamès.

deux contrées soufflent en effet presque exclusivement pendant trois mois de l'année, de novembre à mars, des vents du nord très réguliers; parfois, il est vrai, le vent alizé s'y fait sentir, mais cela n'a d'autre importance, même pour un ballon non dirigeable, que d'amener un léger retard dans l'accomplissement de son voyage. Quand souffle un vent autre que le vent dominant du nord, il lui suffit, en effet, de jeter l'ancre et d'attendre le retour du courant favorable.

« Notre navire aérien sera pourvu, à la vérité, d'un moteur, mais nous ne l'utiliserons que dans des cas exceptionnels et à la fin du voyage pour rectifier notre route et atterrir à Barroua même, car le gaz hydrogène qui, par sa combustion, servira à l'actionner sera en très petite quantité à notre bord, et nous n'aurons aucun moyen d'en renouveler l'approvisionnement au cours de notre traversée.

« Si nous pouvons espérer emporter une certaine quantité de ce gaz, c'est grâce à une circonstance particulière sans laquelle il nous eût été difficile d'utiliser le concours d'une machine pour mener à bien notre mission. Peu de temps avant le départ du commandant Gœrmain pour sa dernière expédition, il est tombé près d'ici, dans le champ d'un Arabe nommé Ben Smaïl, un aérolithe d'un volume à peine inférieur à celui de cette chambre, formé en partie d'une matière inconnue sur la terre. Cette matière, d'une résistance comparable à celle de l'acier, est extrêmement légère. Tenez, en voici un échantillon. »

Le capitaine prit sur sa table une plaque d'un blanc terne rappelant l'aluminium et l'abandonna dans le vide; elle tomba, mais aussi lentement que l'eût fait une feuille de papier, tant était grande sa légèreté.

« Grâce à cette substance unique au monde, notre aérostat pourra avoir un volume assez réduit; par suite, il sera facile à

diriger. De plus, nous constituerons avec elle, outre le bâti de la nacelle, des réservoirs solides dans lesquels nous emporterons comprimé le gaz hydrogène qui servira à mettre en mouvement notre moteur.

« Ben Smaïl se rend compte, dans une certaine mesure, que cet aérolithe représente une fortune, aussi ne consent-il à me le céder que pour une centaine de mille francs; cette maudite question d'argent m'a seule empêché jusqu'ici de réaliser la machine aérostatique dont voici les plans. J'attendais le retour du commandant Gœrmain pour la faire construire avec les fonds qu'avant son départ il a promis de mettre à ma disposition. Puisqu'il me les accorde dès maintenant, je puis vous promettre que d'ici peu l'aérostat sera prêt à nous emporter.

— Ne craignez-vous pas, fit Pennoël, que quelqu'un ne vous dispute la possession de cet aérolithe?

— Je ne le crains pas. L'aérolithe est en sûreté, et aux termes de nos conventions avec Ben Smaïl, il l'a juré sur le Coran, tout le monde doit ignorer pendant un an encore son existence. L'Arabe, moi... et vous maintenant, sommes seuls à la connaître.

— Cet hydrogène vous servira aussi sans doute à regonfler votre ballon en cours de route?

— Certainement, le cas échéant; mais je ne crois pas que cela devienne nécessaire, car l'aérostat sera muni d'un guide-rope [1], c'est-à-dire d'un ou plusieurs câbles reposant derrière

1. La méthode de navigation aérienne au guide-rope à laquelle fait ici allusion le capitaine d'Ex a été exposée en détail dans un ouvrage paru en 1892 dans la *Revue maritime et coloniale : les Aérostats et l'exploration du continent africain*, par MM. Dex, ancien élève de l'École polytechnique, et Dibos, ingénieur (ouvrage couronné par l'Académie des sciences). Elle fit l'objet en 1895 d'un second volume des mêmes auteurs, intitulé *Fleuves aériens* (couronné par l'Institut smithsonien de Washington). Enfin, en 1900, les expériences auxquelles elle avait donné lieu en France furent exposées dans une étude de M. Léo Dex que couronna également l'Académie des sciences (*Note des éditeurs*).

Vue prise à Philippeville.

lui en partie sur le sol, et, grâce à ces appareils très simples, il demeurera constamment en équilibre stable à une centaine de mètres d'altitude sans dépenser de lest ni perdre de gaz, automatiquement, en un mot. »

Au cours de cette exposition de ses projets, le capitaine avait déployé sur la table un plan de l'aérostat, et il indiqua au docteur les diverses parties constitutives du futur navire aérien. La nacelle, très confortable et ultra-légère, devait contenir, outre le moteur à gaz et ses hélices, une machine dynamo-électrique productrice de lumière, un treuil et une petite nacelle destinée à permettre aux voyageurs de prendre terre successivement quand l'aérostat serait arrêté, des soutes, magasins pour les approvisionnements de toute nature, des réservoirs à hydrogène condensé, enfin la tente, habitation des futurs aéronautes.

« Il sera nécessaire, dit le capitaine, que, pour un aussi long voyage, chaque passager ait une cabine séparée. Les cabines inoccupées pourront d'ailleurs être réunies par la simple suppression de la cloison en soie qui les sépare et former salle commune. Une échelle en bambou mettra en communication les deux étages de la partie habitée de la nacelle.

— Combien estimez-vous que le ballon pourra emporter de voyageurs? demanda Pennoël.

— Quatre aéronautes seraient à la rigueur suffisants pour assurer sa manœuvre sans fatigue, mais j'estime qu'en prévision d'un accident ou d'une indisposition possible de l'un ou de plusieurs des passagers, ce nombre pourrait être augmenté de deux ou trois. Il nous faut un mécanicien pour la conduite de la machine. Je vous proposerai un de mes anciens sous-officiers d'aérostiers, Farlhan, dit Bos, auxiliaire des plus précieux pour moi lors de la construction et du lancer de l'aérostat non monté auquel, comme vous le savez, les vents

alizés ont fait traverser le Sahara de Tunisie au Niger. Il vous agréera à ce titre, je pense?

— Nous ne pourrions souhaiter un meilleur mécanicien.

— Donc, sauf refus de sa part, et je crois ce refus bien improbable, Farlhan, vous et moi représentons déjà trois passagers. Il nous faut, de plus, un interprète connaissant très bien la langue arabe et les divers idiomes du Fezzân et du Tzâdé. Si vous ajoutez à ces quatre personnes le Zibânais Sbâdjeri que, dans sa lettre, le commandant Gœrmain exprime le désir de voir le rejoindre, nous arrivons au chiffre cinq et il reste deux places disponibles pour compléter à sept le nombre des membres de l'expédition.

— Ainsi donc, notre ballon pourra contenir encore deux passagers? reprit Pennoël pensant tout haut plutôt que s'adressant à d'Ex; voilà, certes, une nouvelle bien faite pour réjouir Renée si on lui en faisait part....

— Quoi! vous songeriez à emmener avec nous un enfant, un garçon à peine âgé de dix-sept ans! » exclama d'Ex trompé par la similitude des noms.

Pennoël regrettait les paroles inconsidérées qu'il venait de prononcer. Il n'eut pas le courage de détromper d'Ex en lui avouant cette chose plus extraordinaire encore qu'il s'agissait non du fils, mais de la fille du commandant.

« Oui, dit-il, mon beau-frère a une grande confiance en vous et en votre navire aérien, et, si nous en croyons sa lettre, il ne s'opposerait pas à ce qu'un membre de sa famille nous accompagnât jusqu'au Tchad.... Mais ce sont là projets en l'air et nous raisonnerons... le jeune homme. Nous lui trouverons, je pense, un remplaçant plus à même de supporter les fatigues, sinon les dangers d'une traversée du Sahara.

— Évidemment, reprit d'Ex après un moment de réflexion, cette pensée du commandant de me confier son fils est des

plus flatteuses, mais la présence d'un tout jeune homme augmenterait singulièrement ma responsabilité de chef d'expédition. Si le ballon venait à nous manquer....

« Ah! tant que je sentirai le sol de ma nacelle sous mes



Dans le quartier indigène.

pieds je ne craindrai rien pour mes compagnons, fussent-ils encore plus jeunes et moins aguerris que René Gœrmain, mais un accident peut arriver à l'aérostat; en ce cas.... J'ai peut-être tort, j'en conviens, de montrer autant de circonspection; comme organisateur, je devrais faire preuve d'une confiance absolue, cependant....

« Enfin, je l'avoue, malgré l'autorisation donnée, dites-vous, par le commandant Gœrmain à son fils, j'aurai l'esprit plus tranquille si mon équipage ne contient que des hommes faits. Tâchez donc de dissuader le jeune homme de profiter de la permission paternelle. »

Pennoël promit de tout mettre en œuvre pour empêcher René de partir; d'ailleurs Mme Gœrmain et lui désapprouvaient fort ce départ.

Placé dans une situation fausse pour n'avoir pas détruit la méprise de d'Ex touchant le sexe de l'enfant du commandant qui manifestait l'intention de prendre part à l'expédition, il préféra changer le sujet de la conversation en s'inquiétant du nom du futur aérostat.

D'Ex eût désiré lui donner celui du commandant Gœrmain, instigateur et bailleur de fonds de l'expédition, mais Pennoël lui dit que sa sœur le priait de n'en rien faire, et, sans chercher à approfondir le motif de ce veto, d'Ex, renonçant à son idée, demanda à Pennoël de prier Mme Gœrmain de baptiser elle-même à son gré le navire aérien.

Le lendemain, une lettre de Mme Gœrmain, le remerciant du secours qu'il consentait à porter à son époux, lui disait en même temps combien elle avait été touchée de sa prévenance à lui offrir de baptiser le ballon qui allait tenter de le rejoindre, et afin, disait-elle, qu'il fût, lui aussi, un peu le parrain du futur navire aérien, comme elle allait en être la marraine, elle lui laissait le choix entre trois noms : la *France*, l'*Espérance* et l'*Explorateur*; cette dernière appellation, ajoutait-elle, conviendrait sans doute mieux, car elle marquait plus nettement l'un des rôles principaux que l'aérostat était appelé à jouer.

D'Ex répondit qu'il donnait la préférence à ce troisième nom, comme n'ayant encore été, à sa connaissance, porté par aucun navire aérien.

Le capitaine d'Ex obtint sans difficulté du ministre de la guerre le congé nécessaire pour mener à bien les préparatifs de son entreprise et son entreprise elle-même. Il reçut du mécanicien Farlhan une acceptation enthousiaste de prendre part au nouveau voyage, et, s'étant occupé sans retard de la construction de l'aérostat, de ses essais et des moyens de le transporter jusqu'à la côte de Tripolitaine d'où devait s'effectuer le départ, il fut à même, moins de deux mois après la visite de Pennoël, de déclarer que l'expédition pouvait s'embarquer pour le golfe de Gabès.



CHAPITRE III

LE DÉPART DU BALLON

Le 28 décembre de cette même année, un navire à vapeur de faible tonnage, l'*Amiral-Gervais*, jetait l'ancre par 13° 59′ de longitude à l'est du méridien de Paris et par 31°12′ de latitude nord, en face de la côte déserte de la Grande Syrte méditerranéenne.

En cet endroit, la côte de la Tripolitaine, basse et sablonneuse, se relève un peu et forme un petit cap d'une largeur de cinq à six cents mètres. Des deux côtés de ce promontoire, le littoral se prolonge en une ligne droite immuable uniformément séparée des flots par de larges lagunes aux eaux verdâtres. Dans le sud, le désert des sables s'étend à perte de vue, montant en pente insensible jusqu'à l'horizon noyé d'une brume basse, transparente et lourde. Aucun être vivant n'anime cette morne solitude.

Depuis quelques heures seulement, le soleil était sorti des flots à l'est et une légère brise du nord se faisait sentir, tempérant l'ardeur des rayons de l'astre du jour réverbérés par les sables. A peine le navire eut-il mouillé qu'une embarcation fut mise à la mer et s'approcha rapidement du promontoire, seul point où un être humain pût prendre pied sans danger sur la côte inhospitalière.

Outre l'officier qui le commandait et les huit rameurs dont les efforts cadencés le poussaient en avant, le canot contenait cinq Européens adultes, un jeune homme de seize à dix-sept ans, un Arabe aux formes herculéennes et un chien de la race des sloughis algériens. Parmi ces passagers étaient le capitaine d'Ex, le mécanicien Farlhan, le docteur Pennoël et le polyglotte Hénoch, interprète de l'expédition envoyée par voie aérienne au secours du commandant Gœrmain. Le jeune homme, d'apparence un peu frêle, bien qu'annonçant par tous ses mouvements une pratique journalière des exercices du corps, répondait au nom de René et semblait tout heureux d'apercevoir cette terre de la Tripolitaine de laquelle l'*Explorateur* devait s'envoler quelques jours plus tard. L'Arabe, qui échangeait parfois quelques mots en sa langue maternelle avec Hénoch et plus rarement avec d'Ex, moins accoutumé à son idiome, caressait la tête intelligente du chien assis à côté de lui, et lui redisait une phrase dont il n'était pas peu fier, car il l'avait composée lui-même avec quelques-uns des rares mots français de son répertoire : « Stop, bon chien du capitaine, bientôt chasser là-bas avec bon ami arabe Sbâdjeri. »

Six des passagers de l'embarcation et le chien constituaient le futur équipage de l'aérostat l'*Explorateur*, le septième était un savant météorologiste dont les conseils seraient des plus précieux pour déterminer le moment le plus favorable au départ.

Par sa situation de voisin des Gœrmain, Hénoch avait été à même de se concilier leurs bonnes grâces, et, bien que la femme du commandant eût toujours conservé envers lui une certaine défiance dont elle ne pouvait s'expliquer la cause, il était devenu un des amis de la famille. Cet Hénoch était en effet un véritable charmeur, quand il jugeait nécessaire de s'en

donner la peine; il avait beaucoup lu et beaucoup voyagé; il savait conter d'une façon admirable et décrire d'une manière saisissante les pays qu'il avait traversés, les incidents de ses voyages et les mœurs des peuples qui avaient reçu sa visite. Sa dernière excursion dans le Fezzân, poussée au delà de Mourzouk, surtout, était pour lui un sujet intarissable de causerie dont il savait mettre en lumière l'intérêt, rendu plus grand parce qu'il s'agissait d'une contrée au-dessus de laquelle l'*Explorateur* devait passer. Bref, quand il demanda à participer à l'expédition en faisant valoir les services qu'il pourrait rendre comme possédant la plupart des idiomes sahariens et mauritaniens, sa requête n'étonna personne, elle était attendue, et Pennoël lui avoua avoir déjà songé à lui en qualité d'interprète. Présenté par Pennoël, Hénoch fut accepté par d'Ex les yeux fermés, quoique la physionomie peu franche du postulant eût déplu au premier abord au perspicace capitaine.

Le docteur avait eu plus de peine à faire agréer par d'Ex, comme futur passager de l'*Explorateur*, le jeune garçon qu'il lui présenta à Marseille peu de jours avant l'embarquement. D'Ex consentit cependant à le prendre à son bord sur l'affirmation de Pennoël que le commandant Gœrmain avait autorisé formellement René à partir.

Ces deux derniers passagers agréés, une place restait libre à bord de l'*Explorateur*, et d'Ex demanda à Pennoël s'il avait quelque autre candidat à lui proposer. Sur sa réponse négative, il lui dit alors, à son grand étonnement, que, puisqu'il en était ainsi, il emmènerait avec lui son chien Stop, jeune sloughi algérien.

« L'une des plus grandes causes de fatigue pour les voyageurs, dit à ce propos le capitaine pour expliquer sa détermination, est l'obligation de veiller à tour de rôle pendant la

Vue prise dans le Fezzân.

nuit à la sécurité générale. Quand l'aérostat est en marche, les heures de quart passent vite à s'occuper de mille détails de manœuvre : mais quand le navire aérien est à l'ancre, on s'ennuie mortellement, et la fatigue s'en trouve doublée. La présence à bord d'un gardien émérite comme Stop nous permettra de nous dispenser fréquemment de ces pénibles fonctions, et pendant les arrêts, quand aucun danger immédiat ne sera à craindre, nous pourrons tous nous livrer au repos en nous fiant à l'instinct du chien. »

Poussée par ses huit rameurs, l'embarcation qui portait les futurs aéronautes ne tarda pas à atteindre la grève sablonneuse du petit promontoire, et d'un commun accord une sorte de plate-forme naturelle, située près de là, fut choisie pour l'emplacement du gonflement de l'*Explorateur*. Tout le matériel aérostatique et les tubes à hydrogène comprimé au moyen desquels le ballon devait être rempli furent débarqués le jour même et des tentes furent dressées.

Le lendemain 29, la matinée fut consacrée à une exploration sommaire des environs qui amena une découverte à laquelle ses auteurs n'attachèrent pas une grande importance ; cependant elle eût pu leur faire pressentir un danger futur pour l'expédition.

Pennoël, René, Sbâdjeri, un officier de l'*Amiral-Gervais*, le lieutenant Détouche, et M. Egautier, le vulgarisateur scientifique bien connu, s'étant avancés assez loin dans l'intérieur du désert, rencontrèrent un puits près duquel apparaissaient nettement les traces du campement d'une caravane dont la route semblait ensuite s'incliner vers l'intérieur. Cette caravane était conduite par des Européens, des Italiens ; il leur fut facile de s'en rendre compte, car M. Egautier trouva enfoncé sous le sable une sorte d'agenda, imprimé en langue italienne, sur lequel quelques notes avaient été jetées au

crayon. Ces notes indiquaient clairement qu'une expédition tendant à atteindre le lac Tchad par la route ordinaire des caravanes à travers le Fezzân, était partie de Syrte dans les premiers jours du mois de décembre.

Le carnet fut communiqué à d'Ex, et Hénoch fut chargé de traduire les quelques phrases qui y étaient inscrites et dont la similitude des deux langues française et italienne avait déjà permis à ses compagnons de comprendre à demi le sens. La traduction faite par l'interprète de l'expédition n'apprit rien de plus; mais, en feuilletant le carnet, Hénoch laissa échapper un geste d'étonnement :

« Voilà qui est étrange, dit-il; ce nom écrit sur la première page, sans doute celui du possesseur de cet agenda, est celui de l'un de mes compagnons de voyage à Mourzouk. Voyez, Sorello! c'est bien là le nom de l'un des membres les plus actifs de la caravane dont je faisais partie. Ainsi donc ce brave Sorello nous devance sur la route que nous allons suivre. Mais il va lentement, ajouta-t-il en riant, et nous aurons peu de peine à le rattraper. »

Cette probabilité de la rencontre prochaine de l'un des anciens amis d'Hénoch amena naturellement ses compagnons à lui poser quelques questions discrètes sur la façon dont il avait été amené à entreprendre avec lui la traversée du Fezzân. Il répondit évasivement à toutes les demandes qui lui furent faites à ce sujet, et on dut renoncer à avoir de sa part aucun éclaircissement sur une époque de son existence aventureuse dont il évitait ordinairement de parler; il semblait même regretter d'en avoir déjà trop dit. L'embarras d'Hénoch en cette occasion n'échappa pas à d'Ex, qu'une sorte de pressentiment portait à avoir une médiocre confiance en son interprète, et ce mystère accrut sa défiance.

Dès dix heures du matin, le lendemain, un vent frais du



Un puits dans le Sahara.

nord se leva. Il n'était pas permis de le confondre avec la brise de mer, car la direction des légères et rares vapeurs semées dans le ciel l'indiquait comme soufflant sur une grande hauteur. Le savant M. Egautier n'hésita pas à distinguer dans ce vent le courant régulier qui règne presque constamment à la surface de la Tripolitaine et du Fezzân, de novembre à mars chaque année, et à midi d'Ex donna l'ordre de procéder au gonflement du ballon. Dès la veille, tout avait été préparé en vue de cette opération; aussi put-on la commencer aussitôt.

Vers cinq heures, le remplissage de l'énorme ellipsoïde se trouva achevé; les agrès de la suspension furent attachés au filet, et les deux étages de la nacelle, amenée sur des rouleaux, furent suspendus à leurs extrémités. On embarqua ensuite le matériel de l'expédition, tandis que six hommes mettaient en place les onze longs brins du guide-rope multiple de soixante à cent quatre-vingts mètres et les allongeaient dans la direction opposée au vent.

A la tombée de la nuit, tout était terminé; l'*Explorateur*, retenu par six amarres, était prêt à partir.

Le vent soufflait toujours du septentrion, mais il avait un peu diminué de force, circonstance favorable au départ.

« Partirons-nous immédiatement, ou ferons-nous à terre notre repas du soir avant de nous envoler? demanda Pennoël.

— Rien ne nous presse, répondit le capitaine, je préfère ne pas procéder au départ par cette nuit noire. Dans moins d'une heure la lune va se lever; par le ciel pur, sa lumière nous permettra facilement d'exécuter notre dernière manœuvre. Attendons donc patiemment son apparition et mettons à profit ces quelques instants pour nous réunir avec les officiers de l'*Amiral-Gervais* dans un dernier repas. »

Ainsi fut-il fait, et à la lueur des faisceaux de lumière élec-

trique projetés du large par le navire, eut lieu le dernier dîner terrestre des aéronautes.

Peu après, la lune apparut, sortant rouge et énorme des brumes basses de l'horizon, et d'Ex annonça que l'heure était venue de s'embarquer pour partir. Les six voyageurs et le chien prirent place dans la nacelle, qui fut délestée proportionnellement, puis, les marins s'étant placés à leur poste de manœuvre, quatre des six amarres qui retenaient captif le ballon furent coupées. L'*Explorateur* était alors maintenu à terre par les deux seules amarres intactes, auprès de chacune desquelles se tenait un homme prêt à les trancher au commandement du chef de l'expédition.

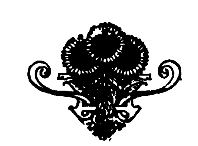
D'Ex, après un dernier coup d'œil jeté sur son navire aérien argenté par les rayons de la reine des nuits, s'avança jusqu'à la lisse d'avant de la nacelle et dit d'une voix forte :

« Que vos vœux nous accompagnent jusqu'au Tzâdé, messieurs, comme les nôtres vous suivront dans votre traversée de retour vers la France ; et dites bien à tous qu'avant quinze jours le fils du commandant Gœrmain sera dans les bras de son père. »

Puis il ajouta simplement :

« Coupez ! »

L'*Explorateur*, enfin libre, sembla hésiter un instant. Soudain il prit son vol, dérivant aussitôt vers le sud, au milieu du silence de la nuit claire, troublé seulement par l'éternel murmure des vagues battant les sables du désert et par le bruissement des douze câbles métalliques glissant sur le sol.



CHAPITRE IV

NAVIGATION DE NUIT
ET PREMIER INCIDENT SUSPECT

De la faible altitude à laquelle ils se trouvaient, une cinquantaine de mètres au plus, il semblait aux aéronautes qu'ils faisaient encore partie de la terre, bien qu'à vrai dire ils fussent devenus pour quelques jours les hôtes d'un nouvel élément.

Grâce à la faiblesse des reliefs du désert, grâce aussi à la lumière intense versée par la lune, leurs regards pouvaient s'étendre au loin sans rencontrer d'obstacle. La monotonie absolue de la contrée, au milieu d'un silence de plus en plus parfait, faisait naître dans leurs âmes une tristesse indéfinissable encore augmentée par la nature de l'éclairage dû à l'astre des nuits, d'une blancheur mate, faiblement tamisé par la brume.

Au loin, dans toutes les directions autour du navire aérien, la plaine immense s'allongea bientôt sans rien qui fixât le regard, et les aéronautes se sentaient plus isolés que le marin au milieu des flots de la mer sans limite. Les flots ont une agitation perpétuelle, on les sent vivre, et le navire lui-même, secoué par eux, revêt une apparence de vie. Ici rien de

pareil : l'aérostat semblait immobile au centre du domaine de la mort. Le vent le poussait en avant, il est vrai, mais d'une façon si régulière qu'aucun tressaillement n'agitait sa masse énorme.

Le silence régnait parmi les voyageurs. Chacun d'eux sentait qu'en le rompant il eût mis fin à l'angoisse dont ce spectacle emplissait leurs cœurs; entendre la voix humaine, même un bruit quelconque, les eût soulagés, mais aucun d'eux n'osait faire un mouvement ou prononcer une parole, comme frappés d'une terreur superstitieuse.

Alors, au milieu du silence profond, Stop se mit à hurler, tendant son cou vers le ciel et proférant cette sinistre plainte par laquelle le chien perdu manifeste sa désespérance.

Ce cri lamentable de l'animal eût dû, semblait-il, accroître l'horreur de la situation ; cependant, à entendre cette voix, les aéronautes ressentirent un soulagement, tant un bruit, quel qu'il fût, était préférable au lourd silence qui les étreignait.

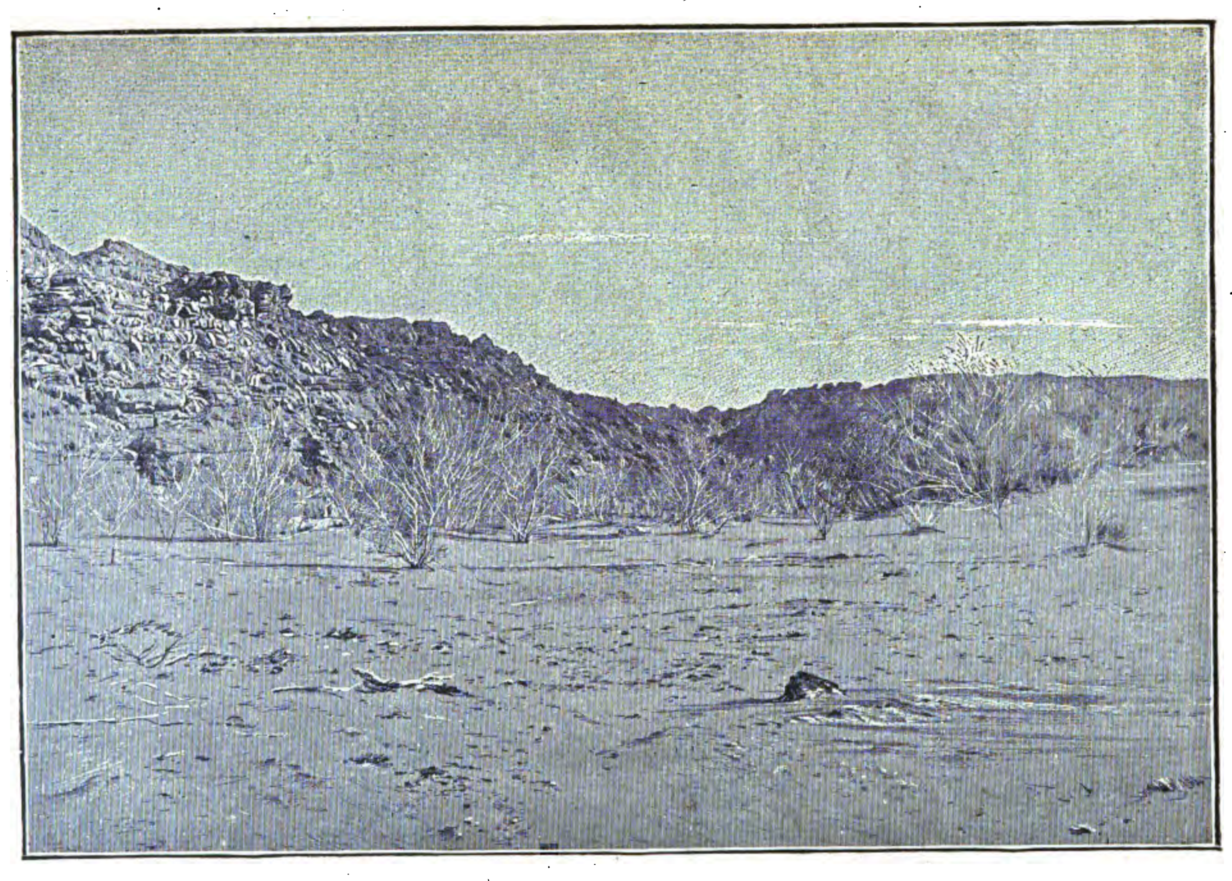
De ce moment le charme fut rompu et Pennoël s'exclama :

« Brr! quel pays! Je me sens le cœur glacé. Est-ce là une conséquence de ce clair de lune diabolique? je ne sais; mais si j'étais superstitieux je dirais que voilà un bien mauvais présage au début d'un voyage. »

En entendant la voix humaine, le chien s'était tu; il se rapprocha du capitaine et se coucha à ses pieds.

« Voyons, docteur, reprit Hénoch, le spectacle placé sous nos yeux nous a déjà assez tristement impressionnés, ne venez pas achever de frapper nos imaginations par une recherche de présages auxquels vous n'ajoutez certainement aucune foi. Et tenez, vos paroles ont affecté jusqu'à Stop; en bon chien, il est venu se réfugier auprès de son maître. »

Ces quelques mots d'Hénoch, dits sur le ton de la plaisan-



Vue du désert de la Syrte.

terie, suffirent à rappeler à eux ses compagnons, et à l'exception de d'Ex entré dans la salle commune de la tente pour y étudier la partie des Montagnes Noires vers laquelle le vent poussait le navire aérien, les aéronautes portèrent leurs regards sur le chien qui, sans doute maintenant rassuré, restait couché à la même place sans chercher à entrer sous la tente à la suite du capitaine.

« Avouez-le, répliqua Pennoël, vous êtes bien pour quelque chose dans l'impression que nous venons de ressentir, et, comme chacun doit tendre à réparer le mal dont il est l'auteur, ne pourriez-vous pas faire appel à votre remarquable mémoire ou, s'il est nécessaire, à votre féconde imagination, pour nous peindre sous de plus riantes couleurs cette partie de la Tripolitaine qui, vue au clair de la lune, revêt un si lugubre aspect.

— Ai-je bien véritablement une faute à réparer? répondit Hénoch.

« Tenez, vous me placez dans un grand embarras : vous me demandez de vous peindre sous des couleurs attrayantes un des pays les plus déshérités de la terre; comment ferai-je? Enfin, je vais tâcher de vous présenter la Tripolitaine sous son jour le plus favorable; mais ne vous attendez pas à la description d'un Éden.

« La partie de la Tripolitaine que nous traversons en ce moment est l'une des contrées les moins favorisées du globe : son nom de désert de la Syrte indique bien son aspect désolé; mais les régions de l'empire situées à l'ouest sont loin de lui ressembler. Leurs habitants trouvent près des sources abondantes un sol fertile, à la végétation luxuriante dans un pays dont la température moyenne est de vingt à vingt-cinq degrés.

« Sur la route de Tripoli à Djofra suivie uniformément par les caravanes se rencontrent de nombreux villages situés au

fond des dépressions; là existent des puits auxquels les bêtes viennent d'elles-mêmes s'abreuver; elles se réunissent à certaines heures, toujours les mêmes, et attendent patiemment qu'une main complaisante tire l'eau propre à étancher leur soif.

« De nombreuses ruines romaines se rencontrent dans le pays.

— Vous nous parliez tout à l'heure de routes de caravanes; ces caravanes sont-elles bien nombreuses?

— De Tripoli partent un grand nombre de petites caravanes qui font le commerce avec les oasis de l'empire; mais le nombre de celles qui poussent jusqu'au Soudan à travers le Fezzân ne dépasse pas annuellement six à huit; ces caravanes sont en effet considérables, et par cela même coûtent très cher à organiser. Le nombre de leurs chameaux porteurs est rarement inférieur à mille, et elles sont escortées par plusieurs centaines d'Arabes armés en guerre; leur voyage jusqu'au Tchad dure ordinairement de deux à trois mois.

« Les itinéraires suivis par ces caravanes traversent parfois, dans la partie montagneuse de la Tripolitaine, des sites fort pittoresques, quoique toujours désolés. »

Hénoch continua son exposé géographique d'un pays qu'il paraissait parfaitement connaître, jusqu'au moment où d'Ex, sortant de la tente, annonça à ses compagnons que, d'après son estimation les premiers contreforts des Montagnes Noires seraient en vue au lever du jour. Il les invita à aller prendre quelque repos en attendant que l'aspect de la contrée revêtît dans le voisinage des monts un peu plus de variété et d'animation.

« Moi-même, dit-il, je vais vous donner l'exemple et m'étendre sur ma couchette. Le vent est très régulier, aucun incident ne paraît devoir se produire d'ici au lever de l'aurore. Je laisse à Hénoch le soin de conduire l'*Explorateur*.

« Comme Pennoël et vous, ajouta-t-il en s'adressant à l'interprète, avez fait dernièrement avec moi trois ascensions d'instruction, je crois pouvoir m'en remettre à vous de notre sécurité à tous. Étant donné les circonstances favorables de la navigation, vous n'aurez probablement aucune manœuvre à exécuter avant l'apparition du jour; d'ailleurs, si quelque chose vous embarrasse, n'hésitez pas à m'appeler : je reposerai tout habillé. »

Après avoir recommandé à Hénoch de venir l'éveiller pour le remplacer à trois heures du matin, le capitaine rentra dans sa cabine, et chacun l'imita presque aussitôt, à l'exception du pilote désigné et de René qui, trop agité par la nouveauté de la situation, préféra demeurer encore quelques instants debout.

Restés seuls près de la machine, penchés non loin l'un de l'autre par-dessus la lisse, et regardant les guides-rope courir sur le sable avec un frémissement à peine sensible, Hénoch et René gardèrent tout d'abord le silence.

René songeait à Constantine, à sa mère quittée depuis trois jours déjà, et à son père dont, à chaque minute, le rapprochait davantage la marche régulière du ballon.

Hénoch examinait à la dérobée son compagnon fortement éclairé par la puissante lampe à incandescence accrochée au milieu de la nacelle et dont la pose inclinée faisait ressortir la grâce frêle d'adolescent.

Cet examen du jeune homme réveillait en lui une idée qui lui était venue dès le jour, où, avant le départ de Marseille de l'*Amiral-Gervais*, il s'était retrouvé en présence de René resté jusque-là à Constantine. Ce matin-là, René l'avait plus que jamais frappé par sa ressemblance avec sa sœur, et l'absence de celle-ci à ce moment, la douceur avec laquelle le docteur Pennoël traitait son neveu, avaient fait naître dans

l'esprit d'Hénoch cette pensée que ce cinquième compagnon de son voyage pourrait être, non le fils du commandant Gœrmain, mais sa fille habillée en homme.

Après l'après-midi mémorable de sa traduction infidèle des réponses de Sbâdjeri, il avait souvent entendu la jeune fille manifester son désir formel de profiter de l'autorisation qu'elle croyait lui avoir été donnée par son père; mais, à n'en pas douter, elle éprouvait une résistance insurmontable de la part de sa mère, car elle paraissait de plus en plus triste et nerveuse au fur et à mesure qu'approchait la date de l'embarquement.

Une dizaine de jours avant cette date, Hénoch avait quitté Constantine pour aller à Paris prendre, sous la direction de d'Ex et en compagnie de Pennoël et de Sbâdjeri, les quelques leçons d'art aérostatique qui devaient les mettre à même de participer à la manœuvre de l'*Explorateur*, et la situation d'esprit dans laquelle il avait laissé la famille Gœrmain lui donnait peu d'espoir de voir Renée prendre part à l'expédition. Aussi son étonnement fut-il grand quand il apprit à Marseille même, la veille de l'embarquement, que le fils du commandant, remplaçant sa sœur dont seule il avait été question jusque-là, serait un des passagers de l'*Explorateur*.

Comme tout le monde, il n'eut d'abord aucun doute sur la réalité de cette substitution de personne, mais quand il vit la mère seule accompagner son fils au bateau, sous le prétexte que Renée souffrante n'avait pu la suivre, quand il se rappela la ressemblance prodigieuse du frère et de la sœur, des doutes s'élevèrent dans son esprit; il chercha, en analysant les traits et la tournure du jeune Gœrmain, à découvrir quel était véritablement celui des deux enfants du commandant qu'il avait devant lui, il surveilla aussi sa manière de s'exprimer. Mais si certains indices semblaient confirmer ses

doutes, d'autres le portèrent à penser que le nouveau passager de l'*Explorateur* était bien René Gœrmain et non Renée revêtue des habits de son frère.

Tour à tour partagé entre les deux hypothèses contraires, il ne pouvait arriver à se former une opinion, quand, le jour où l'*Amiral-Gervais* arriva en vue des côtes de Tripoli, il se ressouvint d'avoir remarqué que l'une des dents de la jeune fille était aurifiée. Il observa avec attention son plus jeune compagnon de voyage, et peu après, celui-ci ayant poussé un éclat de rire, il constata l'état parfait de sa dentition. De ce moment Hénoch fut forcé de s'avouer le mal fondé de ses soupçons : il avait bien devant lui le fils du commandant Gœrmain.

Dès lors, convaincu de son erreur, il crut ne plus jamais devoir être effleuré par l'ombre d'une incertitude au sujet de l'identité de René. Cependant telle est la difficulté que l'on éprouve à chasser une idée quand on lui a laissé prendre racine, que, devant le spectacle du jeune homme accoudé à la lisse de la nacelle, il sentit ses doutes revenir plus forts que jamais. Il voulut vaincre cette obsession, mais, malgré tous ses efforts, il ne le put, et las, il résolut de tenter une dernière épreuve pour découvrir la vérité.

« Mademoiselle Renée ! » appela-t-il brusquement, rompant pour la première fois le silence depuis la disparition des autres voyageurs.

« Quoi ! qu'y a-t-il? répondit l'interpellé semblant se réveiller en sursaut. Ah ! c'est vous, c'est vrai ! Je vous en demande pardon, monsieur Hénoch. Je crois vraiment que je dormais tout éveillé ; voilà où nous mène la songerie. »

Puis, après une pause, du ton le plus naturel il ajouta :

« Pourquoi donc m'avez-vous appelé mademoiselle? Serait-ce pour vous moquer de l'émotion dont j'ai fait preuve

tout à l'heure devant le spectacle nouveau pour moi du désert? Mais vous-même n'avez-vous pas partagé cette émotion, comme d'ailleurs tous nos compagnons?

« Mademoiselle! voilà un surnom peu gentil de votre part; je ne crois cependant pas l'avoir mérité. Voyons, monsieur Hénoch, à quoi avez-vous songé en accolant cette épithète à mon nom?

— Pardonnez-moi, René, répondit Hénoch, je songeais à votre sœur, et en vous voyant ici à côté de moi dans cette demi-obscurité, je la croyais voir elle-même.

— Entre Renée et moi la ressemblance physique est prodigieuse, il est vrai; il me souvient d'une petite pièce de comédie que l'on joua chez nous il y a tantôt trois ans; tous deux, portant perruque, y figurions costumés en pages, et mon oncle Pennoël lui-même hésitait à nous distinguer l'un de l'autre. Mais aujourd'hui nul ne peut s'y tromper; voyez mes cheveux : sont-ce là ceux de Renée?

— Oh! répondit Hénoch à voix basse, laissant percer son doute, des cheveux sont faciles à couper. »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'Hénoch crut saisir un tressaillement léger chez son interlocuteur.

« Croyez-vous, répondit-il vivement, qu'une femme fasse aussi facilement le sacrifice de sa chevelure?...

« Je suis, certes, bien flatté de ressembler autant à ma sœur, quoique, à vrai dire, nous y perdions un peu tous deux, elle de sa grâce féminine, moi de ma... virilité, mais nous ne tenons ni l'un ni l'autre à parfaire cette ressemblance en portant le même genre de coiffure. »

Hénoch ne savait que penser. La première phrase de René semblait indiquer une intention de dissiper à tout prix le doute qu'il venait de laisser percer, et la seconde lui paraissait un correctif destiné à cacher l'importance attachée à la

première. Il voulut en avoir le cœur net et frapper un grand coup :

« Et si je vous avouais, dit-il, que tout à l'heure j'ai eu un instant la persuasion que sous ces habits d'homme se cachait une femme....

— Halte-là, monsieur, je vous prie, répondit René; je vous ai, je crois, répondu d'une manière suffisante au sujet de vos doutes. Si vous le voulez, cessons cette discussion inutile.... Il se fait tard, permettez-moi de m'aller coucher.... Je ne suis pas de quart à la garde de l'*Explorateur*. »

Puis, s'approchant d'Hénoch, il lui prit la main et, la lui serrant d'une secousse vigoureuse, il ajouta sur un ton imperceptiblement railleur :

« Peut-être bientôt l'occasion se présentera-t-elle de montrer à vous et à nos compagnons que le fils du commandant Gœrmain est un homme; mais en attendant considérez-moi comme tel, je vous en prie, vous me ferez vraiment plaisir. »

Sur ces paroles le jeune homme s'éloigna et disparut sous la tente, laissant Hénoch dans la persuasion qu'il avait été profondément ridicule, et que, de plus, il l'avait blessé dans son amour-propre d'adolescent.

Dans cet état d'esprit, il en arriva naturellement à conclure que l'*Explorateur* n'avait aucune femme à son bord. Cette conclusion tirée, il s'imposa de la croire exacte et de résister à son imagination toutes les fois qu'elle le ramènerait à ses divagations; puis il s'efforça de penser à autre chose et regarda autour de lui.

A l'horizon de l'est, une légère lueur commençait à apparaître : il était en effet cinq heures du matin. Hénoch se ressouvint de sa promesse au capitaine; et, entrant dans la salle commune voisine de sa cabine, il l'appela à travers la

cloison de soie. D'Ex parut aussitôt et le gronda fort de ne pas l'avoir réveillé plus tôt, ce dont Hénoch s'excusa en lui avouant que le temps s'était écoulé pour lui à rêver avec une rapidité dont il ne s'était pas rendu compte; puis, pour bien montrer au capitaine tout son regret d'avoir enfreint ses ordres et son désir de rattraper les heures de repos dont il s'était involontairement privé, il monta à sa cabine.

D'Ex, la carte à la main, chercha à se rendre compte du point exact où se trouvait l'*Explorateur*.

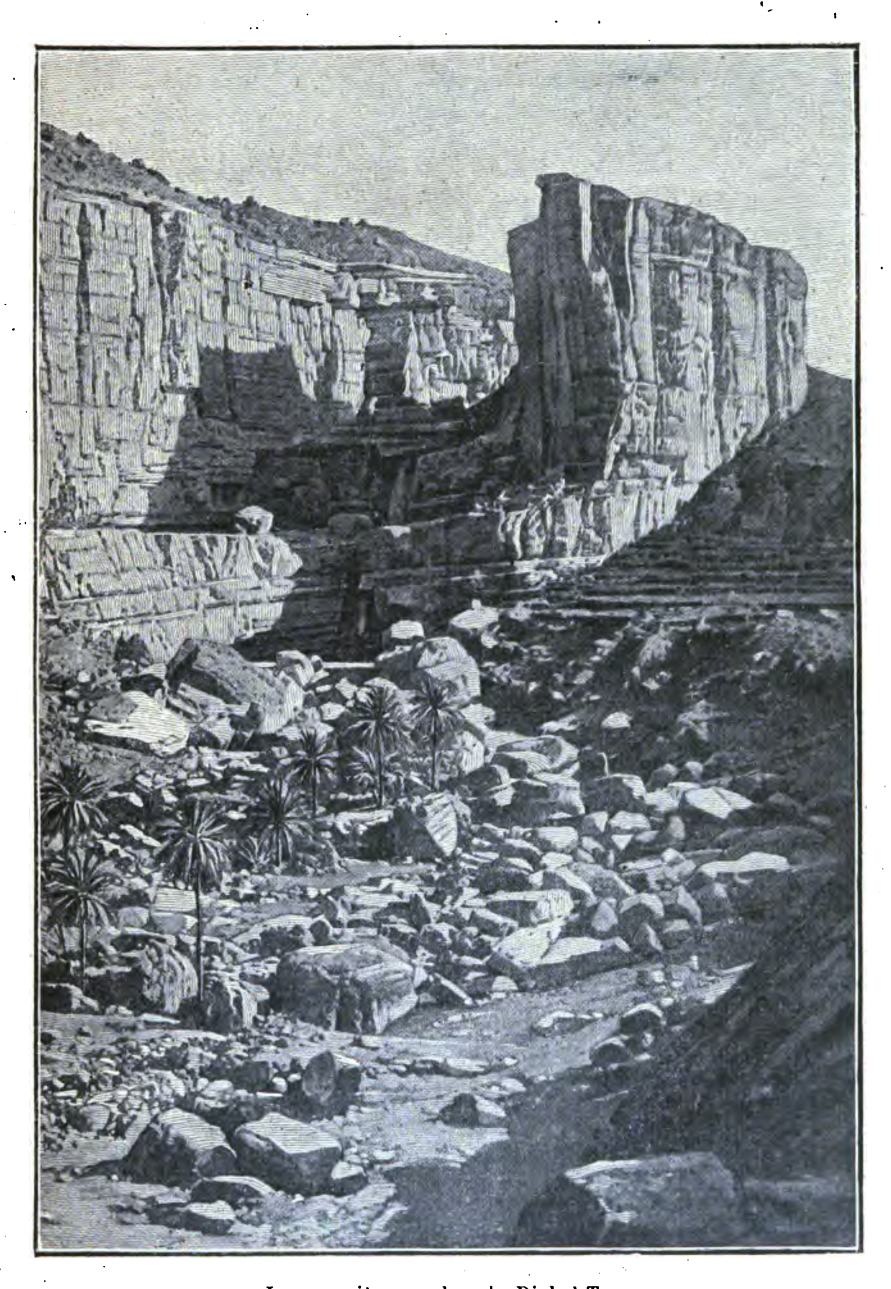
La lune éclairait encore le désert avec une grande vigueur et permettait d'apercevoir parfaitement le pays.

Cependant une brise plus fraîche se levait avec l'aurore, et quand le jour, précédant de quelques instants seulement l'apparition du soleil, fut assez fort pour éteindre la lumière de la lune déjà noyée dans les brumes de l'ouest, l'*Explorateur* atteignit les premières roches du Djebel-Tar succédant sans transition aux sables du désert.

Pendant que les voyageurs, après avoir rejoint d'Ex successivement, devisaient entre eux de ce pays, Farlhan s'occupait au nettoyage du moteur arrêté. Le voisinage du foyer de la machine lui avait donné une soif impérieuse que, malgré son désir de ne pas interrompre son travail, il lui fallait satisfaire. Pour éviter d'aller jusqu'à la salle commune, il tourna le robinet du réservoir général placé à l'avant et remplit un verre qu'il porta à ses lèvres. Mais à la première gorgée il s'écria :

« Cette eau est salée; le réservoir a été rempli avec de l'eau de mer. »

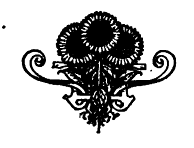
Cette nouvelle jeta un grand émoi parmi ses compagnons. Tous voulurent contrôler l'étendue du désastre, et constatation faite, chacun dut s'avouer que l'eau du grand réser-



Les premières roches du Djebel-Tar.

voir était chargée de sel au point d'être inutilisable à tous usages.

« Voilà, fit Pennoël, une découverte désagréable. Comment cette eau se trouve-t-elle dans cet état? Bientôt heureusement l'*Explorateur* atteindra l'oasis d'Hofra; là les puits ne manquent pas où nous pourrons nous approvisionner en un liquide potable. »



CHAPITRE V

UNE FÊTE ARABE A MOURZOUK

Cette pénurie d'eau buvable — il en restait à peine une dizaine de litres à bord — exigeait, en effet, que l'*Explorateur* s'arrêtât à un puits pour refaire son approvisionnement. Les premières oasis placées sur la route de l'aérostat étant celles d'Hofra, les voyageurs convinrent de s'adresser à leurs habitants, bien qu'ils dépendissent de l'autorité du sultan de Mourzouk dont le peu de sympathie pour la France était notoire. Il restait assez d'eau pour le repas du soir; aussi les aéronautes estimèrent-ils préférable de suspendre la marche du navire aérien, afin d'arriver de jour en vue des oasis et de se trouver ainsi dans de meilleures conditions pour entamer les négociations avec les indigènes.

A la nuit tombante, l'ancre fut donc jetée dans un buisson d'acacias épineux où elle fit aussitôt prise.

Cette nuit d'immobilité au milieu du désert fut pénible à passer, et à l'exception de Sbâdjeri dont le fatalisme calme ne laissait place pour aucune préoccupation, les voyageurs eurent de fréquentes insomnies. D'Ex et Pennoël se demandaient, sans parvenir à se répondre, comment leur approvisionnement liquide avait pu se trouver gâté.

A quatre heures du matin, le capitaine sortit de sa cabine et rejoignit Farlhan, préposé depuis minuit à la garde de l'aérostat.

La brise étant favorable, le capitaine coupa le câble qui retenait captif l'*Explorateur*, et le voyage momentanément interrompu reprit aussitôt.

Pendant la première heure de marche, l'aérostat navigua au-dessus d'une contrée déserte, en tous points semblable à celle qu'il avait parcourue la veille au soir; puis, vers cinq heures, il traversa une petite vallée courant de l'est à l'ouest.

Hénoch, qui avait depuis peu rejoint ses deux compagnons, nomma cette vallée.

« C'est la dépression longue et étroite de l'oued Aberdjouch, dit-il, bien connue des caravanes comme l'avant-garde de la grande oasis d'Hofra, la plus vaste du Fezzân.

— Vous qui avez déjà parcouru ces contrées, demanda d'Ex, pourriez-vous présumer quel accueil sera fait à notre demande d'eau potable? Les peuplades fezzânaises sont-elles hospitalières?

— Très hospitalières, tout au moins pour les cavaraniers ordinaires, c'est-à-dire de leur race. Dans le Fezzân, chaque oasis importante possède un foundouk ou caravansérail, à la fois auberge et bureau de poste, et dans les petites oasis les habitants accueillent chez eux les voyageurs avec la plus grande affabilité. »

Les aéronautes furent bientôt au complet, chassés de leurs couches par la clarté grandissante du jour; tous se réjouirent à l'annonce d'atteindre bientôt cette oasis d'Hofra, l'une des plus considérables et des plus curieuses du désert.

Ils n'eurent pas d'ailleurs à attendre longtemps le changement de décor dont ils étaient impatients, car moins d'une

demi-heure après la traversée de la vallée de l'Aberdjouch, Pennoël qui, la lorgnette à la main, fouillait l'horizon du sud, signala des palmiers dont les silhouettes se découpaient sur le ciel brumeux.

Peu après, en effet, les aéronautes avaient devant eux la série des petites oasis d'Ech-Cherkiya, séparées les unes des autres par de vastes espaces incultes sillonnés d'arêtes sableuses, vagues figées d'un océan immobile.

Avant que l'*Explorateur* atteignît les premières habitations, l'ancre fut jetée dans une brousse épaisse d'acacias rabougris mêlés à des touffes clairsemées d'alfa, et du haut de son observatoire Hénoch engagea la conversation en arabe avec les indigènes, accourus de toutes parts, attirés par la vue du monstre aérien qui, on le devinait à leur circonspection, leur inspirait autant d'effroi que de curiosité.

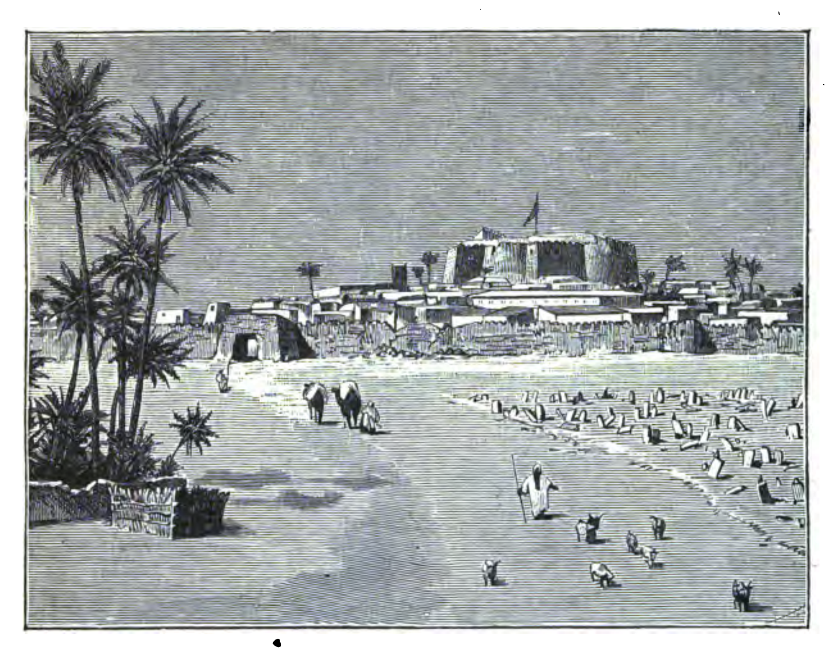
Après de longs pourparlers rendus difficiles par le vacarme des enfants criant, des chiens aboyant et des poules effrayées jetant des cris discordants, Hénoch se retourna vers ses compagnons et leur fit connaître que le chef de la tribu refusait de leur donner de l'eau sans la permission expresse du sultan de Mourzouk.

« Le chef, dit-il, nous offre l'abri de sa demeure et promet que l'hospitalité du désert ne nous laissera manquer de rien tant que nous serons ses hôtes, mais il ne peut nous autoriser à prendre dans ses puits plus de deux journées d'eau, soit une trentaine de litres pour nous six, ce qui nous sera suffisant, affirme-t-il, pour gagner la prochaine oasis, celle de Gatroun. Accepterons-nous son offre limitée ou irons-nous à Mourzouk faire au sultan les cadeaux d'usage afin d'obtenir ainsi le précieux liquide qui nous manque?

— Je crois, remarqua Pennoël, que le parti le plus sage serait de pousser jusqu'à Mourzouk; il serait peu prudent de

nous lancer à travers le grand désert dans une pénurie d'eau aussi grande.

— Quoi qu'il doive nous coûter de nous écarter de la route directe, répondit d'Ex auquel, comme chef d'expédition, la remarque de Pennoël s'adressait évidemment, il serait fou de ne pas le faire. D'ailleurs le retard qui en résultera sera de



Vers dix heures, Mourzouk apparut.

peu d'importance : grâce à notre moteur, nous pourrons être à Mourzouk avant midi. »

Chacun au fond du cœur pensait comme le capitaine; aussi lut-il dans le regard de ses compagnons un assentiment unanime.

L'ancre put être dégagée avec l'aide d'un indigène plus audacieux que les autres, elle fut aussitôt remontée à bord, et l'*Explorateur*, entraîné par ses hélices, s'éloigna rapidement dans l'ouest, au milieu des acclamations surprises de la foule.

Cette région, la plus peuplée du Sahara, rappelait le désert, mais comme la mer Égée semée d'archipels rappelle l'infini monotone des eaux de l'Océan. Les oasis s'y multipliaient, îlots de verdure au milieu des sables dont l'aspect uniforme était encore rompu par de nombreux petits lacs à demi desséchés, aux bords revêtus d'une ceinture cristalline de sel.

Vers dix heures, la capitale du Fezzân apparut au milieu d'une plaine basse et marécageuse. Avec ses murs d'argile bastionnés et flanqués de tours, avec son entourage de sables et de marais salins coupés de jardins aux palmiers clairsemés, Mourzouk fit aux aéronautes l'impression d'un repaire de pirates réfugiés dans un endroit dont les défenses naturelles eussent été renforcées par la main de l'homme.

Enserrée dans ses murailles, la ville alignait régulièrement ses rues à angles droits convergeant vers un large boulevard central dont le milieu formait place autour d'une vaste construction aux colonnades régulières, et dont l'une des extrémités venait aboutir à la porte principale de la résidence du sultan, formidable citadelle aux murailles épaisses, hautes de quatre-vingts pieds.

A la demande d'Hénoch, l'*Explorateur* fut arrêté à un millier de mètres de l'oasis, derrière une éminence rocheuse qui le cachait aux vues.

L'interprète de l'expédition, Pennoël et Sbâdjeri débarquèrent aussitôt et, porteurs de présents de poids léger, mais d'une grande valeur pour les indigènes, consistant surtout en objets d'horlogerie et en armes, ils se dirigèrent vers la porte de la ville la plus proche, celle qui donnait accès dans la citadelle.

Comme les trois ambassadeurs étaient à une centaine de mètres de cette porte à l'architecture simple, mais grandiose, précédée d'une sorte de large pont mobile en bois de palmier,



Le premier peloton de cavaliers escortant le sultan.

ils virent en sortir une troupe de cavaliers aux costumes éclatants entourant un étendard vert orné du croissant.

« L'étendard du Prophète », dit Hénoch en s'arrêtant tout à coup.

Puis, s'adressant à Pennoël, il ajouta :

« Cet étendard marche toujours avec le sultan. Par une rare bonne fortune pour nous, il sort ce matin de sa résidence, se rendant sans doute en pèlerinage au marabout que vous voyez près d'ici. Rangeons-nous et attendons; il va passer devant nous, je profiterai de ce moment pour me faire reconnaître de lui. Ainsi nous aurons immédiatement une audience qui, sans cela, nous eût coûté beaucoup de temps et de peine à obtenir. »

Le premier peloton de cavaliers précédait plusieurs centaines d'hommes à pied, noirs et métis à la peau plus ou moins foncée. Tous tenaient à la main une longue tige de bois, au sommet de laquelle était attaché un bouquet de fleurs jaunes : c'était à la fois une armée et un jardin en marche du plus pittoresque effet.

Derrière eux s'avançaient les prêtres vêtus de longs burnous verts, ombragés par des parasols de toutes couleurs portés par des noirs et entourés d'une double haie de drapeaux ondulant sous la brise. Enfin, au milieu d'un espace vide, venait un dais frangé d'or, porté par seize robustes métis dont la couleur n'était pas d'une teinte uniforme, mais naturellement bigarrée de larges taches irrégulières d'un noir gris sur un fond blanc bronzé. Sous ce dais, suivi à une distance assez grande par la garnison de Mourzouk, le sultan, monté sur un cheval entièrement blanc, se tenait seul revêtu de rouge.

Au passage du potentat, Hénoch et ses deux compagnons déchargèrent en l'air leurs armes; puis, s'adressant à haute voix au prince en appuyant une main sur son cœur, l'inter-

prète de l'expédition, après les salutations d'usage, se rappela à son souvenir.

Le sultan parut le reconnaître, car il s'arrêta, et lui adressa quelques mots sur un ton amical.

« Le sultan, dit alors Hénoch à Pennoël qui seul n'avait pu saisir la signification des paroles échangées, nous invite à marcher à sa suite, il va nous faire donner des chevaux. »

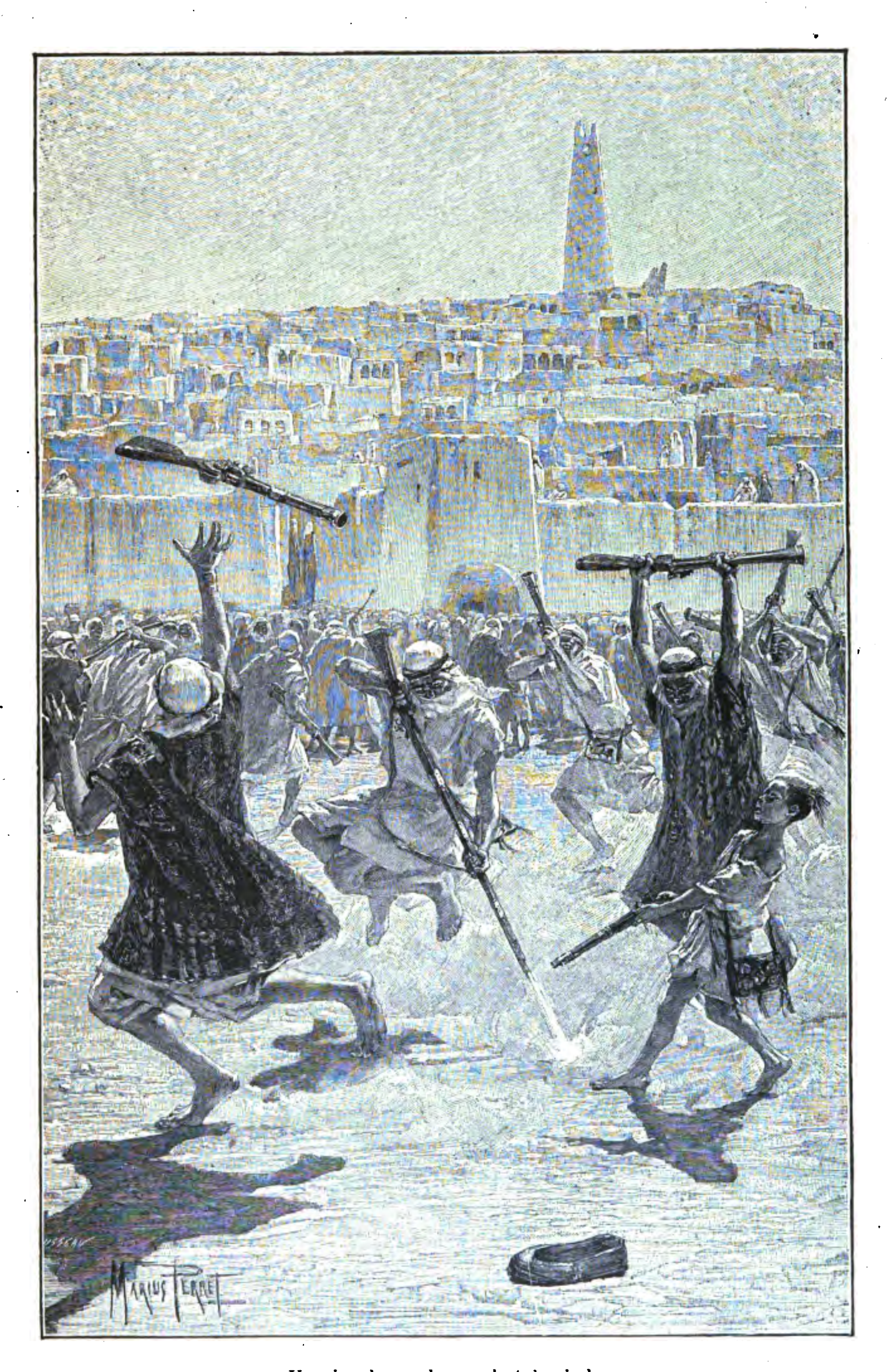
Trois chevaux richement caparaçonnés à la mode arabe furent en effet amenés, sur lesquels les ambassadeurs montèrent aussitôt; puis le cortège se remit en marche, Hénoch, Pennoël et Sbâdjeri suivant immédiatement le dais.

Le cortège eut bientôt atteint le marabout. Le prince entra avec les prêtres dans la mosquée, tandis que les troupes se rangeaient en bon ordre et dans un silence absolu sur les terrains vagues des alentours.

A l'intérieur de l'édifice les prières durèrent peu. Moins d'une demi-heure plus tard, le sultan reparut et son arrivée fut le signal du commencement de la fête militaire; la cérémonie religieuse était terminée.

Les troupes se formèrent en un immense cercle contenant derrière elles les spectateurs accourus de toutes parts : Arabes blancs, noirs et métis, ces derniers en plus grand nombre.

Tout d'abord deux pelotons d'une vingtaine de cavaliers s'avancèrent l'un contre l'autre, brandissant leurs armes et déchargeant en l'air leurs fusils aux poudres colorées, puis l'un des groupes feignit de fuir et ce fut un galop vertigineux du plus pittoresque effet. Du sein de la poussière soulevée par les pieds des chevaux, les éclairs lancés par les ferrures brillantes des armes et des harnais aveuglaient les yeux, tandis que flottaient autour des cavaliers les burnous aux couleurs éclatantes.



Un simulacre de combat à pied.

Soudain le groupe poursuivi fit un retour offensif et ses adversaires s'enfuirent à leur tour dans une fantasia effrénée.

Après plusieurs passes entremêlées de feintes et de ruses de guerre, le sultan ordonna la clôture de cette partie du tournoi, et des Arabes montés sur de splendides mehara entrèrent en scène. Ces nouveaux acteurs donnèrent aux aéronautes le spectacle d'un carrousel admirablement réglé par des cavaliers qui, assis les jambes croisées sur les encolures des dociles animaux, les conduisaient à la mode targui par la simple pression de leurs pieds.

La fin des jeux guerriers fut marquée par le simulacre d'un combat à pied exécuté par les nègres porteurs des bâtons fleuris. Divisés en plusieurs troupes, ils s'avançaient les uns contre les autres, se lançant leurs bâtons comme ils l'eussent fait de javelines et parant les coups avec leurs boucliers légers recouverts de peaux.

Pendant cette partie de la fête, le sultan avait appelé Hénoch près de lui et l'entretenait de son nouveau voyage à Mourzouk. L'annonce de la façon dont il avait accompli la traversée des déserts septentrionaux par voie aérienne sembla ne l'étonner qu'à demi; sans doute il avait déjà été prévenu de l'arrivée de l'*Explorateur*, et, ayant passé une partie de son adolescence en Europe, un ballon ne devait pas être chose inconnue pour lui. Quand il sut que l'*Explorateur* pouvait se diriger au gré de son pilote, il manifesta le désir de le voir venir jusqu'à lui, et sur sa demande Hénoch dut écrire un mot dans ce sens au capitaine d'Ex, auquel un coureur agile fut chargé de le porter.

Les joutes terminées, le défilé commença. Comme il tirait à sa fin, tout à coup l'*Explorateur* parut à un millier de mètres plus loin montant dans les airs.

A ce spectacle, la foule, tout à l'heure encore bruyante,

devint presque silencieuse, frappée d'étonnement, et son étonnement se fût transformé en terreur à l'approche du monstre aérien, si l'aspect du sultan et des chefs arabes toujours calmes et immobiles devant le marabout ne lui eût inspiré confiance.

Après être monté assez haut pour que ses guides-rope ne touchassent plus le sol, l'*Explorateur*, sous l'effort de ses hélices, s'avançait en effet, laissant flotter à 400 mètres de hauteur les trois couleurs de la France. A l'instigation d'Hénoch, le sultan fit un signe et la foule fut écartée au moment où l'aérostat descendait avec lenteur à l'aplomb de l'esplanade située devant la mosquée. Quand le navire aérien fut à une vingtaine de mètres du sol, le capitaine d'Ex, revêtu de son uniforme, apparut à l'avant de la nacelle et salua le sultan dans sa langue, puis sur un geste de lui, des cordes furent jetées et vingt guerriers noirs les saisissant amenèrent l'aérostat à terre.

Les chefs arabes s'approchèrent avec curiosité du monstre aérien dont Hénoch et Sbâdjeri leur firent admirer la structure; mais, malgré l'invitation du capitaine, aucun d'eux ne voulut pénétrer à bord.

Bientôt des esclaves chargés d'outres d'une eau excellente, don précieux, car la plupart des puits de Mourzouk donnent un liquide saumâtre, vinrent remplir le réservoir, et le sultan suivi de son escorte rentra dans sa capitale, non sans avoir, de son plein gré, accordé aux aéronautes l'autorisation de demeurer dans ses États aussi longtemps que bon leur semblerait.

Malgré l'opinion contraire d'Hénoch, d'Ex et ses compagnons ne crurent pas devoir user de cette permission pour prolonger leur séjour à Mourzouk, car ils avaient hâte de repartir afin de devancer la caravane italienne de Syrte qui,



La foule devint silencieuse.





La foule devint silencieuse.

devint presque silencieuse, frappée d'étonnement, et son étonnement se fût transformé en terreur à l'approche du monstre aérien, si l'aspect du sultan et des chefs arabes toujours calmes et immobiles devant le marabout ne lui eût inspiré confiance.

Après être monté assez haut pour que ses guides-rope ne touchassent plus le sol, l'*Explorateur*, sous l'effort de ses hélices, s'avançait en effet, laissant flotter à 400 mètres de hauteur les trois couleurs de la France. A l'instigation d'Hénoch, le sultan fit un signe et la foule fut écartée au moment où l'aérostat descendait avec lenteur à l'aplomb de l'esplanade située devant la mosquée. Quand le navire aérien fut à une vingtaine de mètres du sol, le capitaine d'Ex, revêtu de son uniforme, apparut à l'avant de la nacelle et salua le sultan dans sa langue, puis sur un geste de lui, des cordes furent jetées et vingt guerriers noirs les saisissant amenèrent l'aérostat à terre.

Les chefs arabes s'approchèrent avec curiosité du monstre aérien dont Hénoch et Sbâdjeri leur firent admirer la structure; mais, malgré l'invitation du capitaine, aucun d'eux ne voulut pénétrer à bord.

Bientôt des esclaves chargés d'outres d'une eau excellente, don précieux, car la plupart des puits de Mourzouk donnent un liquide saumâtre, vinrent remplir le réservoir, et le sultan suivi de son escorte rentra dans sa capitale, non sans avoir, de son plein gré, accordé aux aéronautes l'autorisation de demeurer dans ses États aussi longtemps que bon leur semblerait.

Malgré l'opinion contraire d'Hénoch, d'Ex et ses compagnons ne crurent pas devoir user de cette permission pour prolonger leur séjour à Mourzouk, car ils avaient hâte de repartir afin de devancer la caravane italienne de Syrte qui,



La foule devint silencieuse.

devint presque silencieuse, frappée d'étonnement, et étonnement se fût transformé en terreur à l'approch monstre aérien, si l'aspect du sultan et des chefs arabes jours calmes et immobiles devant le marabout ne lui eût piré confiance.

Après être monté assez haut pour que ses guides-rop touchassent plus le sol, l'*Explorateur*, sous l'effort de hélices, s'avançait en effet, laissant flotter à 400 mètre hauteur les trois couleurs de la France. A l'instig d'Hénoch, le sultan fit un signe et la foule fut écarté moment où l'aérostat descendait avec lenteur à l'aplom l'esplanade située devant la mosquée. Quand le navire a fut à une vingtaine de mètres du sol, le capitaine d'Ex, re de son uniforme, apparut à l'avant de la nacelle et salu sultan dans sa langue, puis sur un geste de lui, des co furent jetées et vingt guerriers noirs les saisissant amenè l'aérostat à terre.

Les chefs arabes s'approchèrent avec curiosité du mon aérien dont Hénoch et Sbâdjeri leur firent admirer la st ture; mais, malgré l'invitation du capitaine, aucun d'eu voulut pénétrer à bord.

Bientôt des esclaves chargés d'outres d'une eau excelle don précieux, car la plupart des puits de Mourzouk don un liquide saumâtre, vinrent remplir le réservoir, et le su suivi de son escorte rentra dans sa capitale, non sans av de son plein gré, accordé aux aéronautes l'autorisation demeurer dans ses États aussi longtemps que bon leur s blerait.

Malgré l'opinion contraire d'Hénoch, d'Ex et ses com gnons ne crurent pas devoir user de cette permission prolonger leur séjour à Mourzouk, car ils avaient repartir afin de devancer la caravane italienne de



ainsi qu'ils venaient de l'apprendre, s'avançait à marches forcées vers le Tchad.

Le soleil était sur le point de disparaître derrière l'horizon désert de l'ouest au moment où la provision d'eau se trouva entièrement reconstituée, et d'Ex, ennuyé des assiduités de la foule, qu'un cordon de troupes maintenait à grand'peine, allait donner le signal du départ, quand, comptant ses compagnons réunis autour de lui, il constata l'absence d'Hénoch.

Sur sa demande, trois soldats partirent à la recherche de l'interprète, et l'un deux revint bientôt avec lui disant l'avoir rencontré chez Mohammed Gibel, chef et possesseur de l'un des goums de cavaliers mehara alliés au sultan et venus à Mourzouk à l'occasion de la fête.

Hénoch s'excusa de son retard : il s'était cru le temps de rendre visite à un chef arabe auquel il avait de grandes obligations et que la maladie retenait dans son lit. En présentant cette défense, Hénoch paraissait embarrassé. Par la suite, il montra une grande hâte de presser le départ de l'*Explorateur*, et surtout il semblait désireux d'éloigner l'Arabe qui l'avait retrouvé, comme s'il eût voulu l'empêcher de causer avec Sbâdjeri avec lequel par-dessus le bordage de la nacelle il échangeait quelques mots.

Cette attitude d'Hénoch parut bien un peu étrange à d'Ex; mais, absorbé par les soins du départ, le capitaine n'y arrêta pas sa pensée, et, après avoir convenablement délesté l'aérostat, il commanda de lâcher les cordes qui le retenaient captif.

L'*Explorateur* fit un bond violent et, saisi par la brise du nord, plus fraîche au coucher du soleil, il reprit sa route vers le Tchad, au milieu des cris sympathiques de la foule.

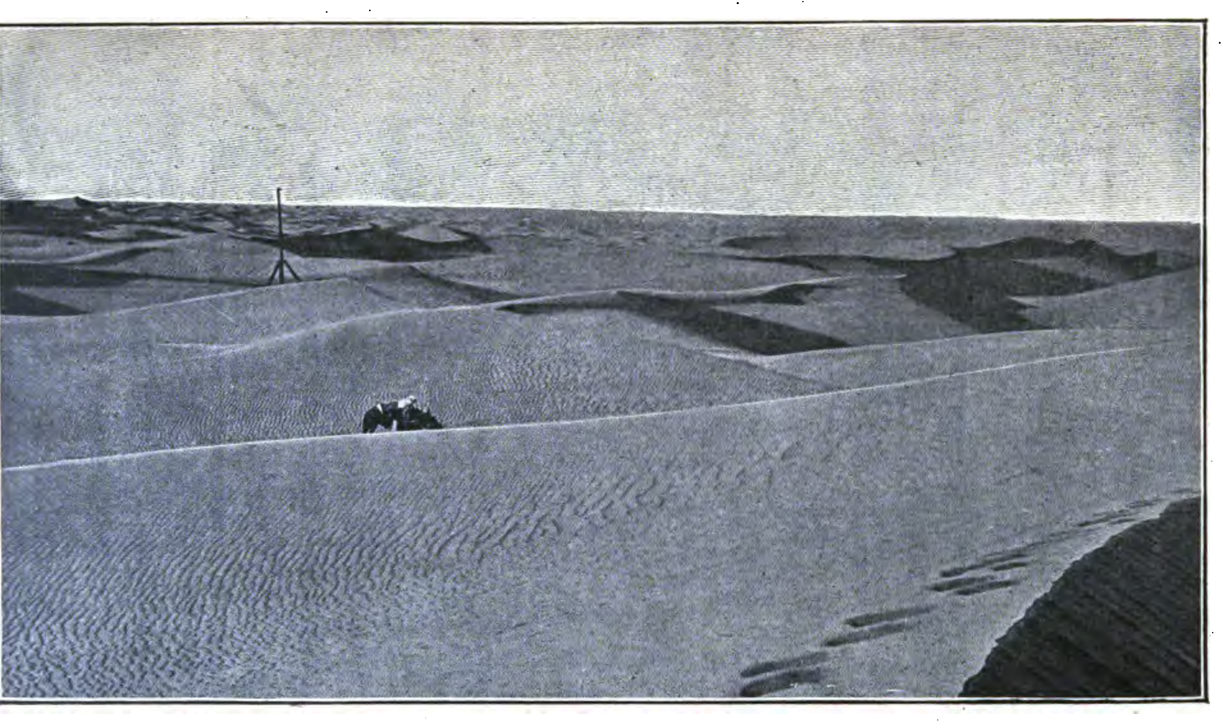
CHAPITRE VI

PREMIERS INDICES D'UNE TRAHISON

Mourzouk s'effaça bientôt dans les ombres du soir et les guides-rope, cessant de courir parmi les marais et les roches, ne tardèrent pas à glisser sur les sables d'un désert immense dont les dunes, dans un enchevêtrement bizarre, s'étendaient à perte de vue de tous côtés autour du ballon.

L'*Explorateur* venait de s'engager au-dessus de l'immense région sablonneuse et déserte qui s'étend sur plus de 8 000 lieues carrées au sud de Mourzouk. Bordé au nord par l'hamâda de Mourzouk, à l'est par la route des cavaranes jalonnée par les oasis de Gatroun et de Tedjerri, à l'ouest par le plateau du Rhat et au sud par les pentes douces qui descendent des monts Tummo, ce vaste océan de sables, complètement privé d'eau et de végétation, se déroula uniforme jusqu'au lever du soleil sous les yeux des aéronautes de garde.

Après que les voyageurs se furent retirés dans leurs cabines, Pennoël, dont le quart s'étendait à la première partie de la nuit, et d'Ex, qui s'était attardé à la rédaction de son journal de bord, étaient restés seuls hors de la tente, le premier assis près de la machine, le second accoudé à l'avant,



L'océan de sable s'étendant au sud de Mourzouk.

quand Sbâdjeri apparut à l'entrée de la salle commune, regardant avec précaution autour de lui.

Pennoël l'aperçut et il s'apprêtait à l'interpeller; mais l'Arabe, un doigt sur ses lèvres, devinant sa pensée, lui expliqua d'un seul mot le but de son excursion nocturne.

« Capitaine? » dit-il; puis aussitôt, apercevant d'Ex dans la demi-lueur qui noyait la nacelle, il se dirigea vers lui rapidement, mais en silence.

Arrivé à l'avant, il renouvela son geste de prudence, et, s'adressant au chef de l'expédition, il lui dit avec une prononciation à peine intelligible :

« Sbâdjeri vouloir dire, capitaine. Dire choses... saïl[1]... pourquoi sidi Hénoch retarder nous Mourzouk. »

Ces paroles de l'Arabe dont il était facile de deviner le sens accusateur firent naître dans l'esprit de d'Ex un soupçon qui déjà l'avait effleuré. En un instant, il se remémora la récente scène du départ de Mourzouk, il se retraça l'attitude embarrassée d'Hénoch s'excusant auprès de lui en donnant à son retard un motif cependant très plausible, puis semblant troublé à l'audition des propos, compréhensibles pour lui seul, échangés entre Sbâdjeri et le soldat qui l'avait ramené. Il se rappela aussi son désir subit de hâter le départ de l'aérostat et ses efforts pour mettre obstacle à cette conversation des deux Arabes. De tout cet ensemble, le capitaine conclut que Sbâdjeri connaissait le vrai motif du retard de l'interprète, motif sans doute d'une certaine gravité, puisque le Zibânais s'était dérangé tout exprès pour venir le lui dire à une heure où personne ne pouvait interrompre leur entretien.

Ces réflexions passèrent comme un éclair dans l'esprit du capitaine; il eut le temps de se les faire avant même de répondre à Sbâdjeri.

1. Importantes.

D'Ex connaissait un peu d'arabe et journellement il échangeait quelques phrases avec Sbâdjeri; tous deux, usant d'un mélange de mots français et arabes, arrivaient généralement à se comprendre; aussi, sans trop d'efforts, mais avec un grand déploiement de patience de part et d'autre, les deux interlocuteurs parvinrent-ils assez rapidement à pénétrer leurs pensées.

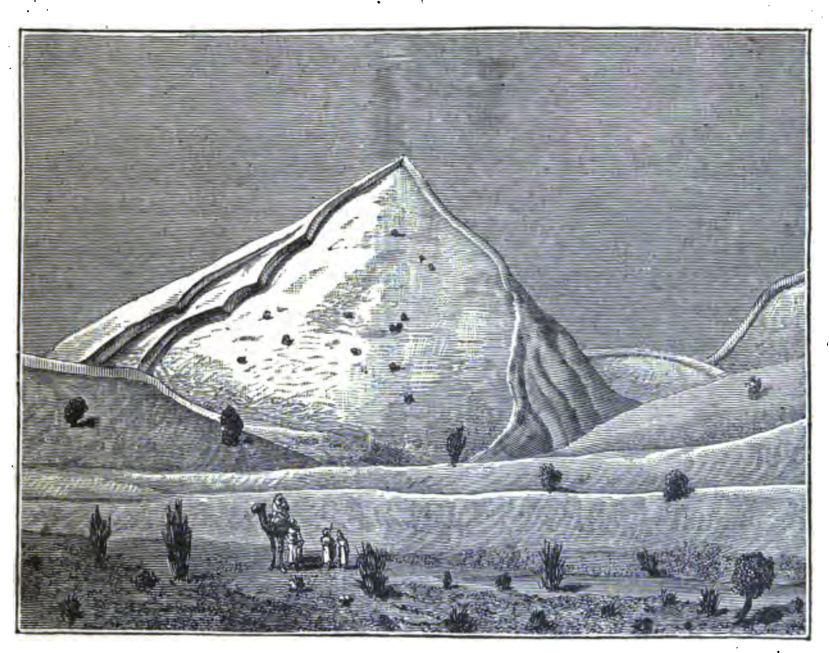
Sbâdjeri avait entendu, lors des fêtes de Mourzouk, Hénoch s'inquiéter à diverses reprises de la caravane italienne dont René avait découvert les premières traces près des côtes tripolitaines : il cherchait à savoir à quelle distance pouvait se trouver cette caravane et en combien de temps un méhari de course pourrait la rattraper. Sbâdjeri l'avait entendu encore demander d'autres renseignements à son sujet et entre autres choses quelle force elle présentait et quel était son but. A cette dernière question, l'interlocuteur fezzânais d'Hénoch avait répondu que, selon toute vraisemblance, l'expédition italienne avait pour objectif d'empêcher la mission française du Tchad d'aboutir. En entendant ces mots, Sbâdjeri avait redoublé d'attention, mais Hénoch aussitôt, comme s'il n'eût pas voulu que l'Arabe en apprît plus long, avait interrompu ses questions, pour les reprendre sans doute plus tard hors de sa présence.

Cette manifestation de défiance semblait étrange au Zibânais; il s'étonnait aussi qu'Hénoch n'eût encore fait part à aucun de ses compagnons du but vers lequel tendait la caravane italienne, nouvelle d'une gravité extrême pour eux.

Enfin l'Arabe envoyé à la recherche de l'interprète apprit à Sbâdjeri que Mohammed Gibel n'était nullement malade, comme Hénoch l'avait prétendu. L'Arabe les avait trouvés en conférence animée et il croyait qu'Hénoch, après avoir écrit une lettre à l'un des Européens de la caravane italienne, avait

été demander au Targui de la faire porter rapidement à destination par un de ses cavaliers mehara. Au moment de quitter Mohammed Gibel, Hénoch aurait dit : « Il faudrait que ton message arrivât avant notre ballon », et Mohammed avait répondu: « Il arrivera. »

Des faits rapportés par Sbâdjeri, il ressortait clairement que



Montagnes de sables rencontrées au départ de Mourzouk.

non seulement Hénoch n'avait pas fait part à ses compagnons de nouvelles d'une grande importance pour eux, mais encore qu'il avait cherché à les tromper en donnant de son absence un motif faux. Il était compréhensible qu'Hénoch cherchât à faire passer une lettre à un de ses anciens amis dont sous peu de jours il allait croiser la route, mais d'Ex ne pouvait comprendre pourquoi, il se cachait d'un acte aussi naturel, et surtout pourquoi ayant obtenu une information grave touchant le but de l'expédition italienne, il n'en

avait pas fait part tout au moins au chef de celle dont il était membre.

Plus d'Ex songeait à tout cela et plus la conduite d'Hénoch en cette circonstance lui paraissait étrange, voire suspecte; les soupçons d'une machination ourdie par lui contre l'*Explorateur* commençaient à prendre force dans l'esprit du capitaine et l'amenèrent à se demander si l'eau du réservoir n'avait pas été volontairement souillée par Hénoch dans le but de forcer l'aérostat à une relâche favorable à ses projets. Cette dernière supposition le conduisit à renoncer à sa première idée de l'interroger pour lui demander franchement la raison de sa conduite; il craignait en agissant ainsi de lui donner l'éveil et par là de rendre impossible la surveillance qu'il sentait de nécessité d'exercer sur ses actes. D'Ex se demanda ensuite s'il devait s'ouvrir de ses soupçons à ses compagnons; mais, après réflexion, il préféra ne pas les mettre au courant des révélations de Sbâdjeri. Ainsi Hénoch continuerait à être traité par eux avec la même cordialité, lui-même saurait dissimuler, et l'Arabe, auquel il avait recommandé le silence, ne laisserait non plus rien deviner, il en était sûr.

Peu après leur entretien, d'Ex et Sbâdjeri regagnèrent leurs couches, laissant Pennoël en face de la monotonie des dunes qui maintenant par leur hauteur devenaient de véritables montagnes de sables aux parois découpées par d'extraordinaires éboulis.

Le docteur fut remplacé par Hénoch à deux heures du matin.

Seul éveillé à bord au milieu du silence de la nature, l'interprète se promena longtemps d'un pas fiévreux dans l'étroit espace compris entre la machine et les tentes. Son esprit tratravaillait, et il semblait, aux gestes impatients qui lui échappaient fréquemment, chercher à résoudre un problème cor-

respondant à ses secrètes pensées. Il s'arrêtait parfois pour regarder les instruments aérostatiques accrochés en divers endroits, quelquefois il les détachait, puis il les remettait en place après les avoir examinés en détail : mais il semblait ne pas trouver ce qu'il cherchait, car son front restait toujours



Les premiers contreforts des monts Tummo.

soucieux. Enfin il parut avoir pris une détermination ferme, et, s'approchant du moteur, il commença à en démonter certains organes, comme il l'avait vu faire à Farlhan après chaque mise en marche. Les pièces démontées étaient examinées par lui avec soin et remises en place presque aussitôt; bientôt il sembla satisfait, car il s'éloigna du moteur et, s'accoudant à la lisse, il laissa errer ses yeux sur l'immensité déserte.

Au moment où Hénoch recouvrait sa tranquillité, le jour commençait à poindre au milieu d'un ciel absolument pur, et la brise plus fraîche faisait bondir plus rapidement par-dessus les dunes les câbles à la traîne.

Farlhan, levé le premier, le rejoignit bientôt, puis ce fut au tour des autres voyageurs.

La journée se passa à naviguer à travers ce désert de sable, à peu près toujours le même.

Enfin vers quatre heures, l'*Explorateur* atteignit les premiers contreforts des monts Tummo, âpres rochers qui s'élèvent graduellement pour s'étaler en plateau raviné à douze cents mètres de hauteur.

Nulle part jusque-là la nature n'était apparue aux voyageurs plus inhospitalière et plus formidable que dans les gorges de ces montagnes. A chaque instant, des escarpements élevés se dressaient devant eux, d'une nudité absolue, d'un aspect uniforme et d'une couleur d'un gris noirâtre. Toute la montagne semblait en deuil. Ses rochers d'un grès sombre, aux saillies abruptes, sans un brin d'herbe, sans une mousse, jetaient dans l'âme une angoisse plus terrible encore que l'infini des sables. Çà et là des cavernes profondes se découpaient en nuit obscure sur les parois verticales de couleur sombre, revêtant l'aspect formidable d'autant d'entrées des lieux infernaux.

Pennoël suivait sur la carte le chemin parcouru par l'*Explorateur* et il marquait les principaux accidents des monts.

« Voici, dit-il à René, une portion de Sahara dont la configuration n'eût sans doute jamais été relevée si les vents n'avaient pas poussé un ballon au-dessus de ce chaos de roches inaccessibles autrement que par la voie des airs ; aussi serait-ce un crime de lèse-science de notre part de ne pas



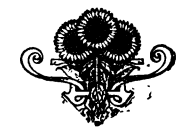
Le soleil disparut derrière des masses floconneuses de nuages.

profiter de cette occasion unique d'en fixer les détails sur la carte.

— La route suivie par les caravanes est évidemment tracée dans une portion plus praticable des monts? demanda René.

— Oh! bien certainement. Cette route des caravanes passe plus à l'ouest, à une trentaine de kilomètres d'ici, par une brèche naturelle très large pratiquée dans le plateau et au fond de laquelle se trouve la petite oasis de Tummo. »

Ce fut en causant entre eux que les aéronautes virent s'écouler la fin de cette journée, la dernière de l'année. Vers cinq heures, le soleil disparut derrière des masses floconneuses de nuages qui, depuis peu, accouraient de toutes parts, cachant le sommet des monts; l'aérostat lui-même, gravissant le point le plus haut de la chaîne, ne tarda pas à entrer dans leur domaine, et leur épaisseur était si faible que bientôt il les domina. Alors l'astre du jour réapparut aux yeux des aéronautes, à demi noyé dans la mer de vapeurs située sous leurs pieds.



CHAPITRE VII

OU LA RECHERCHE D'UN CHAPEAU FAILLIT COUTER CHER A FARLHAN

Au pied des monts, et sans transition, la plaine s'étendait rougeâtre, incendiée par les rayons étincelants de l'astre des nuits; c'était le désert, mais un désert comme les aéronautes n'en avaient point encore rencontré. Sa coloration rouge l'habillait, lui donnait un air de vie dont étaient privés le blanc jaunâtre des sables, le blanc poussiéreux des craies et le noir sombre des roches.

La brise du nord, moins forte sur le versant méridional des monts Tummo, tomba tout à coup dans la plaine, et l'aérostat s'arrêta immobile sur ses guides-rope moins d'une demi-heure après le passage du dernier escarpement.

Les aéronautes tinrent alors conseil. Fallait-il employer le moteur pour continuer la marche au sud? Après mûre délibération, il fut jugé plus sage d'attendre le lever du jour pour se décider à utiliser ce moyen de locomotion; dans les deux journées qui venaient de s'écouler, il avait été fait une dépense assez forte du gaz de réserve et il convenait d'user un peu d'économie; d'ailleurs la venue de l'aurore amènerait selon toute probabilité une accélération de la vitesse du vent,

qui permettrait de franchir la zone de calme produite par la barrière des monts.

Cette décision prise, les aéronautes se retirèrent dans leurs cabines, laissant Farlhan à la garde du ballon immobile bien qu'aucune amarre ne le fixât au sol.

La nuit se passa sans incident, et le lendemain 1er janvier, au lever du soleil, la brise plus fraîche fit démarrer l'*Explorateur*.

Ce commencement du nouvel an, moment de fête pour tous les Français, fut salué gaîment par les aéronautes, qu'on eût bien étonnés six mois plustôt si on leur eût annoncé qu'ils verraient l'aurore du premier jour de l'année suivante rougir l'horizon du Sahara. Ils se firent, tout joyeux, les uns aux autres les souhaits coutumiers à cette date, et quelques-uns en profitèrent pour se livrer à certaines plaisanteries sur les circonstances particulières dans lesquelles ils étaient échangés.

« Si notre situation au milieu du désert, fit Pennoël, a son mauvais côté en ce sens qu'elle nous isole de la plupart de nos parents et de nos amis, du moins elle nous épargne la corvée fastidieuse de cet échange banal de visites et de cartes, le cauchemar perpétuel des gens civilisés. Ici notre tranquillité est absolue, pas de visites à faire, pas d'étrennes à donner où à recevoir,... et pour cause. Rien que des figures sympathiques autour de soi, rien que des gens auxquels on est heureux de dire du fond du cœur : mes meilleurs souhaits de santé et de réussite de vos projets.

— Ces vœux, repartit Hénoch, sont d'autant plus agréables à faire qu'ils sont un peu égoïstes : ne sommes-nous pas tous intéressés à la conservation de la santé de chacun de nos compagnons, et le grand objet de nos désirs, la réussite de notre expédition, n'est-il pas le même? Ainsi, en faisant des

vœux pour notre voisin, nous en faisons par cela même pour nous. »

Puis, après un court silence, il reprit en s'adressant à René :

« Savez-vous quel souhait le meilleur nous pourrions faire aujourd'hui à une caravane?

— Vous pensez sans doute en ce moment à la caravane de votre ami Sorello? » interrompit Pennoël en fixant Hénoch.

L'interprète tressaillit imperceptiblement, mais aussitôt il reprit d'une voix calme :

« En effet, nous pourrions fort bien rencontrer mon ancien compagnon Sorello.... Vous avez dit ami, monsieur Pennoël de Castillhon, permettez-moi de rectifier, car je n'aime pas à prodiguer ce titre, surtout à qui n'y a aucun droit.... Je disais donc qu'en effet nous pourrions rencontrer cette caravane, elle ne doit pas être loin de nous sur la route du Soudan.... Eh bien, voyons, quel souhait lui ferions-nous en ce cas? répéta-t-il en se tournant de nouveau vers René.

— Mais... je ne sais, répondit le jeune homme un peu interloqué par la brusquerie de cette question.

— Nous pourrions lui souhaiter un aérostat semblable au nôtre, l'*Explorateur* par exemple, pour finir commodément son voyage », repartit Pennoël.

Hénoch, à cette apostrophe, releva la tête et regarda son interlocuteur bien en face. D'Ex, étonné, leva également les yeux sur Pennoël, se demandant si le docteur partageait ses soupçons au sujet d'Hénoch. Les traits de Pennoël n'avaient rien perdu de leur impassibilité.

« Certainement..., répondit Hénoch; mais telle n'était pas ma pensée.... A une caravane voyageant dans ces contrées, le meilleur souhait à faire serait la rencontre d'un puits d'une

eau fraîche et limpide. Les eaux de cette partie du Sahara sont en effet presque toutes saumâtres et, à peu d'exceptions près, ne sont pas potables. »

Pendant l'échange de ces paroles, l'allure de l'*Explorateur* s'était un peu accélérée, et la plaine rougeâtre continuait à se dérouler, s'abaissant en pente insensible vers le sud. Çà et là sa surface légèrement mamelonnée laissait surgir au-dessus d'elle d'immenses tables régulières de calcaires et de grès superposés semblables à ces plans en relief aux dénivellations brusques, formés de planches de carton collées les unes sur les autres. Dans les roches et dans l'argile rouge de la plaine, de loin en loin, s'ouvraient des creux au fond desquels se laissaient parfois deviner des puits à demi ensablés.

Le déjeuner de ce 1er janvier fut l'un des repas les plus gais que les aéronautes firent au cours de leur voyage. Ce matin-là, les passagers de l'*Explorateur* se permirent une petite débauche : quelques-unes des bouteilles de vin de Champagne de la cave du navire aérien furent débouchées et mirent à son apogée la belle humeur de chacun. René, en se levant de table, avoua même « se sentir tout drôle », et cet état du jeune homme fut sans doute la cause d'un incident dont Farlhan devint momentanément la victime.

Peu après le déjeuner, René, la tête appuyée à l'une des suspentes obliques de la nacelle, causait avec son oncle, quand, à la suite d'un mouvement brusque, son chapeau, choquant le cordage, tomba en tournoyant au dehors.

Farlhan vit l'accident, la figure consternée du jeune homme, et il s'écria aussitôt :

« Je vais le chercher. »

Sans attendre les ordres du capitaine absorbé par sa conversation avec Hénoch et Sbâdjeri, il courut à l'arrière et largua une ancre dont une des pattes fut presque

aussitôt prise dans une fissure du sol. Un arrêt brusque s'ensuivit.

Le capitaine se retourna et en demanda la cause.

Mis au courant de la situation, il ne dit rien, bien que désapprouvant une suspension de la navigation pour un motif aussi futile.

D'Ex balança un instant s'il essayerait au moyen du moteur de dégager l'ancre, se souciant peu de permettre à l'un de ses compagnons de prendre terre à ce moment; mais la crainte de causer une peine à son vieux compagnon Farlhan, en lui infligeant un blâme indirect, le détermina à n'en rien faire.

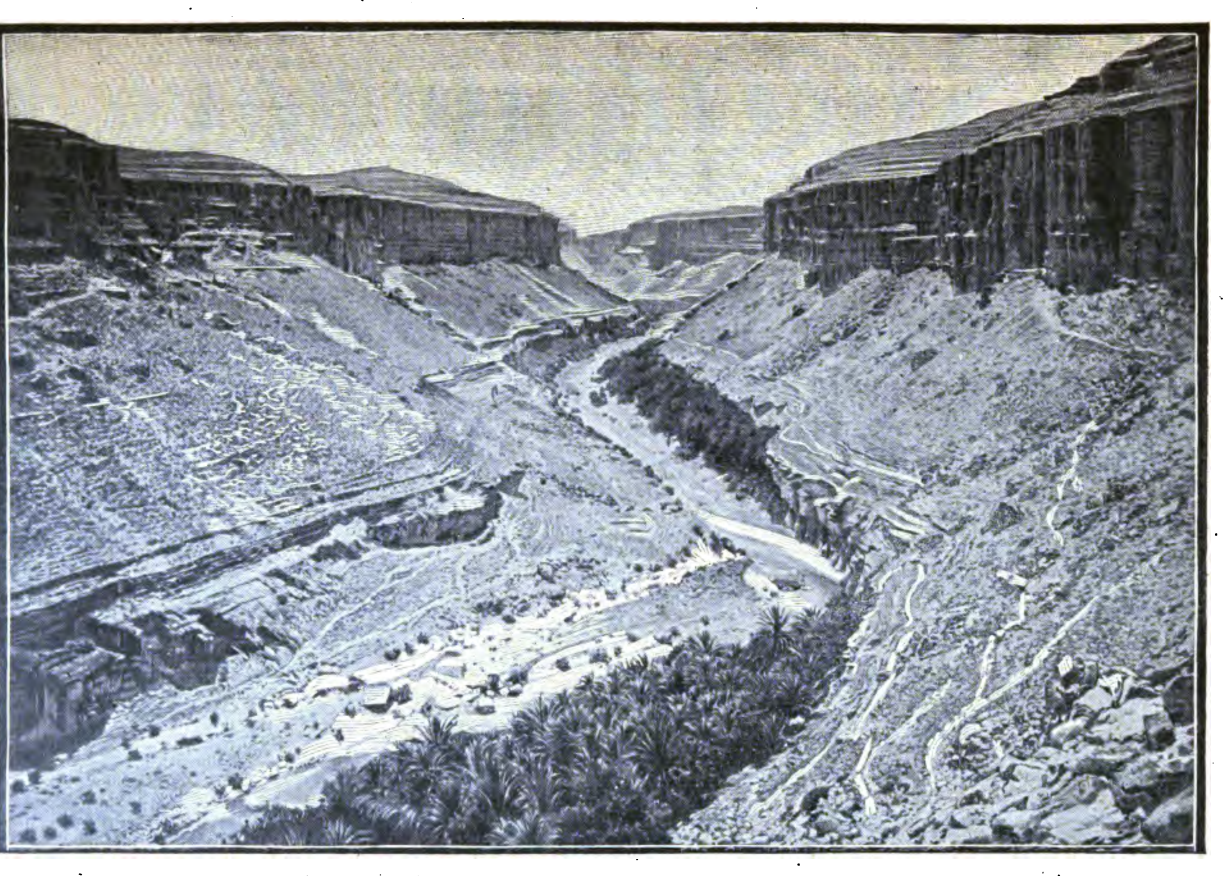
Farlhan, descendu au moyen du treuil, courut aussitôt chercher le chapeau, négligeant d'aller consolider la prise du grappin, ce qui était ordinairement son premier soin. Comme il revenait joyeux, soudain l'*Explorateur*, auquel l'inégalité du vent imprimait un mouvement saccadé de balancier sur la verticale, repartit traînant derrière lui son ancre qui, bondissant sur les tables rocheuses, s'était mise en paquet autour de l'extrémité de sa corde et ne parvenait pas à s'accrocher à nouveau.

« Au moteur », fit d'Ex; puis, se penchant par-dessus le bordage de la nacelle, il cria au mécanicien déjà loin, bien qu'il s'efforçât en courant de suivre le ballon :

« N'ayez aucune crainte, nous allons revenir vous chercher. »

Les robinets de deux réservoirs à hydrogène furent ouverts, et le gaz lancé dans la tuyauterie du moteur s'allumant, les hélices commencèrent à fonctionner; alors d'Ex tourna le cap de l'aérostat au nord, et l'énorme masse, luttant contre le vent, rétrograda lentement.

Soudain un craquement se fit entendre dans les pistons et la machine s'arrêta court. Le capitaine ferma aussitôt les



D'immenses tables semblables à ces plans en relief.

robinets d'admission du gaz combustible; puis, sans plus s'inquiéter du moteur hors de service, il courut à l'arrière et jeta une seconde ancre.

L'*Explorateur*, tournant d'un quart de cercle depuis que ses hélices ne l'actionnaient plus, avait repris sous l'influence de la brise sa course vers le sud. Il passait en ce moment au-dessus d'un creux assez profond abritant quelques acacias rabougris. La première ancre repliée sur elle-même ne parvint pas à y faire prise, la seconde fut plus heureuse et, peu après avoir été lancée, elle se fixa dans un groupe d'arbustes.

Hénoch et Sbâdjeri, emportant des armes à tout hasard, furent alors descendus. Avant de se porter à la rencontre de Farlhan ils consolidèrent l'ancrage en brelant une corde sur le tronc des arbres voisins; puis, prenant la route du nord, ils suivirent les légers sillages laissés par les guides-rope à la surface des parties sablonneuses du désert.

Depuis un moment, Pennoël, une lunette aux yeux, fouillait la plaine dans la direction du septentrion, mais en vain : l'éloignement avait rendu le mécanicien invisible.

« Pourvu que ce brave Farlhan ne se soit pas égaré, fit René.

— Ceci n'est pas à craindre, répondit d'Ex. Si nous ne le voyons pas, lui du moins voit toujours le ballon, dont la masse s'élève bien au-dessus des accidents les plus hauts de cette plaine sans dénivellations importantes. D'ailleurs il possède un guide sûr, la trace laissée par nos guides-rope; sur ce sol sans végétation, elle est suffisante pour être reconnue facilement partout où il n'y a pas de roches. Nous verrons bientôt les deux débarqués ramener notre mécanicien avec eux; le seul désagrément qu'il aura encouru sera celui d'une marche un peu longue sous ce soleil de feu. »

Malgré les assurances du capitaine, ni lui ni ses deux

compagnons n'étaient sans inquiétude, et ils sentaient leurs cœurs oppressés à la pensée de l'isolement du mécanicien au milieu de l'immense désert inexorable. René surtout, dont l'étourderie était la cause première de cette aventure fâcheuse, se montrait très énervé; par instants sa main se portait à ses yeux, tandis qu'un sanglot mal étouffé soulevait sa poitrine.

Chacun des trois aéronautes restés à bord, livré à ses pensées, gardait le silence. Ils interrogeaient en vain l'horizon du nord dont se rapprochaient deux silhouettes humaines. Hénoch et Sbâdjeri marchant d'un pas rapide et ne s'arrêtant même pas lorsque, pour signaler leur présence, ils déchargeaient leurs carabines.

« Hénoch et Sbâdjeri disparaissent derrière un monticule », fit tout à coup Pennoël qui les suivait toujours la lunette à la main.

Puis, au bout d'un moment :

« Eh bien, qu'arrive-t-il? Ils ne reparaissent pas gravissant la pente opposée! cependant ils ont eu le temps de franchir ce vallon....

« Ah! Dieu soit loué! reprit-il tout à coup après une minute de silence qui parut longue d'un siècle à d'Ex et à René, les voici, et un troisième personnage est avec eux. Farlhan est retrouvé : dans une demi-heure tous trois seront ici. »

Pennoël passa alors la lunette à ses compagnons, qui ne virent pas sans satisfaction trois formes humaines apparaître dans son champ. René prétendait même reconnaître Farlhan.

« Il marche au milieu, dit-il, Sbâdjeri est à sa droite et Hénoch à sa gauche. »

Pendant que René continuait à observer les trois débarqués, Pennoël, l'esprit rassuré, demandait à d'Ex quelle

cause avait pu amener, à son sens, l'arrêt brusque du moteur.

« Un coincement dans un piston, peut-être; je ne sais, répondit le capitaine soucieux; nous verrons cela tout à l'heure quand la machine se sera refroidie. Farlhan la démontera, — il serait désolé si tout autre le faisait à sa place, — il nous divulguera la cause de l'accident.

— Ne trouvez-vous pas étrange, reprit Pennoël, cet arrêt de notre excellente machine survenant peu après cette autre chose inexplicable : la souillure de notre eau d'alimentation?

— Qui sait? répondit d'Ex, la fatalité.... Vous ne l'ignorez pas, un malheur n'arrive jamais seul.... Mais avez-vous quelque indice permettant de présumer la raison de ces événements?

— Pas plus que vous, répondit Pennoël. Il y a aussi cette histoire de la lettre d'Hénoch....

— Quoi, vous savez?

— Mon Dieu, oui, votre conversation avec Sbâdjeri se composait d'un grand nombre de mots français et.... »

Pennoël s'arrêta tout à coup dans son explication : René venait de reposer la lunette et s'approchait. Tous deux se comprirent à demi-mots; ils avaient les mêmes soupçons et il était inutile d'en faire part à leurs compagnons, surtout au plus jeune, tant qu'ils ne se seraient pas éclairés au sujet de leur valeur.



CHAPITRE VIII

LE TÉLÉPHONE RÉVÉLATEUR

Est-il besoin de dire combien fut fêtée la rentrée à bord de Farlhan, toujours gai, bien qu'un peu fatigué par sa course de deux heures sur le terrain inégal de la plaine par la température excessive de cet après-midi?

Il dut faire le récit de ses impressions et s'exécuta de bonne grâce.

A aucun instant il n'avait eu d'inquiétude, car à aucun instant il n'avait perdu de vue l'aérostat; et puis ne savait-il pas que, grâce à sa machine, l'*Explorateur* viendrait bientôt à sa rencontre. D'abord il chemina rapidement, mais bientôt la chaleur étouffante, dont il souffrait beaucoup depuis qu'il se trouvait en contact avec le sol, le força à modérer son allure. Il se dit d'ailleurs qu'il lui était bien inutile d'aller aussi vite; il ne pouvait songer à atteindre l'aérostat avec ses seules forces, et les quelques centaines de mètres qu'il gagnerait en se fatiguant seraient franchis en un clin d'œil par l'*Explorateur* poussé par ses hélices. A la suite de ce raisonnement, il alla plus lentement et, suivant son expression, « dans le seul but de profiter de son séjour à terre pour se dégourdir les jambes ».

« J'avançais donc en flâneur, dit-il, et ma petite promenade eût été charmante sans ce maudit soleil dont rien ne me protégeait. Pendant que je marchais ainsi, ne pensant à rien, une idée me vint : profiter de mon séjour forcé à terre pour fumer un peu, ce dont nous sommes tous privés à bord. Je tirai donc ma pipe, la bourrai et l'allumai ; sa compagnie me fit paraître court le chemin que j'eus à faire pour rejoindre M. Hénoch et Sbâdjeri. »

Aussitôt que Farlhan eut appris pour quelle raison le ballon n'avait pu continuer sa route jusqu'à lui, il se précipita vers sa machine et reconnut du premier coup d'œil que l'arrêt provenait du détraquement du tiroir de l'un des pistons dont la tige s'était légèrement cintrée sous l'effort. Il le démonta non sans peine et montra à ses compagnons, engagée dans l'une des lumières, une tête d'écrou dont la présence avait faussé le tiroir, la boîte et aussi le corps du piston.

« Comment cette tête d'écrou a-t-elle pu se loger là? demanda d'Ex.

— Je ne sais, répondit Farlhan, à moins qu'en démontant le tiroir hier pour le nettoyer je n'aie oublié par mégarde.... Pareille étourderie de ma part,... un vieux mécanicien comme moi,... non vraiment, c'est impardonnable! »

Farlhan n'osait regarder ses compagnons : il semblait juger impossible le pardon d'une pareille faute. Chacun, en le voyant si consterné, chercha à l'excuser.

« Allons, mon brave Farlhan, fit Pennoël, ne vous désolez pas. Cet accident sera vite réparé. J'en suis persuadé, avec un ouvrier aussi habile que vous, dans quelques heures il n'y paraîtra plus.

— Non pas, monsieur Pennoël, répondit-il, et c'est bien là ce qui augmente la portée de ma faute. L'*Explorateur* ne possède pas un outillage assez complet pour permettre une réfec-

tion convenable des pièces endommagées. Il sera assez long de remettre le moteur en état de fonctionner, et il ne pourra plus désormais marcher qu'à toute petite vitesse. »

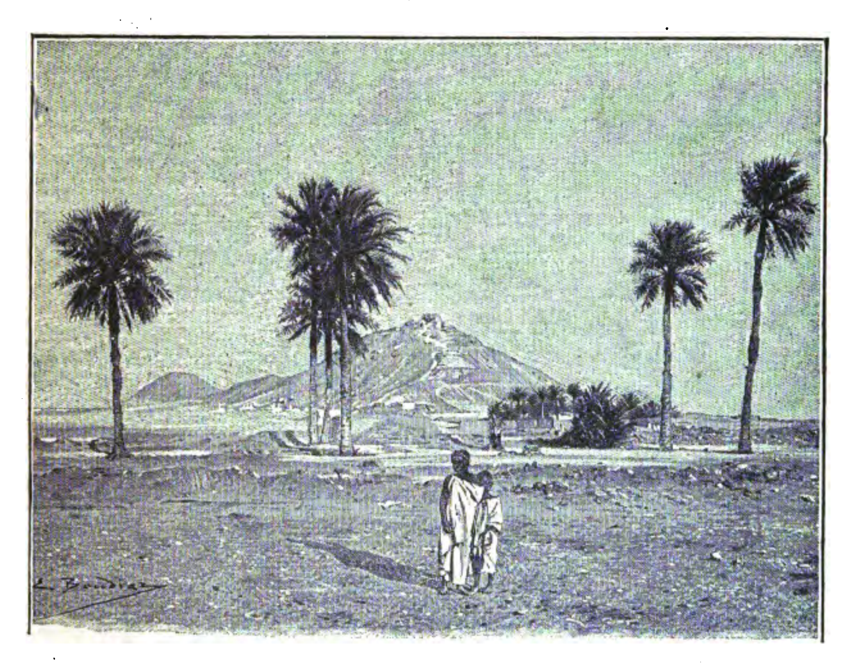
Ces conclusions de Farlhan, confirmées par le silence de d'Ex, incapable de donner à ses compagnons une espérance trompeuse, firent taire les paroles de consolation que les aéronautes avaient prodiguées jusque-là au mécanicien, et ils s'efforcèrent de le distraire en amenant la conversation sur un autre sujet. D'ailleurs le mécanicien trouva vite dans son travail de réparation un dérivatif à ses pensées; sans doute, le dommage lui parut devoir être moins important qu'il ne l'avait cru, car, avant la fin de la journée, il avait reconquis une grande partie de sa gaîté habituelle.

La plaine rougeâtre continua jusqu'à quatre heures du soir à se dérouler sous les yeux des passagers de l'*Explorateur*, puis ils traversèrent une partie du désert plus sablonneuse; Hénoch affirma la reconnaître pour la portion de la route des caravanes qui s'étend entre les oasis de Yat et de Ziggedin. D'Ex fit le point pour s'en assurer, et ses mesures confirmèrent cette opinion de l'interprète.

« Sur une longueur d'une cinquantaine de kilomètres, expliqua Hénoch, la route des caravanes va de l'est à l'ouest perpendiculairement à sa direction générale; ce coude brusque est motivé par le voisinage de deux oasis importantes, points de passage obligés : à l'orient l'oasis de Yat, à l'occident celle de Ziggedin. Après l'avoir franchie, nous allons entrer dans une hâmâda pierreuse qui se prolonge jusqu'à la série des oasis de Kawar, et nous les atteindrons sans doute peu après la tombée de la nuit.

— Cette chaîne d'oasis n'est-elle pas la dernière que l'on rencontre avant d'arriver aux steppes du Soudan? demanda René.

— C'est la dernière, en effet, et son aspect très pittoresque repose la vue du voyageur fatiguée par la monotonie du désert qui l'encadre au nord comme au sud. A travers cette chaîne d'oasis d'une longueur de quatre-vingts kilomètres, la route des caravanes s'allonge sous de vertes arcades de palmiers interrompues çà et là par les sables et les roches.



Entre les oasis de Yat et de Ziggedin.

Parallèlement à la dépression qui la renferme, s'étend à l'est une ligne continue de rochers élevés au pied desquels sont bâtis une dizaine de bourgs habités par les Tibbous. Ces oasis, véritable archipel au milieu du désert, possèdent des villes importantes : Garou, Bilma et Dirko, ainsi que des monastères mahométans célèbres.

Comme l'avait annoncé Hénoch, à la bande sablonneuse traversée par l'*Explorateur* succéda un plateau pierreux qui, jusqu'au coucher du soleil, s'étendit à perte de vue de tous côtés.

A la chute du jour, la direction du vent se modifia et l'aérostat fut entraîné dans le sud-ouest en droite ligne sur les oasis de Kawar.

A huit heures du soir, la brise avait complètement tourné à l'est, et le capitaine, mis par l'accident survenu au moteur dans l'impossibilité de rectifier sa route, résolut de jeter l'ancre dans le premier bouquet d'arbustes.

Un quart d'heure plus tard, ce projet put être suivi d'exécution et l'*Explorateur* s'ancra dans un bas-fond revêtu d'un épais manteau d'acacias nains enchevêtrés.

Le ciel, caché derrière une brume haute de couleur sombre, ne laissait apercevoir aucune étoile, et la lune à demi noyée jetait une lueur incertaine sur la contrée autour du ballon. Cependant une vaste dépression semblait courir du nord au sud à moins d'un millier de mètres dans l'ouest, et d'Ex, malgré l'affirmation contraire d'Hénoch, inclinait à croire que c'était là le célèbre défilé de Kawar.

Le spectacle de cette demi-clarté dans laquelle était plongé le désert silencieux était peu attrayant; aussi les aéronautes se réfugièrent-ils sous la tente, à l'exception de Farlhan, qui continuait, sous l'éclairage des lampes électriques, à travailler à la réparation du moteur, et à l'exception aussi de René qui, assis près de lui, le regardait curieusement.

Les quatre autres voyageurs réunis dans la salle commune se livraient à des occupations diverses, quand tout à coup, vers dix heures, un cri étrange vint interrompre le silence absolu du désert. A ce bruit, Stop, couché près de son maître, s'était à demi soulevé en grondant; mais comme le cri ne se renouvela pas, le chien reprit bientôt avec sa position première son sommeil interrompu.

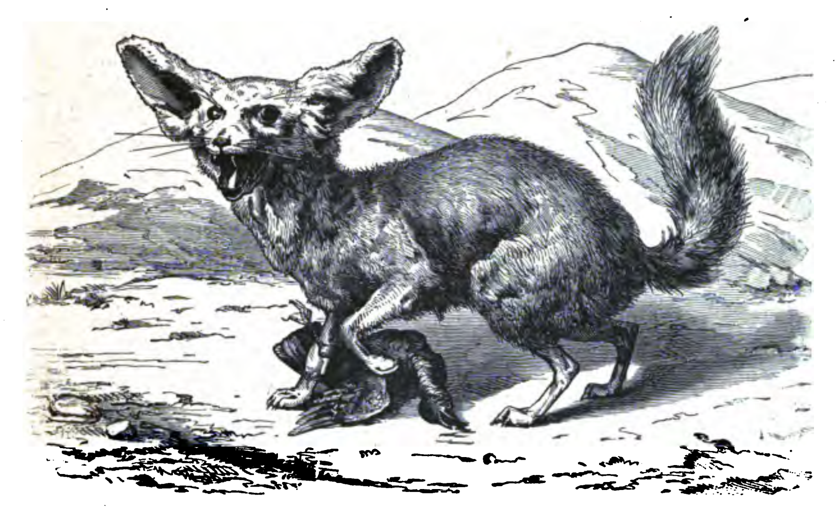
« Qu'est cela? interrogea Pennoël.

— C'est l'aboiement du renard fennec, l'un des rares car-

nassiers de cette partie du désert, répondit Hénoch. N'est-ce pas, Sbâdjeri?

— Fennec, répondit l'Arabe.

— La chasse de cet animal est des plus intéressantes et des plus délicates, car il est très peureux et très fin; aussi ce temps brumeux est-il le plus favorable pour l'entreprendre, et, si notre capitaine m'y autorise, je vais descendre me mettre à



Renard fennec.

l'affût. Que saint Hubert me seconde et demain matin je vous présenterai l'animal!

— Je vous accompagne », fit Pennoël, enchanté de cette distraction inespérée.

— Vous n'en ferez rien, je vous prie, répondit vivement Hénoch. Puis doucement il ajouta : Une grande habitude est nécessaire pour parvenir à tuer le fennec. Jamais deux chasseurs n'ont réussi là où un seul échoue le plus souvent. Je suis véritablement désolé d'être obligé de vous récuser comme compagnon d'affût, mais votre présence mettrait l'animal en fuite. »

Un peu vexé, Pennoël s'inclina et n'insista point. Hénoch descendit seul à terre au moyen de la petite nacelle, qui s'enfonça bientôt sous le dôme peu élevé des acacias et devint invisible avant même d'avoir touché le sol.

René, après avoir suivi des yeux la descente, reprit sa place auprès du mécanicien. Machinalement le jeune homme avait saisi et conservé à la main le récepteur du téléphone dont le double placé dans la petite nacelle permettait à l'aéronaute débarqué de s'entretenir sans crier avec ses compagnons restés à bord. Tout en regardant travailler Farlhan, René jouait avec le téléphone; à un moment donné l'ayant appliqué à son oreille, il lui sembla entendre ces mots, répétés par la plaque vibrante :

« ... Oui, par une bonne fortune inespérée, nous sommes venus nous arrêter en face même de Garou, où vous étiez.... »

René se crut victime d'une hallucination. Comment l'instrument avait-il pu reproduire des paroles humaines? Hénoch était descendu seul quelques instants auparavant et il ne pouvait vouloir parler au téléphone puisqu'il n'avait pas fait marcher l'avertisseur destiné à inviter les passagers de l'aérostat à venir écouter au récepteur. D'ailleurs René, qui avait conservé le téléphone à l'oreille, n'entendait plus rien.

Il pensa avoir rêvé, se frotta les yeux, posa le récepteur à côté de lui et s'intéressa de nouveau au travail de Farlhan.

Cependant la netteté avec laquelle il se rappelait les paroles murmurées à son oreille par la plaque vibrante le troublait. Il ne pouvait en détacher sa pensée et se posait sans cesse cette question : comment ai-je pu rêver tout éveillé?

Un quart d'heure plus tard, obsédé par la même idée, il voulut, sûr cette fois de sa lucidité, tenter une seconde épreuve et il approcha à nouveau le téléphone de son oreille.

Alors il entendit nettement, à sa grande surprise, ces mots répétés par le fidèle instrument :

« C'est cela même; comme je vous l'indiquais dans ma lettre de Mourzouk, le meilleur moment pour surprendre le ballon est deux ou trois heures du matin : tout le monde dort à bord et je serai de garde.... »

René n'en écouta pas davantage. Il se leva vivement et courut à la salle commune de la tente où d'Ex était resté seul, travaillant encore.

« Mon capitaine, dit-il tout ému, le téléphone parle. Venez écouter. »

D'Ex se retourna étonné, regardant René et se demandant s'il devenait fou. Le jeune homme, quoique troublé, paraissait posséder toute sa raison.

« Voyons, que dites-vous? Hénoch vous a causé par téléphone. Quoi d'étonnant à cela? »

René alors, cherchant à reprendre son sang-froid, raconta ce qui venait de lui arriver, et d'Ex se levant aussitôt sortit de la tente. Il prit le téléphone et l'appliqua à son oreille, mais après un instant d'attention il déclara ne rien entendre, et René écoutant à son tour dut avouer que l'instrument était muet.

D'Ex pria le jeune homme de lui répéter ce qu'il venait de lui raconter. René l'ayant fait dans les mêmes termes, le capitaine lui dit de l'attendre un instant et jusqu'à son retour de ne dévoiler à personne cette étrange aventure.

Le capitaine revint bientôt avec Pennoël; il le mit au courant de la situation, puis il fit part à René des soupçons que tous deux avaient conçus à l'endroit d'Hénoch, soupçons confirmés par les quelques mots entendus par René dans le téléphone. A n'en pas douter, Hénoch, descendu sur un signal convenu fait par un de ses complices qui avait rejoint l'aé-

rostat rendu visible par ses feux électriques, avait été combiner avec lui pour cette nuit même un plan d'attaque de l'*Explorateur*. Par un hasard providentiel pour les voyageurs, la conversation des deux pirates avait eu lieu assez près du transmetteur du téléphone pour que des lambeaux en eussent été perçus par René.

De l'avis des trois aéronautes, il ne pouvait être admis d'autre explication à ce qui venait de se passer, non plus qu'à l'envoi de cette lettre écrite par Hénoch à son ami Sorello à l'insu de ses compagnons.

D'Ex et Pennoël convinrent de ne prendre aucune décision avant d'avoir fait part à leurs deux autres compagnons de leur présomption d'un complot ourdi contre l'*Explorateur*. Farlhan abandonnant sa machine, Sbâdjeri arraché de sa couchette vinrent les rejoindre dans la salle commune, et là une sorte de conseil de guerre fut tenu sur les mesures à prendre pour échapper au danger qui, trois heures plus tard, menacerait l'aérostat et aussi sur la façon dont il convenait d'en user envers Hénoch.

Pennoël fut d'avis de couper la corde de l'ancre et d'utiliser le vent d'est pour fuir ces parages suspects. D'Ex combattit cette proposition.

« Bien que notre conviction soit faite touchant la trahison d'Hénoch, dit-il, une certitude absolue nous manque cependant. D'autre part, s'il s'apercevait que nous coupons la corde de l'ancre, il pourrait chercher à nous retenir en amarrant nos guides-rope avant le départ du ballon; n'oublions pas aussi qu'Hénoch tireur de premier ordre, est armé; une balle lancée par sa carabine pourrait atteindre un des organes essentiels de l'aérostat ou de la machine et nous placer par la suite dans un grand embarras.

« Il est bien un moyen de nous mettre à l'abri de toute

tentative funeste de sa part,... mais ce moyen me répugne à employer....

— Voyons ce moyen, fit Pennoël.

— Je préférerais ne pas vous l'exposer et j'ai même du regret d'en avoir eu la pensée, car il est... peu loyal; puis, encore une fois, nous ne possédons pas la preuve absolue de la traîtrise de celui qui, après tout, est notre compagnon.

— Je vous en prie, fit à nouveau Pennoël. Si ce moyen est inutilisable, peut-être son exposé permettra-t-il à l'un de nous d'en trouver un autre moins... déloyal; quoique, à vrai dire, quand on a affaire à une bête malfaisante de cette sorte, tous les moyens, à mon avis, sont bons pour s'en débarrasser.

— Eh bien, voici, répondit d'Ex, laissant percer le plus grand ennui d'avoir à s'expliquer : Hénoch remontera tout à l'heure à bord, hissé par la corde qui, s'enroulant sur le treuil, suspend la petite nacelle....

— Ah oui! interrompit Farlhan : quand il sera presque au sommet de l'ascension, à cent cinquante mètres au-dessus de terre,... crac!... » et le mécanicien esquissa le geste de quelqu'un qui coupe un câble.

« Diable, fit Pennoël après un instant de réflexion, quelle chute! En effet, le procédé est un peu....

— Aussi n'y songeons plus, reprit d'Ex, c'est trop d'y avoir un instant arrêté notre pensée. Voici ce que je propose : Hénoch rentré à bord, je m'expliquerai avec lui sans détours et lui ferai valoir la nécessité où nous nous trouvons, n'ayant aucun local solide où l'enfermer, d'exercer sur lui une surveillance active dont Sbâdjeri sera chargé. Notre ami arabe possède une vigueur suffisante pour réduire Hénoch si celui-ci faisait la moindre tentative contre notre sécurité. Puis nous veillerons tous en silence, prêts à tout événement. Si la nuit se passe sans incident, nous pourrons, jusqu'à un certain

point, traiter de chimériques nos soupçons au sujet d'Hénoch et lui rendre un peu de notre confiance. Si nous sommes attaqués, nous couperons la corde d'ancre et nous nous trouverons rapidement à l'abri de tout danger avant même peut-être que nos ennemis nous aient vus disparaître. Si nous ne sommes pas attaqués, nous aurons évité les ennuis qui résulteraient d'être rejetés dans l'ouest par la brise actuelle et en tout cas nous saurons à quoi nous en tenir sur la trahison d'Hénoch à notre égard.

— Mais il peut se faire, objecta Pennoël, que nos ennemis criblent le ballon de projectiles avant qu'il ait eu le temps de s'élever suffisamment.

— Aussi, répondit d'Ex, dès la rentrée d'Hénoch nous mettrons-nous hors de portée, tout en restant captifs. Fiez-vous à moi pour ce soin. »

Sur cette dernière assurance et devant la confiance montrée par d'Ex en un plan au sujet duquel il n'avait sans doute pas tout dit, les aéronautes n'insistèrent pas.

Le capitaine rappela Hénoch par le téléphone et celui-ci se trouva bientôt de nouveau au milieu de ses compagnons réunis dans la salle commune.

« Hénoch, fit d'Ex, j'ai à porter contre vous une accusation grave que, si elle n'est pas fondée, il vous sera facile de démontrer absurde ; nous vous aiderons d'ailleurs nous-mêmes à faire la lumière. C'est vous qui avez souillé, par l'adjonction de sel, notre eau d'alimentation il y a trois jours, et ceci dans le but de nous forcer à une relâche à Mourzouk, où vous aviez affaire ?

— Je puis vous assurer, répondit Hénoch.... Mais je suis profondément étonné, capitaine, que vous portiez contre moi une accusation pareille et sans aucune preuve....

— Pardon, je n'ai pas fini. René était au téléphone tout à

l'heure; il vous a entendu causer avec quelqu'un au pied de l'aérostat, avec quelqu'un à qui sans doute vous aviez fait passer depuis Mourzouk une dépêche....

— Et comment en deux jours une dépêche eût-elle pu franchir les huit cents kilomètres qui nous séparent de Mourzouk?

— Voici : un messager monté à mehari s'est rendu en quelques heures à Ghodona où passe la ligne télégraphique qui depuis peu relie Tripoli à l'oasis de Kawar ou plus exactement à Garou, la capitale de cette oasis; de là il a envoyé votre télégramme à Garou à quelques kilomètres duquel, par le plus grand des hasards, nous sommes venus jeter l'ancre cette nuit.

— Vous êtes, en effet, bien renseigné, répondit Hénoch abasourdi par la précision des accusations de d'Ex, à qui sa connaissance profonde de cette partie du Fezzân avait permis de deviner le plan de l'interprète. Mais il s'agissait d'affaires personnelles, et rien dans ma conduite....

— C'est ce que nous n'avons pas à approfondir pour le moment, répondit d'Ex. Dans quelques heures je serai fixé à cet égard, mais d'ici là, vous le comprendrez, nous tenons à exercer sur vos actes une surveillance justifiée. Aussi, je vous prie, considérez-vous comme prisonnier dans cette salle. »

Hénoch s'inclina et, prenant un livre, il affecta de s'absorber dans sa lecture. Sbâdjeri resta près de lui, comme il avait été convenu. Farlhan retourna à sa machine suivi de René, tandis que d'Ex et Pennoël passaient à l'arrière de la nacelle. Arrivé là le capitaine mit bout à bout deux cordes d'ancre d'une longueur de deux cents mètres, fixa l'une des extrémités du câble de quatre cents mètres ainsi formé à la suspension, l'autre à la corde qui retenait le ballon captif et coupa cette

dernière au-dessus du nouveau point d'attache, tandis que Pennoël, sur ses indications, délestait l'aérostat.

L'*Explorateur* fit un bond violent qui, d'après les prévisions du capitaine, devait le porter à une altitude de six cents mètres et faire perdre terre à ses guides-rope; mais contre son attente la montée du ballon s'arrêta vers trois cents mètres de hauteur et la gigantesque corde d'ancre resta molle. A n'en pas douter, les guides-rope fixés aux acacias voisins retenaient l'aérostat captif.

« Diantre, fit d'Ex, nous sommes prisonniers. Nos guides-rope nous retiennent, et pour nous enfuir il faudrait les détacher, manœuvre rendue très périlleuse par la force ascensionnelle considérable que possède en ce moment l'*Explorateur* et par la présence probable de l'ennemi dans cette brousse. Nous pouvons, il est vrai, nous délivrer en coupant le ou les guides-rope attachés, mais je me résoudrai difficilement à employer ce moyen qui nous privera, sans remplacement possible, d'appareils des plus utiles à notre navigation.... »

Au moment où d'Ex prononçait ces mots, Stop s'approcha de l'orifice pratiqué au fond de la nacelle et, le poil hérissé, dans l'attitude de la colère, il fit entendre un sourd grondement, tandis que ses yeux se fixaient avec persistance sur la brousse silencieuse.

« Voici Stop, fit d'Ex, qui nous avertit à point nommé de la présence d'êtres malfaisants au-dessous de l'aérostat. Ainsi le premier moyen de délivrance nous échappe, il faut nous résoudre à sacrifier les câbles engagés. »

Grimpant dans la suspension, le hardi capitaine rejoignit le système d'attache des guides-rope, puis il se laissa glisser jusqu'au cercle à partir duquel le cordage qui les retenait se divisait en douze brins à chacun desquels était pendu un des

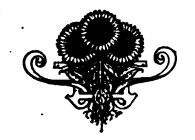


Un messager monté à mehari.

câbles métalliques. Arrivé là il se rendit compte avec satisfaction que l'un des guides-rope seulement, le plus long, supportait la totalité de l'effort de traction de l'aérostat, les cordes qui suspendaient les autres moins rigides étaient tendues par le seul poids de ces câbles.

D'Ex n'hésita pas. Se cramponnant fortement au cercle, engageant ses jambes et son bras gauche dans l'enchevêtrement des cordages, il tira de sa poche un couteau d'aéronaute bien affilé qui ne le quittait jamais, et de sa main restée libre il coupa la suspente du guide-rope attaché.

L'*Explorateur* fit un bond effrayant auquel la dernière amarre qui le retenait captif ne pouvait évidemment résister et toute sa membrure trembla sous l'effort. La masse des câbles au-dessus de laquelle était cramponné l'audacieux capitaine vint heurter la paroi de la nacelle, et d'Ex saisissant un des agrès de la suspension, Pennoël, Farlhan et René s'accrochant au cercle des guides-rope, les immobilisèrent, ce qui permit au courageux aéronaute de reprendre pied un peu étourdi sur le plancher de son navire aérien.



CHAPITRE IX

UNE CHUTE DE SEPT MILLE PIEDS

L'*Explorateur* atteignit l'altitude de deux mille trois cents mètres; il fût monté encore plus haut si les aéronautes n'avaient pas manœuvré pour l'en empêcher.

Saisi par le vent alizé qui soufflait avec force à cette hauteur, il dériva rapidement vers le sud-ouest au-dessus de la vallée de Kawar dont la lune brillant d'un éclat insoutenable au milieu d'un ciel fourmillant d'étoiles laissait entrevoir les détails à travers la brume basse étendue à la surface du désert.

A l'ouest, le plateau sur lequel peu d'instants auparavant était ancré l'aérostat se terminait brusquement par une falaise d'une centaine de mètres de hauteur, dominant le défilé parsemé de villages tibbous. A l'est, la vallée remontait en pente douce pour aboutir à un second plateau sablonneux, et au loin, à l'horizon du sud, un roc gigantesque isolé, le Kaon-Tibo, dressait sa masse énorme au milieu de l'uniformité plate de cette partie du désert.

Kawar et ses rives élevées disparurent bientôt dans le lointain; une plaine de sable inhabitée et inculte offrant avec son uniformité plate l'aspect d'une cuvette immense entoura



A l'horizon un roc gigantesque isolé.

les voyageurs; il leur semblait à cette hauteur être au centre d'une dépression d'une absolue régularité, et tandis que le sol s'enfonçait au-dessous d'eux à une distance considérable, l'horizon paraissait monter au niveau de la nacelle.

Refroidi progressivement par le contact des couches d'air supérieures à température peu élevée, le gaz du ballon ne tarda pas à perdre une partie de sa force ascensionnelle, et la descente commença, réglée, mais non enrayée par les jets de lest du capitaine qui préférait reprendre la navigation au guide-rope jusqu'au moment où, un endroit favorable se présentant, il pourrait ancrer l'aérostat jeté momentanément hors de sa route. Comme l'*Explorateur* était à un millier de mètres du sol, Pennoël signala dans l'ouest une masse sombre se détachant vigoureusement sur le fond plus clair des sables. Le vent portait le ballon sur elle et il fut bientôt évident que les aéronautes avaient eu la bonne fortune de rencontrer sur leur chemin une des rares oasis de cette partie du désert.

« Ce doit être l'oasis inhabitée d'Agram, peu connue des Européens dont aucun ne l'a encore visitée, je crois, fit Pennoël qui, la carte à la main, traçait l'itinéraire de l'*Explorateur*. Mais que ce soit l'oasis d'Agram ou toute autre, elle est la bienvenue, car elle nous permettra d'attendre sous de frais ombrages un changement d'orientation du vent ou la complète réfection de notre moteur. L'important pour nous est de ne pas la manquer, car, sans notre machine, nous ne pourrions revenir sur nos pas, et qui sait combien de lieues nous aurions à parcourir ensuite avant de rencontrer à nouveau des arbres!

— Mon intention, répondit d'Ex, est bien en effet de tout tenter pour nous arrêter au passage dans ces palmiers. Nous sommes encore haut et marchons vite, mais notre descente

s'accélère et je ne fais plus rien pour la ralentir; les onze guides-rope qui nous restent suffiront, je l'espère, à annuler notre vitesse en arrivant à terre.

— Farlhan, ajouta-t-il, portez-vous à l'arrière et apprêtez-vous à larguer l'ancre. Pour vous, Pennoël, préparez 200 kilogrammes de lest; mais, pour Dieu, ne les jetez pas avant que je vous en donne le signal. »

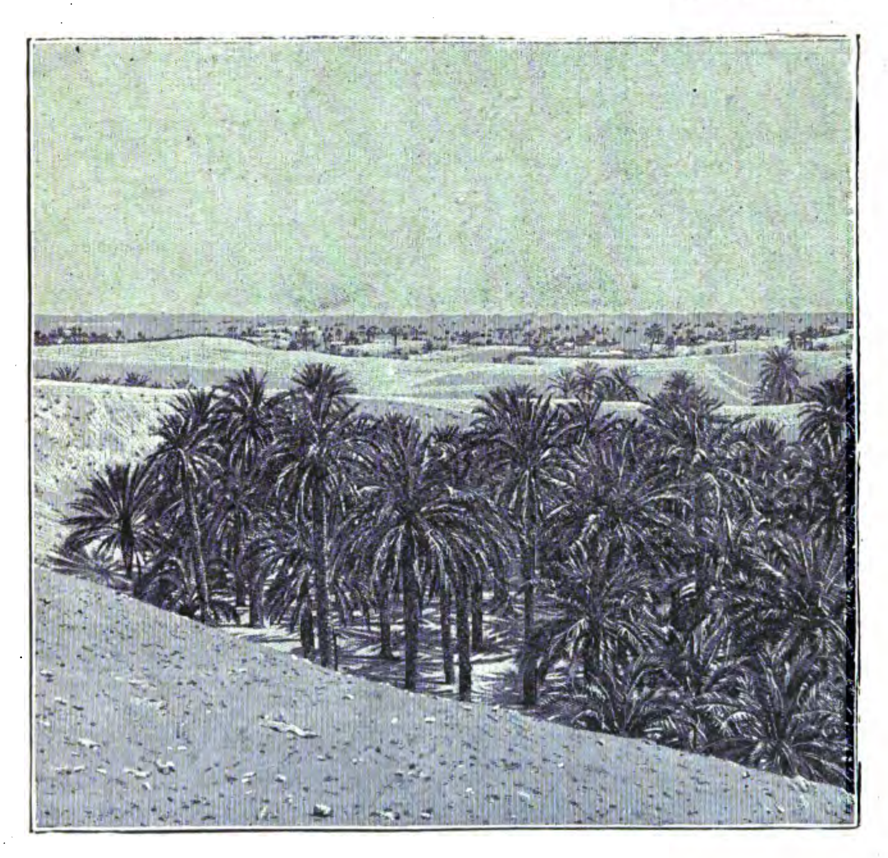
La vitesse de chute de l'*Explorateur* atteignait une rapidité telle, que le courant d'air ascendant sifflait dans ses agrès et faisait flotter verticalement son drapeau; cependant, de toute évidence, l'oasis allait être dépassée avant que l'aérostat eût atteint l'altitude de 200 mètres, nécessaire pour permettre à l'ancre de toucher le sol; aussi d'Ex, très perplexe, se demandait s'il devait se servir de la soupape pour accélérer la descente déjà trop rapide à son gré, quand le ballon, encore à une hauteur comprise entre 500 et 600 mètres, reçut une secousse violente et, cessant son mouvement rectiligne de translation, s'abattit dans la direction des dernières têtes de palmiers, en décrivant un gigantesque arc de cercle.

« Les 200 kilogrammes de lest par-dessus bord », cria d'Ex au moment où, l'aérostat étant encore à 400 mètres, la terre semblait monter vers les aéronautes comme pour les engloutir dans son sein.

« Voilà qui est fait », répondit Pennoël, et la masse de plomb, pluie énorme, s'effondra avec un bruit terrible dans les arbres, brisant tout sur son passage.

Le choc de la nacelle sur la tête des palmiers serrés en épaisse forêt fut assez doux, grâce au délestage produit par ce jet de lest et par les guides-rope. Le ballon, géante balle élastique, rebondit aussitôt; puis, après quelques oscillations verticales, il se fixa à 150 mètres de hauteur, non loin de la lisière occidentale de la petite oasis.

Farlhan avait jeté l'ancre un peu avant le premier choc dans les arbres, et elle avait fait prise solidement dans les hautes palmes d'un dattier ; mais aucun des aéronautes ne se rendait compte comment l'*Explorateur* avait été arrêté



Oasis d'Agram.

dans son mouvement vers l'ouest bien avant cette manœuvre.

Après un moment de réflexion, d'Ex, se ressouvenant, l'expliqua ainsi et son explication fut par la suite trouvée conforme à la réalité.

« Au moment où, il y a deux heures, je coupai le guide-rope amarré sur le plateau voisin de Kawar, nous étions tou-

jours retenus par une ancre dont la corde avait été rallongée. L'allégement considérable entraîné par la suppression de ce guide-rope et par le délestage précédent fit bondir le ballon avec une grande violence et je supposai que cette corde s'était rompue sous l'effort; il n'en était sans doute rien; aussi, à notre arrivée ici l'ancre pendait-elle à 600 mètres au-dessous de la nacelle. La nature de la végétation lui offrant une prise facile et solide, c'est elle qui nous a accrochés. »

L'aérostat arrêté et solidement maintenu par un double ancrage, les voyageurs se trouvèrent délivrés de toute inquiétude et ils se retirèrent dans leurs cabines.

D'Ex avant de les imiter tenait à définir la situation qui serait faite dorénavant à Hénoch; aussi s'arrêta-t-il dans la salle commune où l'interprète était resté sous la garde de Sbâdjeri.

Toujours absorbé dans la lecture de l'un des livres de la petite bibliothèque de l'*Explorateur*, l'interprète affectait une indifférence complète pour tout ce qui se passait à ses côtés. Le capitaine s'assit en face de lui :

« Vous méditiez une trahison envers nous, lui dit-il, et vous comptiez sur le concours de vos amis de la caravane italienne pour vous emparer par surprise de l'*Explorateur*. Indépendamment de toutes les autres preuves, ce seul fait que l'un de nos guides-rope se trouvait attaché, rendant au moment d'une attaque le départ de l'aérostat presque impossible, le démontre surabondamment. »

Puis, comme Hénoch gardait le silence, il ajouta :

« Bien que les faits qui vous accusent soient accablants, ils ne sont cependant pas absolument probants; je veux croire à un concours étrange de circonstances ayant pu amener une interprétation erronée de votre conduite. Parlez, montrez-moi où est la vérité, vous le devez en tout cas, car, comme chef

d'expédition, j'ai le droit de vous demander compte de vos actes. Quelle que soit votre confession, si vous le désirez, elle restera inconnue à tous; n'oubliez pas que moi seul en ce moment puis vous entendre, car Sbâdjeri, l'unique témoin de notre entretien, comprend trop peu le français pour pouvoir saisir le sens de nos paroles. »

Hénoch comprit qu'en s'obstinant à garder le silence il se perdrait. Il connaissait d'Ex : le capitaine n'hésiterait pas à punir d'une façon terrible une trahison dont le succès eût entraîné l'avortement de son expédition; aussi chercha-t-il par ses réponses à laisser tout au moins son juge dans le doute.

« Puisque, répondit-il, je suis obligé de me défendre, je vais m'y appliquer de mon mieux en envisageant successivement les différents faits qui, à votre point de vue, constituent les preuves de ma félonie. Mais de même que vous ne pouvez articuler contre moi de griefs certains, de même je ne puis vous donner de preuve éclatante de ma non-culpabilité. Toute ma défense consistera donc à vous exposer comment, à mon sens, un enchaînement de circonstances malheureuses a pu vous conduire à voir en moi un coupable.

« Et d'abord vous m'accusez d'avoir souillé intentionnellement l'eau du grand réservoir dans le but de vous forcer à une relâche à Mourzouk. Cependant rien ne prouve que cette eau n'était pas souillée avant même notre départ de la côte; de plus, comment aurais-je pu savoir que l'interdiction du sultan de Mourzouk nous forcerait à aller jusqu'à sa capitale? Mais passons, cette accusation est des moins fondées.

« J'ai profité de mon séjour à Mourzouk pour écrire à mon ancien compagnon Sorello.

« Un hasard m'avait appris sa présence dans le Fezzân, un second hasard pouvait nous amener à le rencontrer sur notre

route. Je connaissais le dessein de la caravane dont il fait partie; Sbâdjeri vous l'a dit, un Arabe m'en avait instruit; dans ces conditions il était préférable que vous ne connussiez pas mes relations avec un adversaire du commandant Gœrmain, aussi me suis-je caché de vous pour expédier cette lettre. C'est là une faute bien vénielle, vous l'avouerez. Vous m'accusez d'avoir exposé dans une lettre tout un plan destiné à faire avorter notre expédition! Qu'en savez-vous? Avez-vous vu cette lettre, connaissez-vous son contenu? Non. Eh bien, pourquoi n'aurait-elle pas eu trait simplement à des questions d'ordre privé pendantes entre Sorello et moi?

« Est-ce moi, par la suite, qui ai conduit l'*Explorateur* près de Garou où, à votre avis, Sorello et sa caravane se trouvent en ce moment? Comment le hasard eût-il pu me servir au point de faire stationner l'aérostat à l'endroit unique où mes prétendus projets de trahison pourraient être mis à exécution.

« Enfin il me reste à tâcher d'expliquer les deux incidents malheureux du moteur et du guide-rope.

« En ce qui concerne le moteur, Farlhan n'a-t-il pas avoué lui-même être l'auteur de l'étourderie dont la conséquence fut la rupture d'un tiroir du piston; d'ailleurs quel intérêt aurais-je eu à mettre notre machine hors de service? pouvais-je prévoir que René laisserait tomber son chapeau, que l'ancre déraperait quand Farlhan serait à terre? et, encore une fois, en quoi l'abandon de Farlhan au milieu du désert pouvait-il favoriser mes prétendus projets? Enfin ne me suis-je pas offert à aller avec Sbâdjeri à la recherche du mécanicien égaré?

« En ce qui concerne le guide-rope, vous m'accusez de l'avoir attaché. Si je l'eusse dû faire, ce n'est pas un brin de votre câble d'acier que j'eusse attaché, j'eusse répété la même opération pour les douze brins; je suis resté près de deux

heures à terre, j'avais tout le temps nécessaire pour cela. Un seul brin immobilisé ! Mais ce fait même prouve mon innocence; ce brin s'était sans doute pris dans une fourche d'arbre, cela ne peut-il arriver?

« Telles sont mes réponses à ce que vous appelez vos preuves. Elles valent ce qu'il vous plaira, tout au moins autant que vos prétendues preuves. Je crois avoir passé en revue tous vos griefs d'accusation?

— Vous avez omis le principal, fit d'Ex : les deux phrases entendues par René dans le téléphone. »

Hénoch se leva brusquement; puis, croisant les bras et regardant dans les yeux le capitaine, il lui dit avec un rire méchant sur les lèvres :

« Pourquoi chercherais-je à réfuter cette accusation? Non, avouez-le, elle n'en vaut pas la peine. Comment pourrait-on ajouter foi aux hallucinations d'un gamin à demi endormi à l'heure où il prétend avoir entendu parler le téléphone? Comment accuser un homme tel que moi sur le simple racontage d'un enfant,... d'une femme intéressée à ma perte, peut-être....

— D'une femme intéressée à votre perte, s'écria d'Ex : que voulez-vous dire?

— Ai-je dit une femme?... Oui, eh bien! supposez que je n'ai rien dit. Vos accusations injustifiées m'ont jeté hors de moi, voyez-vous, et....

« Mais non, je le devine, il vous faut une explication complète et sans réticence. C'est bien, vous l'aurez, mais demain. Je vous demande jusqu'à demain. Avant, je verrai René, je causerai avec lui, puis après,... vous aurez toute satisfaction.

« Pour le moment, dites-moi, que comptez-vous faire de ma personne? Pour vous bien marquer mon désir de recou-

vrer votre confiance, j'accepte tout; ordonnez de moi comme il vous plaira. »

D'Ex déclara à Hénoch que ses explications étaient loin de l'avoir satisfait, et comme Sbâdjeri ne pouvait en permanence veiller auprès de lui, il lui exposa la nécessité où il se trouvait de lui lier les bras. Hénoch n'éleva aucune protestation, et la toile qui séparait sa cabine de celle de l'Arabe ayant été supprimée il s'étendit tout habillé sur une couchette.

Resté seul, le capitaine repassa dans son esprit les termes de ce dernier entretien; il se demanda si la culpabilité d'Hénoch était bien établie. A son sentiment elle n'était pas douteuse; mais en sa qualité de juge il ne se trouvait pas suffisamment éclairé. Les preuves positives manquaient toujours et la façon dont l'accusé avait ténté d'expliquer les divers faits à sa charge était bien celle qui s'était présentée à l'esprit de d'Ex quand il avait cherché quels pouvaient être ses moyens de justification.

Tout pouvait évidemment s'être passé comme le prétendait Hénoch; cependant un tel ensemble de circonstances, toutes accablantes pour lui, pouvait difficilement être l'œuvre du hasard. En un mot, d'Ex, comme juge, ne trouvait pas sa conviction assez ferme pour condamner Hénoch, tandis que, comme chef d'expédition, il eût cru manquer à tous ses devoirs en ne le traitant pas comme dangereux.

A la principale preuve de sa trahison, à ce rapport de René dont d'Ex n'avait jusqu'ici jamais mis en doute l'exactitude, devait se rattacher un mystère, s'il en croyait les paroles prononcées par Hénoch dans un mouvement de colère. Hénoch devait connaître ce mystère ou tout au moins le soupçonner; certainement il comptait en tirer une arme de défense le lendemain, après avoir vu René! Quel était ce mystère? D'Ex cherchait en vain à le deviner. Hénoch

avait dit (et ses paroles étranges s'étaient gravées profondément dans la mémoire du capitaine) : « Comment pouvez-vous croire le racontage d'un enfant,... d'une femme intéressée à ma perte peut-être? » Que signifiaient ces mots? Y avait-il entre René et lui une rivalité capable d'entraîner ce dernier à chercher sa perte : cela était bien peu probable; puis le caractère du jeune homme paraissait, à d'Ex trop noble pour qu'il eût pu porter contre Hénoch une accusation mensongère. Les paroles d'Hénoch pouvaient encore signifier autre chose, elles semblaient plutôt avoir cette signification : René serait-il, non pas, comme il le paraissait un jeune garçon, mais bien une femme déguisée en homme? Cette hypothèse ne semblait pas absurde au capitaine. A diverses reprises, il avait cru remarquer, dans la manière d'être de René et dans les rapports de son oncle Pennoël avec lui, certains indices tendant à faire croire qu'il n'avait pas le sexe accusé par ses habits. Maintenant que d'Ex y songeait, tous ces petits faits auxquels jadis il n'avait pas attaché d'importance lui revenaient en mémoire; réunis, ils formaient un faisceau de preuves rendant vraisemblable cette dernière interprétation des paroles d'Hénoch. D'Ex n'avait jamais vu la fille du commandant Gœrmain, mais il savait la ressemblance prodigieuse des deux enfants du célèbre explorateur; il ne lui paraissait pas impossible qu'une substitution de personne eût été opérée dans le but de lui faire admettre une femme à son bord. Hénoch, familier de la famille Gœrmain, avait-il une certitude à ce sujet, ou soupçonnait-il seulement quelque chose? Le capitaine ne pouvait le démêler? mais il se promit d'éclaircir dès le lendemain ce mystère en même temps que celui de la culpabilité d'Hénoch.

CHAPITRE X

L'AÉROSTAT PRIS D'ASSAUT

Peu après l'arrêt de l'aérostat, le vent d'est tomba complètement d'une façon assez brusque, et une faible brise du nord ne tarda pas à lui succéder. A quatre heures du matin, elle avait acquis assez de force pour que l'*Explorateur*, déplaçant ses guides-rope, s'orientât vers le sud, tendant la corde de sa seconde ancre dans cette direction.

Farlhan, tourmenté par la préoccupation de finir la réparation du moteur, avait pris seulement deux heures de sommeil et avait rejoint le capitaine resté debout à la garde du ballon. D'Ex lui fit part de sa résolution de profiter de cette nouvelle orientation du vent pour reprendre la marche vers le sud, et le mécanicien lui proposa de descendre à terre décrocher les deux ancres prises dans les palmiers et les remonter à bord. D'Ex ne crut pas devoir l'y autoriser; il ignorait quels dangers pouvait renfermer cette oasis à peine visible à la clarté incertaine de la lune en partie voilée; en cas de fausse manœuvre, le moteur n'était plus là pour permettre au ballon de rétrograder à la recherche du mécanicien momentanément abandonné; de plus, le terme du voyage approchant, il restait assez de petites ancres à bord pour autoriser le sacrifice de

celles qui se trouvaient à terre. Aussi, malgré les instances de Farlhan, le capitaine coupa-t-il les deux cordes d'ancre qui retenaient l'*Explorateur* captif, et sous l'effort de la brise l'aérostat reprit son voyage vers le Tchad.

Jusqu'à midi le navire aérien traversa une région du désert d'un parcours particulièrement pénible pour les caravanes. Là les sables s'étendent à l'infini dans toutes les directions sans une oasis, sans un rocher, sans rien pour rompre la monotonie des gigantesques dunes, aux éboulis étranges. A la surface de ces vagues solides, les chameaux des caravanes s'avancent difficilement, exténués par la poussière aveuglante soulevée par le moindre vent; ils montent et descendent sans cesse, méritant là plus que partout ailleurs leur dénomination pittoresque de vaisseaux du désert.

A sept heures, Pennoël vint rejoindre les deux amis. D'Ex lui narra en quelques mots sa conversation de la nuit avec Hénoch, mais il ne parla pas des doutes qu'elle avait fait naître en lui au sujet du sexe de René; il ajouta qu'Hénoch désirait s'entretenir sans témoin avec le jeune homme et il pria Pennoël de lui en faciliter les moyens; puis le capitaine rentra dans sa cabine pour y réparer par un peu de repos les fatigues de cette nuit durant laquelle il n'avait cessé de veiller.

Resté seul avec Farlhan, Pennoël apprit non sans satisfaction, de la bouche du mécanicien, que le moteur réparé serait en état d'être essayé dans le courant de cette même journée.

René ne tarda pas à rejoindre son oncle; il lui annonça qu'Hénoch demandait le capitaine. Pennoël lui répondit que d'Ex reposait, et monta lui-même à la cabine du prisonnier. Comme il s'y attendait, Hénoch lui exprima le désir de causer sans témoin avec son neveu. Satisfaisant à cette demande justifiée par la promesse que d'Ex avait faite à l'interprète de lui

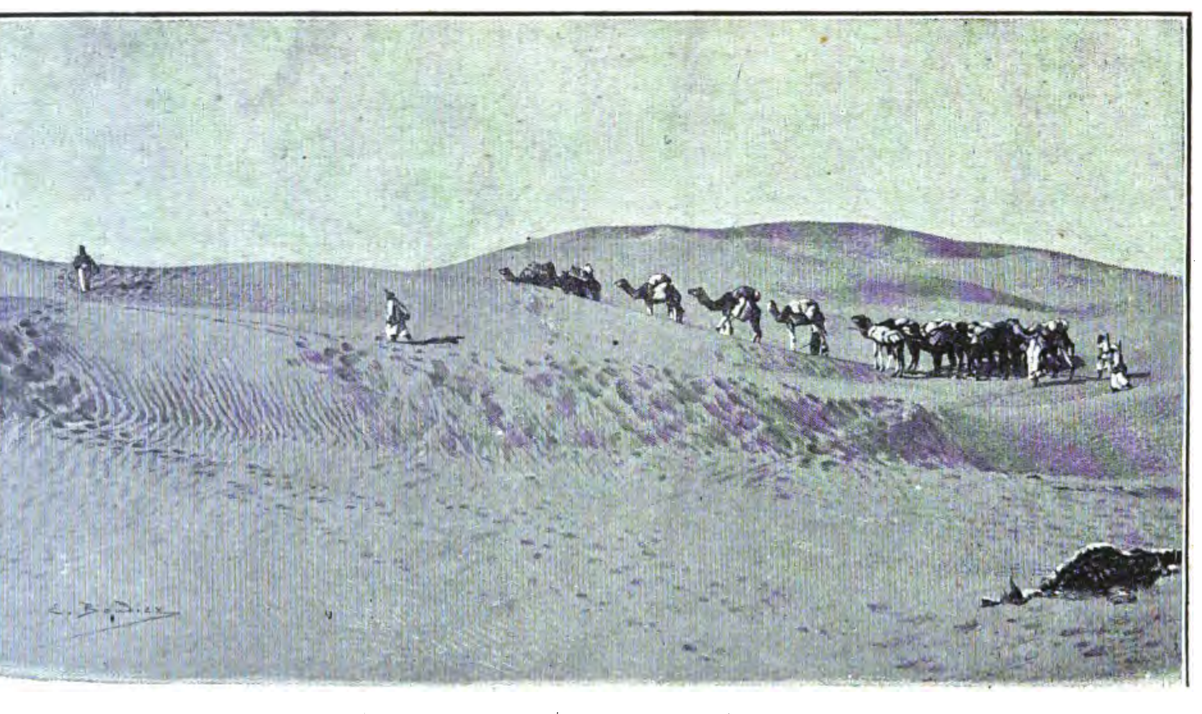
ménager cet entretien, Pennoël redescendit à l'étage inférieur avec Sbâdjeri, tandis que René demeurait seul en face du prisonnier, dont les bras collés au corps par une sorte de camisole de force improvisée éloignaient toute crainte de violence de sa part envers le jeune homme.

Aussitôt que Pennoël et Sbâdjeri eurent disparu, Hénoch fixant sur René un regard avide de saisir l'effet des paroles qu'il allait prononcer et dont il avait passé une partie de la nuit à méditer la nature, commença en ces termes :

« J'ai à vous entretenir de choses d'une extrême importance. De votre façon d'agir envers moi dépendra ma manière d'agir envers vous ; en un mot, je vais vous proposer une sorte de marché ; aussi, afin d'éviter tout malentendu et de bien voir clair chacun dans notre situation respective, il est nécessaire que vous ne m'interrompiez pas et que vous me laissiez développer complètement les termes du marché — je répète le mot à dessein — dont il s'agit. Voulez-vous me faire cette promesse? Il y va de votre intérêt autant que du mien.

— Je ne sais, répondit René, quel « marché » vous pouvez avoir à me proposer. Mon concours, non plus que ma conscience, ne sont point à vendre. Néanmoins mon oncle m'a recommandé de vous faciliter la tâche que, paraît-il, vous avez à remplir en me voyant sans témoin, et, suivant votre désir, je vous promets de ne pas vous interrompre.

— Comme vous avez pu le deviner déjà, j'ai pénétré le secret de votre déguisement, reprit Hénoch, et ce secret que je n'ai pas encore dévoilé, que je n'ai aucun intérêt à dévoiler, je viens vous offrir de le garder si vous consentez de votre côté à faciliter ma justification. En un mot, si, conformément à la vérité, vous confessez au capitaine d'Ex et à votre oncle que les paroles dont vous croyez avoir entendu la reproduction cette nuit dans le téléphone sont dues à une hallucination de



Là les chameaux des caravanes avancent difficilement.

votre part, et qu'en réalité rien ne subsiste de cette partie de l'inique accusation portée contre moi, je suis prêt à vous promettre de ne jamais dévoiler qui se cache sous ces habits d'homme.

« Vous le voyez, il s'agit bien là, en effet, d'un marché. Donnant, donnant. Engagez-moi votre parole et je vous engagerai la mienne. Qu'avez-vous à répondre? »

Le préambule d'Hénoch avait mis le jeune homme sur ses gardes. Venant peu après leur conversation de la première nuit passée à bord de l'*Explorateur*, il lui montrait clairement à quoi tendait son interlocuteur. Avant de faire à ces propositions la réponse que seule elles méritaient, il voulut le forcer à les rendre plus précises, pensant d'ailleurs que la meilleure manière de ne donner aucune prise à l'odieux système d'intimidation de son adversaire était de conserver tout son sang-froid.

« Je ne puis saisir le sens de vos insinuations, répondit-il. Soyez plus clair, expliquez-vous, peut-être comprendrai-je? Mais, avant de compter sur une rétractation de ma part, soyez assuré qu'il vous faudra me démontrer que réellement j'ai rêvé cette nuit. »

Hénoch sourit; il estima sa cause gagnée, son adversaire lui parut avoir faibli, cependant son calme l'étonnait.

« Je vais tâcher de vous satisfaire sur ces deux points, répondit-il; d'abord voici l'explication de mes paroles en ce qui vous concerne. Je sais — comment? je ne vous le dirai pas — mais je sais à n'en pas douter que, profitant de votre ressemblance frappante avec votre frère, vous, mademoiselle Renée Gœrmain, avez pris les habits de ce frère et vous êtes fait passer pour lui, à seule fin de pouvoir prendre part à l'expédition conduite par le capitaine d'Ex. Je sais de plus que, seuls ici, votre oncle le docteur Pennoël et depuis hier

moi-même, connaissons votre sexe. Je porterai cette supercherie dont vous vous êtes rendue coupable à la connaissance de vos autres compagnons de route si vous ne consentez pas à me disculper. Et, remarquez-le bien, ce que je vous demande là ne doit nullement blesser votre conscience, car il s'agit uniquement de témoigner d'une vérité inconsciemment violée par vous. Ce que vous avez entendu cette nuit dans le téléphone est, en effet, un pur enfantement de votre imagination. Vous dormiez à moitié, vous-même avez avoué avoir cru tout d'abord être le jouet d'un rêve. Les débris de phrases que vous croyez avoïr entendus n'avaient aucun sens bien net, ils se rapportaient à votre état d'esprit, surexcité par l'abandon momentané de notre ami Farlhan survenu quelques heures auparavant et par ce cri du fennec, qui, jeté comme une plainte lugubre au milieu du silence du désert, avait enclin votre âme à voir des embûches partout.

« Vous avez rêvé, tout le prouve, et tout vous excuse d'ailleurs de l'avoir fait, mais maintenant il vous faut reconnaître votre erreur et ne pas y persister, car la vie d'un homme en dépend.

« Rappelez-vous que le capitaine d'Ex, venu au téléphone, n'entendit rien, et vous-même, à ce moment, secoué de votre torpeur, vous n'entendîtes rien non plus; puis, si j'eusse voulu vous trahir, n'aurais-je pas mieux pris mes précautions? Aurais-je été crier ma trahison dans le téléphone?

« Tenez, j'ai eu tort de vous proposer un marché. Oubliez ce que je vous ai dit au commencement de cet entretien, ce que je sais de votre secret. Consultez votre conscience, vous m'avez fait un tort grave en ajoutant foi à un rêve, reconnaissez-le, et réparez le mal commis par vous inconsciemment. »

René avait écouté ces longues explications sans que son

visage laissât deviner aucune des impressions intérieures qu'elles avaient dû éveiller en lui; il garda un instant le silence, paraissant réfléchir profondément.

« Peut-être, dit-il enfin, peut-être avez-vous raison, peut-être me suis-je trompé; mais, quoi qu'il en soit, je tiens avant tout à protester contre ce « marché » que vous vouliez en premier lieu me proposer. Croyez-moi, abandonnez cette absurde accusation, elle ne peut que vous nuire dans l'esprit de vos compagnons. Je n'ai rien fait pour les tromper et, s'il le faut, il me sera facile, vous n'en doutez pas, de leur prouver que je suis réellement René Gœrmain, le fils du commandant. »

La riposte était serrée et le coup porta. Les soupçons d'Hénoch demeuraient toujours vagues, quoi qu'il en eût dit. Devant l'assurance calme du jeune homme il les sentit s'affaiblir; néanmoins, il voulut avoir le dernier mot. Aussi, au moment où René considérant l'entretien comme terminé s'apprêtait à sortir, il ajouta :

« Vous réfléchirez. Souvenez-vous de ce dont nous sommes convenus. Pour me justifier, je dirai comme quoi vous avez rêvé; si vous m'opposez un démenti, je divulguerai votre secret. »

D'Ex attendait le retour de René. Il ne lui posa aucune question, mais se rendit aussitôt dans la cabine d'Hénoch. Celui-ci, en le voyant, lui dit sans lui laisser le temps de l'interroger :

« Capitaine, vous comprendrez que je tienne à réserver mes moyens de défense pour l'heure où je serai jugé, car, j'en suis certain, vous ne me condamnerez pas sans m'avoir entendu.

« Suis-je en ce moment devant mon juge?

— Nous avons failli être vos victimes, répondit le capitaine, et il ne m'appartient, ni à moi ni à mes compagnons,

de vous condamner; demain soir, nous arriverons à Barroua et vous comparaîtrez devant le commandant Gœrmain; il décidera de votre sort. D'ici là, vous êtes mon prisonnier. Si vous ne voulez pas parler, aucun d'entre nous ne vous fera violence pour vous y contraindre. »

Telle avait été, en effet, la résolution prise par d'Ex après entente avec ses compagnons. Aux uns comme aux autres, il avait paru préférable d'attendre l'arrivée à Barroua pour décider du sort d'Hénoch, leur conscience ne leur permettant pas d'être à la fois accusateurs et juges dans leur propre cause.

Hénoch, resté seul, envisagea la situation à lui faite par la décision du capitaine, et il arrêta sa ligne de conduite. A n'en pas douter, son intérêt était de ne pas révéler ce qu'il soupçonnait du véritable sexe de René; peut-être se trompait-il; s'il en était ainsi, l'accusation fausse de supercherie qu'il eût portée contre Pennoël et son neveu eût grandement indisposé contre lui les passagers de l'*Explorateur*; s'il ne se trompait pas, la divulgation de ce secret n'eût en rien amélioré sa situation; au contraire, en se taisant après avoir fait connaître à René ses soupçons, il se ménageait l'indulgence de la fille du commandant Gœrmain, car celle-ci lui saurait sans doute gré de son silence.

Vers midi, l'*Explorateur* atteignit le parallèle qui passe par l'oasis d'Agadem, placée à la frontière du Soudan et du Sahara. Une chaîne de rochers d'une hauteur moyenne, prolongement des falaises de Dibbela, marquait en cet endroit la limite méridionale des dunes; ces roches, dont la profondeur du nord au sud n'excédait pas une lieue, semblaient la frontière naturelle du désert. De l'autre côté de leur ligne commençait une contrée d'aspect tout nouveau, laissant deviner l'existence de pluies à sa surface par sa végétation encore

chétive, mais cependant la plus abondante que les aéronautes eussent rencontrée jusque-là. L'*Explorateur* venait d'entrer dans la région extrême des steppes du Soudan septentrional, et moins de trois cents kilomètres le séparaient du Tchad. Des herbes apparaissaient de toutes parts, croissant d'abord dans les creux, puis plus loin dans toutes les parties du sol autres que les sommets de ses ondulations. Bientôt quelques arbres furent aperçus, palmiers et acacias plus vigoureux et plus nombreux que ceux des régions du désert les plus favorisées; enfin, vers le soir, un nouvel arbre dont la sécheresse du Sahara ne permet nulle part l'existence fut signalé : c'était le toundoub au tronc noueux et tortueux, aux branches recourbées et pendantes. La vie animale ne se manifestait encore pas dans ces plaines à la surface desquelles une teinte verte presque continue avait succédé à la teinte grise et jaunâtre du Sahara; cependant, à quatre heures, un troupeau d'antilopes fut croisé par l'*Explorateur*, annonçant par sa présence la proximité des vrais steppes soudaniens, immense parc peuplé d'animaux.

Au moment où l'aérostat franchissait la chaîne des roches de Dibbela, le moteur réparé put être essayé et son retour à l'activité fut salué par les aéronautes avec d'autant plus de joie que la brise du nord tendait depuis midi à tourner à l'est, et que, sans l'action de ses hélices, le cap de l'aérostat n'eût pu être maintenu au sud. Cependant la réparation sommaire que Farlhan avait fait subir à la machine ne permettait pas de communiquer au navire aérien une vitesse propre supérieure à quatre mètres à la seconde, aussi d'Ex dut-il avouer à ses compagnons que, si le vent passait à l'est en conservant sa force, le moteur ne serait pas capable d'empêcher le ballon de dériver dans l'ouest.

« Dans ce cas, ajouta le capitaine, nous serons obligés de

nous arrêter et d'attendre le retour du courant du nord, ou tout au moins une diminution de la vitesse de l'alizé. »

Vers cinq heures du soir, le vent avait complètement tourné, et, malgré l'effort de ses hélices, l'*Explorateur* commença à dériver dans l'ouest, à peu près avec la même rapidité qui l'entraînait vers le sud; aussi les aéronautes résolurent-ils de s'arrêter.

A l'occident, une masse de verdure apparaissait dans une dépression, première agglomération importante que l'*Explorateur* eût encore rencontrée depuis le commencement de sa navigation au-dessus des steppes herbeux. Le capitaine pensa avec raison que la végétation plus haute et plus fournie de cette dépression y témoignait de la présence de sources, et, désireux de mettre à profit sa halte forcée pour refaire la provision d'eau prise à Mourzouk qui commençait à se décomposer, il la désigna comme lieu d'atterrissage. Le cap du ballon fut mis sur elle, et, quelques minutes avant six heures, l'ancre faisant prise dans un bouquet d'acacias tortiles, l'*Explorateur* s'arrêtait captif à une centaine de pas de la lisière du bois.

Le repas du soir fut pris au pied du ballon, et après les longs jours passés au milieu des solitudes arides du désert, les aéronautes goûtèrent une véritable jouissance à se reposer sur l'herbe touffue de l'oasis. D'Ex seul resta dans la nacelle durant cette soirée.

Le capitaine n'avait pas voulu priver ses compagnons du plaisir de dîner à terre, où aucun danger ne paraissait à redouter; néanmoins il les avait vus avec regret quitter à cette heure tardive leur forteresse aérienne.

De sombres pressentiments assaillaient en effet son âme. Presque au terme de son voyage, après avoir jusque-là surmonté d'une façon satisfaisante toutes les difficultés rencon-



Ces steppes, immense parc peuplé d'animaux.

trées sur sa route, il lui semblait que la dernière centaine de lieues qui le séparait encore de Barroua ne pourrait être franchie sans lutte. Pourquoi? Il n'aurait su le dire.

Les deux heures passées à terre par ses amis semblèrent mortellement longues au capitaine; il ne reprit un peu de sa tranquillité d'esprit que quand il les sentit à l'abri à bord de l'*Explorateur*.

La nuit précédente, nuit de fatigue pour tout le monde, eût dû contraindre les aéronautes à regagner leurs cabines dès leur retour à bord, cependant telle était la gaîté qu'ils rapportaient de leur séjour à terre, telle était la beauté du site éclairé par les rayons argentés de l'astre des nuits brillant d'un vif éclat, que, d'un commun accord, ils s'accoudèrent côte à côte au bordage de la nacelle, regardant le spectacle de cette nature vivante dont ils ne pouvaient rassasier leurs yeux.

D'Ex, mélancolique ce soir-là, et ne se sentant pas à l'unisson de la joie de ses compagnons, fit un effort pour demeurer à côté d'eux, espérant secouer ses idées noires; mais, au bout d'un instant, il dut y renoncer et il rentra chez lui, où, aussitôt étendu, il s'endormit d'un sommeil agité. Les aéronautes n'imitèrent pas immédiatement le capitaine; ils demeurèrent pendant une heure encore à causer entre eux de cette oasis, merveilleuse par sa fertilité si on la comparait à celles du désert, et dont Pennoël attribuait l'abandon étrange dans lequel elle était laissée par tout être humain à son voisinage trop immédiat du pays des Touareg, ces pirates du désert qui poussent leurs incursions jusqu'aux frontières du Soudan.

La position des étoiles indiquait dix heures et demie quand les voyageurs songèrent au repos. Ils se retirèrent, laissant Sbâdjeri à la garde de l'aérostat.

A deux heures du matin, heure à laquelle il aurait dû être remplacé dans son quart par Hénoch si celui-ci n'avait été prisonnier, l'Arabe vit sortir de la tente René qui, non sans difficulté, lui fit comprendre qu'il venait le relever de son service de veille. Sbâdjeri s'étonna bien un peu d'avoir un pareil successeur, car le jeune homme avait toujours été jusque-là exclu de ces tours de garde, mais il crut deviner dans son explication qu'il agissait avec l'autorisation du capitaine d'Ex, et, sans faire d'observation, l'Arabe rentra dans sa cabine où, suivant l'exemple donné par ses compagnons, il ne tarda pas à s'endormir.

René n'avait nullement demandé la permission de remplacer Sbâdjeri, mais le brave enfant avait vu ses compagnons fatigués par la nuit précédente, et, comme la disqualification d'Hénoch devait leur infliger une fatigue supplémentaire, il s'était imaginé de remplacer ce dernier. C'était à son oncle Pennoël qu'incombait la tâche de succéder à Sbâdjeri, mais le docteur reposait paisiblement à cette heure, comptant sur l'observation par l'Arabe de la consigne ordinaire qui imposait à l'aéronaute de garde de réveiller son successeur en temps opportun.

René, tout heureux du service qu'à leur insu il rendait à ses compagnons et pénétré de l'importance du rôle qu'il s'était attribué, lutta victorieusement pendant une heure environ contre le sommeil; mais, bientôt fatigué, lui aussi, par sa veille de la nuit passée, René laissant tomber sa tête dans ses mains s'endormit profondément, assis auprès de la machine, le corps appuyé à sa paroi....

Cependant d'Ex, ayant recouvré un peu de calme, reposait plus tranquillement, quand, vers cinq heures, il lui sembla sentir de légères trépidations agiter le ballon ; par un effort de sa volonté, il se réveilla et se redressa sur son séant, mais ce

qu'il avait cru percevoir dans son sommeil, il ne le ressentit plus, et, pensant avoir été le jouet d'un rêve tenant à son état de nervosité précédent, il allait se recoucher, quand son attention fut attirée par un sourd grondement de Stop étendu au pied de son lit.



Acacia tortilis.

D'Ex, pressant le bouton de la lampe électrique placée près de lui, illumina sa cabine; cette lueur soudaine réveilla le chien qui s'élança contre la porte fermée de la chambrette en aboyant avec fureur. Au même instant, le capitaine entendit une voix étouffée dans laquelle il lui sembla reconnaître celle de René criant : « Au secours! »

D'Ex sauta au bas de sa couche et, s'armant d'un revolver

chargé accroché à la paroi, bondit au dehors, précédé du chien dont les cris avaient redoublé d'intensité.

Le capitaine croisa Farlhan qui sortait de la cabine placée en face de la sienne et il entendit les autres aéronautes descendre rapidement de l'étage supérieur.

Quand d'Ex et Farlhan débouchèrent de la salle commune dans la partie centrale de la nacelle, celle-ci était vide.

Alors le capitaine se retourna et compta ses compagnons. Sbâdjeri et Pennoël venaient d'arriver, Hénoch devait être toujours là-haut immobilisé par ses liens....

« Où est René? » s'écria d'Ex.

« Lequel d'entre nous était de garde? » ajouta-t-il.

Sbâdjeri comprit par une divination qui dans ces circonstances supprime la différence des langues.

« Sidi René Gœrmain », répondit-il.

D'Ex n'eut pas le temps de poser une nouvelle question ou de courir à l'étage supérieur constater l'absence de René de sa cabine, car, à l'instant où Sbâdjeri venait de formuler sa réponse, une cinquantaine de corps noirs ayant, sous l'éclairage de la lune, toute l'apparence d'êtres humains de petite taille, envahissaient la nacelle.

Stop se jeta sur les premiers assaillants et engagea avec eux une lutte acharnée, tandis que d'Ex en abattait quatre des six coups de son revolver. Puis les aéronautes, débordés par le nombre et accablés d'une grêle de projectiles, durent battre en retraite jusqu'à la porte de la salle commune, près de laquelle fort heureusement se trouvait accrochée une panoplie des armes dont était muni l'*Explorateur*.

D'Ex, Pennoël et Farlhan armés chacun d'une hache, Sbâdjeri brandissant par le canon une lourde carabine, Stop travaillant avec ses crocs, engagèrent alors un combat sans merci avec leurs ennemis inconnus dont l'agilité surprenante

évitait les coups et qui, arrachant tout ce qui se trouvait à leur portée, continuaient à les cribler d'une pluie de projectiles ou, se jetant sur eux du haut des agrès, cherchaient à les enlacer de leurs petits bras velus.

« A qui, diable, avons-nous affaire? s'écria Farlhan en saisissant à la gorge un de ces êtres étranges cramponnés à son épaule. Sont-ce des hommes? sont-ce des singes? »

Cette exclamation de Farlhan traduisait la question que se posaient les aéronautes : à qui avaient-ils affaire? D'Ex, se remémorant les rapports des voyageurs relatant l'existence de peuplades de nains dans certaines parties de l'Afrique, le Haut-Congo et les montagnes du Maroc, inclinait à penser qu'il avait devant lui une bande de ces pygmées. Pennoël opinait intérieurement pour des singes. Quant à Sbâdjeri, peu lui importait, il tapait comme un sourd, et, sa force prodigieuse aidant, tout adversaire atteint par la redoutable crosse de sa carabine avait un membre cassé, une côte enfoncée ou la tête écrasée.

Ces êtres attaquaient sans ordre; chacun d'eux semblait agir individuellement sans s'inquiéter de ses voisins. Ils poussaient continuellement des cris ressemblant fort à la voix humaine, mais il était impossible de reconnaître si leurs articulations étaient un langage parlé, car on ne pouvait percevoir qu'une suite continue de hurlements, sans arriver à distinguer un cri individuel au milieu de ce tumulte augmenté encore par les aboiements furieux de Stop.

« Protégeons les cordes de déchirure[1] et de la soupape », s'écria d'Ex, et, par une pointe vigoureuse, ses compagnons et lui refoulèrent leurs ennemis derrière la machine à l'avant

1. Les cordes de déchirure cousues à l'étoffe du ballon sont destinées à permettre de l'ouvrir complètement lors de l'atterrissage final. Grâce à elles, il se vide instantanément et on évite ainsi que le vent ne le traîne à demi dégonflé à la surface du sol, au grand dommage des aéronautes restés dans la nacelle.

de la nacelle. Mais, arrivés là, il devenait impossible aux aéronautes de pousser plus loin, car les couloirs étroits ménagés entre le bâti de la machine et les bordages ne pouvaient livrer passage qu'à l'un d'eux à la fois et ne leur laissaient plus, une fois engagés dans ces défilés, la liberté de leurs mouvements.

Un danger terrible menaçait, en effet, l'*Explorateur*. Que l'un des assaillants pesât de son poids sur la corde de la soupape et il l'ouvrait irrémédiablement; que plusieurs d'entre eux tirassent sur les cordes de déchirure et ils déchiraient le ballon. Dans l'un et l'autre cas, l'aérostat perdant son gaz à flots eût été dégonflé en quelques minutes et les aéronautes, privés de leur navire aérien au milieu des solitudes des savanes, eussent dû continuer, au prix des plus grandes fatigues, leur route jusqu'au Tchad, manquant le but principal de leur expédition : l'apparition à Barroua de l'*Explorateur* planant dans les airs.

La grande lampe à incandescence qui éclairait le centre de la nacelle s'était éteinte dès le premier engagement, brisée dans la lutte, et la lune seule éclairait le champ de bataille. A sa lueur les aéronautes ne voyaient pas sans terreur quelques-uns de leurs ennemis, d'une agilité surprenante, courir dans les agrès supérieurs où il leur était impossible de les atteindre; d'un moment à l'autre ils s'attendaient à sentir le sol de la nacelle manquer sous leurs pieds.

« Il faut en finir, s'écria Pennoël, et décrocher les moricauds perchés sur nos têtes, je vais chercher une arme à feu.

— Non pas, répliqua d'Ex : vos balles perceraient l'enveloppe du ballon.... Attendez. Laissez-moi faire.

« Allons, mes amis, un coup de collier, ajouta-t-il, empêchez pendant deux minutes encore nos ennemis de franchir la machine. »

Pennoël, Farlhan et Sbâdjeri redoublèrent d'efforts, tandis que d'Ex, quittant le lieu du combat, ouvrait un robinet des réservoirs à hydrogène et mettait le moteur en marche à petite vitesse après avoir débrayé les hélices. Le bruit de la machine en mouvement sembla surprendre les assaillants, ils reculèrent une seconde, et ce répit fut favorable à l'exécution du projet du capitaine. Mais ce fut une trêve passagère, et, redoublant leurs cris de fureur, les petits êtres se portèrent à nouveau en foule en avant, cherchant à forcer les défilés, puis tout à coup comme d'un commun accord ils gagnèrent les agrès supérieurs, bondissant de cordage en cordage vers l'arrière.

« Nous sommes perdus! » s'écria Farlhan.

Au moment où il prononçait ces mots, le malheureux mécanicien reçut en plein front un projectile qui fit jaillir son sang à flots. Il tomba comme une masse, assommé.

Pennoël momentanément débarrassé de ses ennemis, hors d'atteinte maintenant, se précipita vers lui pour lui porter secours, tandis que le courageux Sbâdjeri abandonnant sa carabine devenue inutile et prenant entre les dents son couteau largement ouvert, s'élançait dans les agrès, résolu à couper aux assaillants la route adoptée par leur nouvelle tactique.

Tout entier à son travail, d'Ex n'avait pas vu tomber Farlhan.

« Arrête, Sbâdjeri, cria-t-il en s'apercevant de la folle tentative de l'Arabe, c'est inutile. »

Au même instant une clarté aveuglante jaillit du centre de la nacelle produite par l'arc voltaïque dans lequel le capitaine venait de lancer le courant total de la dynamo actionnée par le moteur.

Il était temps. A Sbâdjeri étaient accrochés trois ennemis

dont l'un cherchait à l'étrangler tandis que les deux autres, lui mordant les mains, allaient lui faire lâcher le cordage auquel il était suspendu.

A l'apparition du soleil éblouissant créé au centre de l'aérostat, les hurlements se changèrent en cris de terreur, et en un clin d'œil la nacelle fut débarrassée de ses envahisseurs, s'enfuyant en tumulte par le chemin qu'ils avaient pris pour venir : les câbles d'attache et les guides-rope de l'*Explorateur*.



CHAPITRE XI

UN ENFANT PRISONNIER D'UN SINGE

Le champ de bataille vivement éclairé était jonché des cadavres d'une vingtaine de singes de moyenne taille, dont la race était indiscutable maintenant que la lumière inondant leurs corps velus laissait voir que les prétendus nains étaient tous munis d'un appendice caudal de trente à quarante centimètres de longueur.

De larges flaques de sang tachaient tout à bord; elles provenaient de ceux des ennemis dont la mort était due aux coups de hache qui avaient fendu les têtes ou à demi séparé les membres. Six de ces cadavres portaient la trace des coups puissants portés par la crosse de Sbâdjeri, et un des singes gisait la gorge à demi arrachée par les crocs de Stop. Mais, chose terrible, la victoire des aéronautes était payée chèrement : Farlhan, encore évanoui, avait au-dessus de l'œil une blessure qui saignait abondamment, et René, disparu d'une façon inexplicable avant même le commencement de la lutte, restait toujours introuvable.

D'Ex avait arrêté la machine, et l'arc électrique s'éteignant presque aussitôt laissa seule à nouveau régner à bord la clarté triste de la lune à son déclin à laquelle commençaient à se mêler les tons blafards de l'aube naissante.

Le docteur Pennoël, aidé de Sbâdjeri, transporta Farlhan sur sa couchette et le fit assez rapidement revenir à lui; puis, après un examen consciencieux de la plaie, il crut pouvoir déclarer à ses compagnons, délivrés par ses paroles d'une partie de leurs angoisses, que cette blessure peu grave se cicatriserait rapidement et sans complications.

« Il faudra seulement, dit-il au mécanicien, prendre garde à la fièvre, dont dans cette contrée les atteintes sont souvent pernicieuses. Quand vous la sentirez venir, reposez-vous et ne cherchez pas à lutter contre elle. Avec cette précaution et grâce aux fébrifuges dont notre petite pharmacie est abondamment pourvue, je ne vous défends pas de vaquer à vos occupations habituelles dans les intervalles des accès, mais ménagez-vous.

« Vous l'avez échappé belle, mon brave Farlhan, ajouta-t-il : deux lignes plus à gauche, vous étiez assommé sur le coup; deux lignes plus bas, vous aviez l'œil crevé. »

Tranquillisés sur les suites de la blessure du mécanicien, les aéronautes étaient mortellement inquiets de René et se perdaient en conjectures sur les causes de sa disparition.

D'Ex fit une sorte d'enquête et recueillit le témoignage de ses compagnons; comme lui ils avaient entendu le cri : « Au secours! » poussé d'une voix étouffée, mais ils ne savaient rien de plus.

Pennoël émit l'opinion, seule plausible, que René avait été enlevé par une première bande de singes, sorte d'avant-garde de celle contre laquelle les voyageurs avaient lutté.

Ces animaux avaient dû l'emporter assez loin, car les environs de l'aérostat, battus soigneusement, ne contenaient aucune trace du jeune homme.

En remontant à bord après leurs inutiles recherches, les aéronautes rapportèrent quelques-uns des instruments qui,

la veille encore, étaient accrochés aux parois de la nacelle. Arrachés par les singes, ils leur avaient servi de projectiles et se trouvaient en piteux état, mais heureusement les agrès de l'aérostat et l'enveloppe du ballon n'avaient pas souffert, et la façon vive dont les assaillants avaient été pressés ne leur avait pas laissé le loisir de piller les soutes. Les dégâts matériels se bornaient à quelques instruments brisés dont on avait les doubles en réserve et à une petite déchirure facile à réparer de la soie de l'une des ailettes de la première hélice.

Le plancher débarrassé des cadavres qui l'encombraient, les aéronautes tinrent conseil sur ce qu'il convenait de faire pour tenter de retrouver leur compagnon disparu, et, après avoir constaté leur impuissance à découvrir ses traces, ils résolurent de mettre à l'épreuve la sagacité de Stop pour les conduire vers lui.

Farlhan, affaibli par la perte de son sang, fut laissé à la garde de l'*Explorateur* et d'Hénoch; ses trois autres compagnons, bien armés, emportant quelques vivres, descendirent peu après le lever du soleil, emmenant Stop avec eux.

Aussitôt à terre, d'Ex passa une laisse au collier de son chien, puis, lui présentant un vêtement ayant appartenu à René, il lui dit : « Cherche ».

L'intelligent animal parut comprendre ce qu'on attendait de lui, car aussitôt il quêta, décrivant des cercles de plus en plus étroits autour de l'endroit où reposaient les guides-rope, puis tout à coup il prit la direction du sud en tendant fortement sa laisse. A n'en pas douter, il avait trouvé la piste de René.

Se fiant à son instinct, les aéronautes se laissèrent conduire par lui, longeant à sa suite la lisière occidentale du bois. Deux heures durant ils marchèrent ainsi derrière le chien, qui parfois s'arrêtait et semblait hésiter, mais repartait bientôt,

se dirigeant invariablement vers la ligne de hauteurs qui barrait l'horizon du côté du sud.

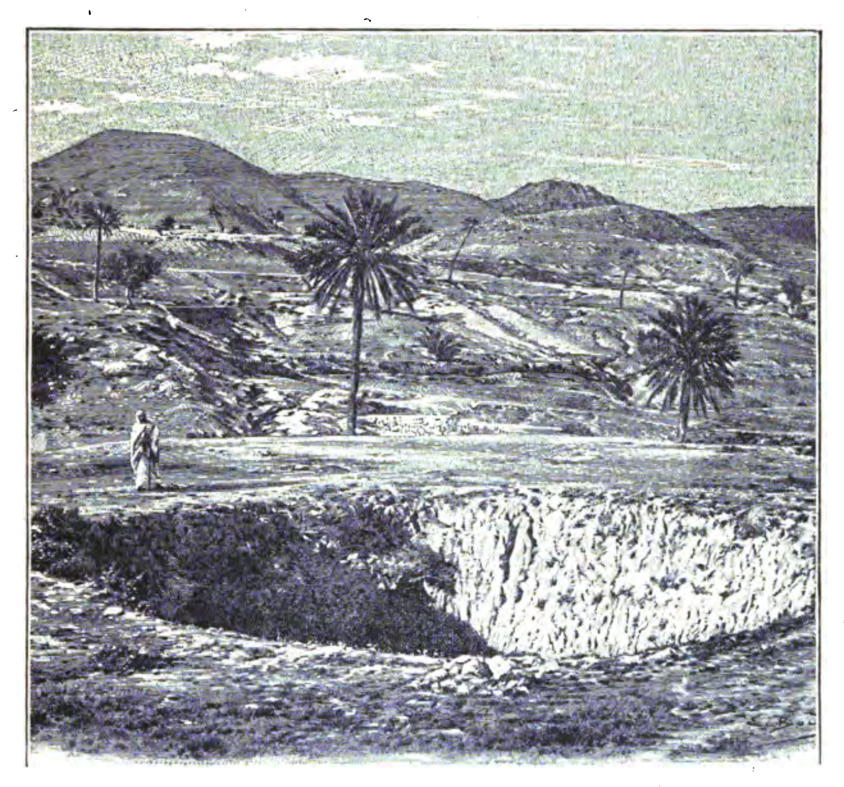
La partie de l'oasis que les explorateurs parcoururent ainsi différait peu du steppe environnant; la végétation y était seulement plus fourrée et plus abondante. Au delà de la lisière du bois, ils rencontrèrent peu ou point d'arbres; le sol ne produisait guère que des graminées à hautes tiges et des fougères dont la présence rendait la marche lente et pénible. Les seuls animaux de grande taille aperçus par les aéronautes durant cette matinée furent des autruches au nombre d'une douzaine; elles restèrent visibles pendant quelques secondes à peine et disparurent aussitôt derrière les pentes qui rejoignaient à l'ouest le plateau horizontal des savanes.

Peu d'instants après avoir quitté le lieu du campement de l'*Explorateur*, les trois amis perdirent de vue leur navire aérien, caché par un retour de la forêt. Leur marche fut presque continuellement silencieuse, Sbâdjeri, peu expansif de sa nature, ayant beaucoup de peine à s'exprimer en français, Pennoël s'absorbant dans ses tristes pensées, et d'Ex s'occupant à modérer l'ardeur de Stop ou à rectifier les erreurs qu'il craignait parfois de lui voir commettre.

Enfin, vers huit heures du matin, les voyageurs étaient à moins de six cents mètres de la barrière de rochers qui bornaient l'horizon au sud. Stop, tendant plus fortement sa laisse et semblant vouloir se précipiter vers eux, commençait à manifester des signes de colère mêlée à une sorte d'effroi. Le poil hérissé, l'intelligent animal grognait sourdement, découvrant parfois ses dents dans une sorte de rictus nerveux. D'Ex alors s'arrêta et ses compagnons l'imitèrent.

Devant eux, une paroi verticale de roches s'étendait de l'est à l'ouest. A sa partie inférieure, distantes les unes des autres d'une vingtaine de pas, trois ouvertures de faibles dimensions

se découpaient en noir sur la muraille obliquement éclairée par le soleil, éveillant par leur aspect l'idée d'autant d'entrées de cavernes habitées par des fauves. Aucun être vivant ne se montrait à proximité de ces roches gris de fer, à mille mètres



Une barrière de rochers bornait l'horizon.

desquelles s'arrêtait la forêt, et, bien que les repaires creusés dans les parois de grès parussent déserts, ils devaient renfermer des hôtes peu sociables, de la présence desquels le chien était averti par son instinct.

« Mes amis, fit d'Ex, cherchant à suppléer par ses gestes à celles de ses paroles dont le sens pouvait échapper à Sbâdjeri, nous voilà, si Stop ne s'est pas trompé, en face de l'endroit

où notre compagnon, le pauvre René, se trouve en ce moment, Dieu seul sait en quel état. L'effroi d'instinct manifesté par Stop nous avertit que, pour pénétrer dans ces antres, nous aurons à en déloger des hôtes redoutables, aussi la prudence nous commande certainement de rester réunis et de les visiter successivement, mais la proximité de ces trois ouvertures laisse à penser qu'elles peuvent donner accès à des cavernes communiquant entre elles, et si nous pénétrions tous trois ensemble dans l'une d'elles, l'être qui nous a ravi René, quelle que soit sa nature....

— Un singe anthropoïde, probablement, pensa tout haut Pennoël.

— Vous avez eu la même idée que moi, mon cher docteur, répondit d'Ex. Les conditions dans lesquelles René a été enlevé, la terreur manifestée par Stop, tout, en effet, tend à prouver que nous aurons à lutter pour ravoir notre compagnon contre ce redoutable frère de notre race, le singe anthropoïde. Tâchons de le cerner, pour qu'il ne puisse pas s'enfuir avec sa victime, et tâchons de le surprendre pour qu'il ne la mette pas à mort.

« Voici donc à mon avis comment il convient que nous agissions. Cette méthode est, certes, pleine de dangers et exige beaucoup de sang-froid, mais nous sommes bien armés, et... par son application seule nous pouvons parvenir à notre but : ravoir René vivant. Nous entrerons chacun dans la caverne par une de ses issues et celui d'entre nous qui rencontrera le monstre fera feu sur lui. L'essentiel sera de ne pas le manquer.... »

La manière d'agir proposée par le capitaine était en effet la seule qui permît d'espérer le succès; elle était très aventureuse et exigeait, de la part de celui d'entre les aéronautes qui se trouverait en face du terrible solitaire africain, un coup

d'œil prompt et une main ferme, mais les trois compagnons de René voulaient sa délivrance, ils se savaient près du but et ils sentaient leur force et leur courage redoubler à l'approche du danger.

Il fut convenu que Sbâdjeri entrerait dans la caverne de gauche, d'Ex dans celle de droite, et Pennoël dans celle du milieu. Stop, détaché, reçut de son maître l'ordre de le suivre par derrière.

Ces dispositions arrêtées, les trois amis s'avancèrent silencieusement, prêts à faire feu, de façon à aborder simultanément les ouvertures.

Un silence de mort régnait partout, et ils arrivèrent à l'entrée des cavernes sans avoir rien vu; alors tous trois pénétrèrent bravement dans le réduit sombre qui s'ouvrait devant chacun d'eux.

D'Ex fit quelques pas, puis attendit, l'oreille aux aguets, pour permettre à ses yeux de s'accoutumer à l'obscurité et de percer les ténèbres qui emplissaient le souterrain.

Pennoël, en pénétrant dans sa grotte, vit que, suivant l'estime du capitaine, elle devait communiquer par de larges couloirs avec les cavernes voisines. A droite, une percée obliquait en s'enfonçant dans la montagne; du côté de Sbâdjeri un passage étroit, presque parallèle à la paroi extérieure de la falaise, devait courir le long d'elle.

A peine le docteur était-il entré dans la grotte qu'il entendit un grand cri sur sa gauche, accompagné d'un bruit violent comme celui d'un bois rompu; il se précipita aussitôt au secours de l'Arabe qui, à n'en pas douter, venait d'être assailli par le monstre avant d'avoir pu faire usage de son arme à feu.

En un clin d'œil, Pennoël eut franchi la distance qui sépa-

rait les deux cavernes, et en débouchant dans celle de gauche un spectacle terrible s'offrit à lui.

Debout, enlacé par des bras géants, Sbâdjeri, désarmé et dont le fusil brisé en deux par une main puissante gisait à quelques pas de là, luttait contre l'étreinte étouffante d'un singe gigantesque, grand comme un homme, dont les membres couverts de longs poils, la tête énorme au rictus effrayant dénotaient une force prodigieuse.

Si l'Arabe n'avait été lui-même doué d'une vigueur de muscles extraordinaire, nul doute qu'il n'eût déjà succombé, et s'il avait pu résister pendant cette première minute, il était évident qu'il ne pourrait encore le faire longtemps; un souffle court, semblable à un râle, s'échappait de sa poitrine écrasée contre celle du monstre, et ses forces faiblissaient visiblement.

Appelant à lui tout son sang-froid, Pennoël approcha le bout du canon de son fusil de la nuque du gorille, dont la tactique consistait à chercher à étouffer son ennemi dans ses bras, et pressant la gâchette il lui fit sauter la cervelle, dont les débris sanglants éclaboussèrent la face de l'Arabe.

Les bras du monstre se détendirent; il tomba foudroyé.

Sbâdjeri, calme comme s'il ne venait pas d'échapper à une mort horrible, s'essuya la face, semblant méditer profondément; puis, s'adressant à Pennoël :

« Dieu soit loué! lui dit-il en français; Allah vous récompense! »

L'Arabe, donnant en ce moment terrible une admirable preuve de son sang-froid et de la force de sa gratitude, avait tout d'abord, par une attention délicate, voulu adresser à son sauveur un remercîment qu'il pût comprendre.

Cependant d'Ex, après quelques instants, s'habitua à l'obscurité qui l'environnait et il pénétra plus profondément dans

la grotte, long boyau s'enfonçant perpendiculairement dans la montagne, sans galerie latérale visible.

Avançant en tâtonnant, le capitaine sentit tout à coup son pied heurter une masse molle, il se pencha et reconnut qu'il avait affaire à un être humain étendu là et revêtu de vêtements de flanelle semblables à ceux de René.

Oublieux de tout danger, le capitaine, entièrement à la joie de retrouver son compagnon, prit dans ses bras robustes le corps de l'enfant et le porta dans la partie éclairée de la grotte. Arrivé là, il l'étendit sur le sol. René, le visage calme, respirant régulièrement, semblait plongé dans une léthargie profonde.

D'Ex tira de sa poche une petite bouteille contenant un cordial et en versa quelques gouttes entre les lèvres du jeune homme, puis il lui en frotta les tempes et le front. Enfin, René ne se réveillant pas, il lui frappa doucement les mains entre les siennes et, songeant que le col de sa vareuse le serrait dans la position couchée où il se trouvait, il déboutonna la partie supérieure de ce vêtement; mais aussitôt il s'arrêta stupéfait. Le haut de la poitrine de l'enfant lui était apparu dans l'entre-bâillement de la chemise de flanelle, et cette poitrine, déjà trop blanche pour être celle d'un jeune garçon, accusait une forme qui ne pouvait laisser aucun doute sur son déguisement.

Un éclair traversa l'esprit du capitaine. Sous ses yeux était la confirmation du soupçon vague que les paroles mystérieuses d'Hénoch avaient fait naître en lui. La fille du commandant Gœrmain, et non son fils comme il l'avait cru jusqu'alors, était devant lui.

Ainsi s'expliquait en même temps pour l'officier, et pourquoi l'anthropoïde avait enlevé l'enfant, et pourquoi il l'avait traité avec douceur....

D'Ex referma rapidement le veston de flanelle qui protégeait le buste de la jeune fille, et comme il achevait de prendre ce soin, elle ouvrit les yeux au moment où Pennoël, suivi de Sbâdjeri encore tout couvert du sang de l'anthropoïde, entrait dans la caverne.

La joie du docteur et celle de l'Arabe furent grandes de retrouver sain et sauf l'enfant du commandant Gœrmain, et chacun dut raconter ce qui lui était advenu hors de la présence de ses compagnons.

D'Ex fit son récit sans mentionner sa récente découverte de la supercherie dont Pennoël et la famille Gœrmain s'étaient rendus coupables envers lui.

Pennoël raconta à Renée les incidents de la lutte de la nuit, l'excursion du matin à sa recherche et la mort du gorille.

Quant à Renée, elle dut avouer comment son bon cœur l'avait incitée à remplacer dans son tour de quart son oncle endormi et comment elle-même n'avait pas su résister au sommeil. Elle s'était réveillée tout à coup serrée à la gorge par les mains velues d'un singe gigantesque presque semblable à un homme, et, après avoir eu à peine la force de crier : « Au secours! » elle s'était évanouie pour ne plus reprendre ses sens que dans les bras de ses compagnons.

Les aéronautes consacrèrent une demi-heure à déjeuner sous les ombrages de la lisière voisine de la forêt, et à neuf heures, Renée ayant déclaré ne se sentir nullement fatiguée, ils reprirent joyeux le chemin de campement de l'*Explorateur*, précédés de Stop, laissé cette fois en liberté.

Seul parmi ses compagnons, d'Ex marcha soucieux durant cette route de deux heures. Il voyait se confirmer en partie ses noirs pressentiments de la nuit passée. Des difficultés terribles, mais à la vérité heureusement et rapidement surmon-

tées, venaient de surgir, et il craignait que de nouveaux malheurs vinssent encore assaillir l'expédition.

A ces pensées pénibles s'ajoutait l'inquiétude dans laquelle il était de Farlhan blessé, laissé seul à la garde de l'aérostat en partie désemparé de sa machine, inquiétude endormie chez lui tant que son esprit avait été tout entier occupé du soin de retrouver Renée et qui maintenant reprenait la première place avec une nouvelle force.

Ces pensées du capitaine l'empêchèrent de fixer son attention sur l'étrangeté de la découverte qu'il venait de faire et ne lui laissèrent pas le loisir de discuter s'il reprocherait à Pennoël la supercherie dont il avait été le jouet ou s'il garderait définitivement le silence à ce sujet. Par la suite, le capitaine, en déterminant sa ligne de conduite touchant cet objet, opta pour le silence, comme plus convenable à tous égards, faisant à son amitié chaque jour plus forte pour Pennoël, et à la bonne harmonie des relations des passagers de l'*Explorateur* le sacrifice de son amour-propre froissé et de son autorité de chef d'expédition méconnue.

Inconsciemment d'Ex, talonné du désir de revoir son aérostat, activait la marche, et avant onze heures, la petite troupe, doublant l'avancée de la forêt, qui jusque-là lui avait caché le lieu du campement de l'*Explorateur*, le capitaine jetait un coup d'œil inquiet sur l'endroit où cinq heures auparavant il avait laissé son navire aérien.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : l'*Explorateur* avait disparu !



CHAPITRE XII

OU FINALEMENT HÉNOCH TRIOMPHE

Courir au lieu où le ballon avait été amarré fut pour les aéronautes consternés l'affaire d'un instant. Ils y retrouvèrent seulement un fragment du câble attaché la veille par Pennoël au tronc d'un toundoub; il paraissait avoir été tranché au couteau à un mètre au-dessus de terre. Aucun doute n'était permis, un malfaiteur avait coupé cette amarre, et l'*Explorateur*, entraîné par la brise persistante du sud, dérivait dans le nord.

« Mais, s'écria d'Ex, si Farlhan est encore à bord et s'il y est vivant, il a dû s'apercevoir que l'aérostat était détaché et il a dû jeter l'ancre à nouveau. Peut-être la brise trop forte ne lui a-t-elle pas permis de revenir ici en se servant du moteur. S'il en est ainsi, l'*Explorateur* se trouve dans le nord à quelques milliers de mètres tout au plus, seuls les arbres qui nous entourent nous empêchent de l'apercevoir. »

Sur cette espérance vague, à laquelle aucun d'eux n'osait croire, les quatre amis gravirent rapidement les pentes qui, à l'ouest, montaient au plateau des steppes : dix minutes plus tard leur vue put s'étendre au loin dans la direction du septentrion.

Alors une joie immense les saisit : l'*Explorateur*, immobile à une lieue d'eux, faisait, comme toujours, flotter dans les les airs les trois couleurs de la France.

En moins d'une demi-heure les aéronautes atteignirent l'endroit où le ballon était ancré, et Farlhan, qui avait salué leur arrivée de ses vivats, leur envoya la petite nacelle, au moyen de laquelle ils remontèrent successivement à bord.

Après les premiers instants consacrés à laisser déborder leur joie de se retrouver tous ensemble, les quatre amis pressèrent Farlhan de leur raconter à la suite de quels événements le ballon avait eu son amarre coupée, et le mécanicien fit le récit suivant :

« Peu après votre départ, ma blessure, calmée momentanément par les soins du docteur Pennoël, recommença à me faire souffrir : en même temps je sentis une telle lassitude m'envahir que je rentrai dans ma cabine et m'étendis sur mon lit, où, malgré les couvertures dont je m'étais couvert, je ne tardai pas à grelotter de fièvre. Un quart d'heure se passa environ pendant lequel je cherchais de mon mieux à me réchauffer, quand j'entendis à l'étage supérieur M. Hénoch m'appeler. Je montai auprès de lui et le trouvai se tordant en gémissant sur son lit : il prétendait ressentir de violentes crampes d'estomac et paraissait tant souffrir que, le croyant sincère, je relâchai ses liens. Il me pria alors d'aller lui chercher dans notre pharmacie de voyage un calmant dont il m'indiqua la nature, de l'éther, je crois. Je redescendis donc et m'empressai de préparer le breuvage demandé. Comme je montais le lui porter, je vis tout à coup notre prisonnier au-dessus de moi, complètement libre de ses liens, dont grâce à mon imprudence il avait pu se débarrasser. Il bondit sur moi, me jeta au bas de l'échelle et se précipita au dehors. Je me mis à sa poursuite; mais avant que j'eusse pu le rejoin-

dre, il avait enjambé le bordage de la nacelle et, au péril de sa vie, se laissait glisser jusqu'à terre le long de notre amarre. Je pensai tout d'abord à le poursuivre, car le sentiment de la responsabilité que mon imprudence me faisait encourir m'avait rendu toute ma force, mais je réfléchis heureusement qu'une fois descendu je ne pourrais plus rentrer à bord, puisque personne ne serait là pour me remonter au moyen du treuil.

« Arrivé à terre, le fugitif trancha à coups de couteau l'amarre de l'*Explorateur*, et le ballon, entraîné par la brise, prit aussitôt la route du nord. Alors, fou de colère, je me précipitai dans la tente et y saisis un fusil chargé, décidé à faire feu sur le misérable : mais quand je revins il avait disparu sous bois.

« Pendant les quelques secondes que je venais de perdre, l'aérostat avait parcouru déjà plusieurs centaines de mètres, et, délesté de vos poids et de celui de M. Hénoch, il s'était élevé trop haut pour qu'une ancre jetée pût toucher terre; je dus commencer par ouvrir la soupape pour l'amener plus près du sol. Le temps que j'employai à exécuter cette manœuvre, et ensuite à préparer et à larguer une ancre permit à l'*Explorateur* de franchir plus d'une lieue et l'amena où il se trouve en ce moment. Fort heureusement mon ancre, après avoir traîné quelques instants sur le sol nu, rencontra un bouquet d'acacias nains où elle fit prise solidement, et l'*Explorateur* s'arrêta, à ma grande satisfaction.

« J'essayai bien ensuite, en mettant le moteur en marche, de revenir à notre premier lieu d'ancrage, mais le vent soufflait trop fort et je dus y renoncer. Alors, le fusil à la main, j'ai veillé, craignant toujours une attaque et attendant votre arrivée avec une grande impatience. Je savais qu'il vous serait facile de rejoindre l'*Explorateur*, visible de fort

loin ; à ce sujet, je n'avais aucune inquiétude, j'étais seulement fort peiné en songeant aux craintes que vous auriez en ne le retrouvant pas à l'endroit où vous l'aviez laissé. Aussi vous pensez quelle fut ma joie quand je vous vis revenir et surtout quand je constatai au milieu de vous la présence de M. René en parfaite santé.

— Et vous, Farlhan, demanda Pennoël, comment vous trouvez-vous, maintenant? Votre blessure vous fait-elle encore souffrir? votre fièvre a-t-elle augmenté?

— Oh! je n'ai plus le temps de penser à tout cela, répondit le brave mécanicien, ma tête est bien encore un peu lourde, mais les émotions par lesquelles je suis passé ont, je crois, enlevé fièvre et douleur. »

Quoi qu'en eût dit Farlhan, ces émotions n'avaient pu le guérir : tout au contraire, elles l'avaient jeté dans une surexcitation dont les conséquences pouvaient être dangereuses; aussi Pennoël, redevenant le médecin auquel il fallait obéir, lui prescrivit-il de s'aller reposer, et après avoir renouvelé son pansement il lui donna un calmant grâce auquel Farlhan ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil paisible, le meilleur des réparateurs.

Deux heures après la rentrée à bord des voyageurs, le vent commença à tourner à l'est, mais en conservant une force qui interdisait de reprendre la marche au moyen du moteur.

Durant la fin de cette journée, les aéronautes, redoublant de vigilance à la garde du ballon, ne descendirent pas à terre, ils occupèrent leurs loisirs soit à lire, soit à causer, espérant toujours voir la brise diminuer d'intensité ou tourner au nord.

A propos de cette permanence des brises du nord qui avaient poussé l'aérostat durant sa traversée du Sahara, sujet continuel de l'étonnement des aéronautes, le capitaine d'Ex

leur fournit, ce jour-là, des explication plus complètes qu'il ne l'avait encore jamais fait et leur dit entre autres choses :

« Un courant aérien venant du nord règne à l'état de vent le plus fréquent de décembre à avril dans la Tripolitaine et le Fezzân; Nachtigal, le célèbre voyageur, en constata le premier l'existence à la surface de cette partie du désert. Au sud du Fezzân, les chaînes des monts Tummo et Tarso relevant les alizés du nord-est, vents dominants de l'Afrique tropicale du nord, permettent à ces brises septentrionales d'alterner avec eux et de prolonger leur action jusqu'au lac Tchad. Au delà du Tzâdé, l'alizé seul se fait sentir régulièrement pendant la saison sèche et atteint le Niger. Au-dessous du confluent de ce fleuve avec le Bénué, il se heurte aux vents du large qui viennent du sud, mais plus au nord, continuant librement sa route, il se fait sentir sur tout le littoral de la Guinée. Cette utilisation des courants septentrionaux permettra à notre aérostat parti du golfe de la Syrte d'atteindre le Tchad, et de ce point, en nous laissant porter par l'alizé du nord-est, nous pourrions traverser le Bornou, puis le bassin du bas Niger et aller atterrir sur la côte de Guinée.

— D'après ce que vous venez de nous dire, remarqua Renée, la traversée totale de l'Afrique, de la Méditerranée à l'Atlantique, serait donc possible pour un ballon, et grâce à lui l'exploration de ces contrées peu connues comprises entre les deux mers serait des plus fructueuses, car ses passagers se trouveraient à l'abri des exactions et de l'hostilité des indigènes, dont va sans doute terriblement avoir à souffrir notre ancien compagnon, qui nous a abandonnés définitivement ce matin.... Je ne puis m'empêcher de frémir quand je pense au sort qui l'attend, lui perdu sans ressources au milieu de ces régions inhospitalières.

— Baste! répondit Pennoël, Hénoch est peu digne d'émou-

voir notre pitié; après la façon dont il s'est conduit envers nous il ne mérite même pas d'arrêter notre pensée; d'ailleurs une cinquantaine de kilomètres seulement le séparent de l'oasis habitée de Bedouaram où il compte certainement être rejoint bientôt par ses amis de la caravane italienne en marche vers le Tchad. La seule chose à craindre pour lui est la rencontre d'une des troupes de Touareg qui parcourent ces contrées.

— Les Touareg lui feraient-ils vraiment un mauvais parti? Ne lui laisseraient-ils pas plutôt continuer sa route? Quel intérêt auraient-ils à retenir prisonnier un homme possédant pour tout bien les effets qui couvrent son corps?

— Que sais-je! Les Touareg sont des pirates, toute prise peut leur sembler bonne. Vous n'ignorez pas, René, comment se traduit leur nom. Touareg signifie abandonnés, c'est-à-dire enfants perdus; tout ce qui n'est pas eux est traité en ennemi. Ils sont facilement reconnaissables parmi les autres nomades du Sahara, car tous portent le voile, noir pour les riches, blanc pour les pauvres. Utilisé d'abord comme protection contre les ardeurs du soleil et la poussière pénétrante des sables, il est devenu pour eux un costume religieux. A l'encontre des femmes arabes, leurs femmes seules ne se voilent pas, sauf devant un étranger et pour lui faire honneur. »

La journée s'écoula monotone pour les aéronautes. Le pays s'étendait toujours désert autour d'eux avec l'oasis et sa petite forêt au sud, le steppe immense au nord. L'uniformité du spectacle qu'ils avaient sous les yeux fut à peine rompue, durant un instant, par le passage, à une grande distance de l'aérostat, d'une bande d'autruches qui, à la vue du monstre aérien, s'enfuirent rapidement, le prenant sans doute pour un gigantesque oiseau de proie.

La soirée et la nuit ne furent marquées par aucun inci-

dent; chacun des aéronautes put goûter un sommeil tranquille au milieu du calme absolu de la savane. Farlhan lui-même dormit assez bien, car sa santé vigoureuse avait supporté victorieusement les premières atteintes de la fièvre, et sa blessure se cicatrisa rapidement par la suite, sans même amener le retour du mouvement fébrile qui l'avait assailli le matin de cette journée si fertile en événements.

Le lendemain, comme l'aube commençait à blanchir l'horizon, le capitaine d'Ex, préposé à la garde du ballon, crut entendre un bruit faible de nature indéterminable troubler le silence de la nuit dans la direction de la lisière de la forêt. Il chercha à percer les ombres de ce côté, mais la lune, cachée par de légères vapeurs, éclairait l'oasis d'une lueur trop faible pour lui permettre de rien percevoir à terre, et il ne s'inquiéta pas outre mesure, pensant que ce bruit devait avoir été produit par le passage d'une troupe d'animaux sauvages. Néanmoins il redoubla d'attention, comptant sur la venue prochaine du jour pour découvrir ce qu'il pouvait y avoir, si toutefois il y avait quelque chose.

Il se reprenait pour la seconde fois à tenter de sonder les demi-ténèbres dont était noyée la plaine, quand tout à coup au-dessous de lui il entendit une voix forte l'interpeller dans sa langue maternelle, mais avec un accent qui dénotait une bouche arabe.

« Sidi capitaine, disait la voix, Si Mohammed el-Amra se trouve devant toi et il vient te saluer avec des paroles de paix. N'emploie pas contre lui les moyens terribles qui te servent à détruire tes ennemis, car c'est un ami qui te parle. »

Avant tout le capitaine voulut savoir à qui il avait affaire; rapidement il mit le moteur en marche et, rapprochant les charbons de l'arc voltaïque, il produisit une éblouissante lumière dont la nappe blanche éclaira vivement les

abords de l'aérostat dans un périmètre d'une centaine de mètres.

Au-dessous de la nacelle il aperçut alors un Targui-Tibbou au riche costume indiquant un chef, ce que confirmait encore le voile noir qui dissimulait le bas de sa figure. Si Mohammed el-Amra était à pied, fièrement campé dans une attitude pacifique. S'appuyant sur un fusil de fabrication européenne, sa seule arme apparente, il attendait une réponse, et, avec l'indifférence arabe, il ne laissait nullement percer l'étonnement que l'apparition subite du navire aérien, transformé en un soleil étincelant, avait dû faire naître dans son cœur.

« J'ai affaire, je le vois, à un chef qui me connaît puisqu'il m'a salué de mon titre, répondit d'Ex. Si Mohammed el-Amra est sans doute ami des Français comme je le suis des Touareg-Tibbous ; aussi la paix doit-elle exister entre nous.

« A quel heureux hasard dois-je la visite de Si Mohammed el-Amra? »

L'Arabe lui expliqua comment son goûm venant de Bedouaram avait rencontré au puits d'Outha un Européen qui, faute grave au Sahara, en avait souillé l'eau. Il s'apprêtait à le châtier conformément aux lois du désert, quand l'Européen s'était réclamé d'un nom qui lui était cher, celui du commandant Gœrmain. En arrivant pendant la nuit à l'oasis, Si Mohammed avait aperçu le navire aérien à l'ancre, et son prisonnier lui avait appris qui le montait. Le Targui lui ayant dit alors vouloir entrer en relations pacifiques avec les aéronautes, son prisonnier l'en avait dissuadé en lui rapportant que les passagers de l'*Explorateur* haïssaient les Touareg et que le ballon avait le pouvoir de tuer à distance tous ceux qui l'approchaient. Ce récit avait paru suspect à l'Arabe, et il était venu seul demander aux aéronautes si son captif

méritait le titre d'ami du commandant Gœrmain qu'il s'arrogeait.

A n'en pas douter, les sentiments exprimés par le chef targui étaient ceux qu'il avait dans le cœur, et le caractère de loyauté de sa race garantissait la vérité de ses paroles. Hénoch avait dû rencontrer le goûm de Si Mohammed el-Amra durant sa marche sur Bedouaram, et quand le hasard, hasard facilement explicable par la présence de l'aérostat à proximité d'une oasis, avait amené les Touareg en vue de l'*Explorateur*, Hénoch, effrayé à la pensée de se retrouver en face de ceux qu'il avait trahis, avait inventé une fable pour dissuader le Targui d'entrer en relations avec ses anciens compagnons.

Cette suite de déductions traversa rapidement l'esprit du capitaine. Un mot de lui suffirait évidemment pour qu'Hénoch subît de la main des Touareg le châtiment mérité par ses forfaits ; mais cette sorte de représailles répugnait au caractère de d'Ex, et, tout en ne cachant pas la vérité, il répondit de façon à se ménager le moyen de recouvrer son prisonnier qu'il entendait faire juger et punir à Barroua.

« Votre captif ne s'appelle-t-il pas Hénoch, n'est-ce pas un homme de taille moyenne, brun, avec toute sa barbe longue, vêtu de flanelle blanche? n'est-il pas coiffé d'un casque blanc à galon d'or? demanda le capitaine.

— Ce signalement est bien celui du prisonnier, répondit le Targui, mais je ne connais pas son nom.

— Ce doit être cet Hénoch, reprit d'Ex. Cet homme fut en effet notre ami et celui du commandant Gœrmain, mais il a cessé de l'être; cependant je désirerais le voir revenir parmi nous; si le commandant Gœrmain était là, croyez-en ma parole d'officier français, il voudrait le revoir pour lui demander compte de sa conduite.

— Le commandant Gœrmain est-il avec vous? demanda Si Mohammed.

— Non, mais il réside non loin, d'ici, à Barroua, sur le Tchad, et demain nous serons près de lui.

— Je veux livrer mon prisonnier à Sidi Gœrmain lui-même. Je resterai ici trois jours, et puisque votre machine va si vite, vous reviendrez chercher le prisonnier avec une lettre du commandant. »

Le refus du Targui était parfaitement raisonnable, sa proposition ne l'était pas moins dans l'ignorance où il était des conditions de navigation de l'*Explorateur*, qui lui permettaient bien d'aller à Barroua en vingt-quatre heures, mais non d'en revenir dans un aussi court délai. D'Ex comprit qu'Hénoch était perdu pour lui, cependant il voulut tenter un dernier effort.

« Si le commandant Gœrmain n'est pas avec nous, dit-il, son fils René est là. Connaissez-vous le fils du commandant Gœrmain?

— Je ne le connais pas, répondit Si Mohammed, mais qu'au moment où le soleil sera au plus haut de sa course il vienne à notre campement avec vous, et nous traiterons de la remise du prisonnier. Je ne le refuserai pas au fils de mon ami. »

Et, sans attendre la réponse du capitaine, le Targui s'éloigna dans la direction du sud, de la démarche saccadée quoique lente et grave qui caractérise cette race.

A midi, d'Ex, revêtu de son uniforme, Renée et Sbâdjeri arrivaient au camp targui, à la lisière même de la forêt.

Ce camp se composait d'une cinquantaine de tentes, habitées par autant de guerriers. Auprès des tentes de couleur sombre, les chameaux, bêtes de somme, et les mehari, bêtes de course reconnaissables à leurs formes plus élégantes,

étaient attachés broutant l'herbe touffue de l'oasis. L'excursion de la troupe targui devait avoir pour but la guerre, car seules cinq ou six femmes jeunes se trouvaient au camp. Le reste de la population se composait d'une soixantaine d'esclaves noirs et des guerriers.

L'arrivée des trois aéronautes, vite signalée par les sentinelles touareg, invisibles dans la brousse, amena au-devant d'eux Si Mohammed el-Amra. Après les salutations d'usage, il conduisit les visiteurs sur une sorte de place ménagée au centre du campement et dont le sol, en prévision de leur venue, avait été recouvert de ces magnifiques tapis arabes aux dessins si délicats.

Le cheik s'assit, les jambes en croix, ayant à ses côtés six de ses compagnons, assis comme lui, tandis qu'en arrière, à une certaine distance, les autres guerriers de la tribu se tenaient debout, formant un vaste demi-cercle derrière lequel se pressaient les têtes curieuses de leurs esclaves noirs. Les femmes, réunies en un groupe unique à l'une des extrémités de ce demi-cercle, causaient entre elles, sans chercher à dissimuler la curiosité qu'excitait en elles la vue des étrangers.

D'Ex, Renée et Sbâdjeri s'étaient assis en face des chefs targui sur une épaisse couche de tapis pris parmi les plus beaux, et regardaient de tous leurs yeux le spectacle curieux placé devant eux.

Durant la traversée du camp targui, d'Ex s'était entretenu avec Si Mohammed el-Amra qui possédait parfaitement la langue française, ayant passé plusieurs années de son enfance à Alger où il avait reçu quelques notions des sciences européennes. L'Arabe lui avait manifesté son attachement à la France, avec laquelle il voulait signer un traité d'alliance, et, le capitaine lui ayant dit avoir les pouvoirs nécessaires pour en poser les préliminaires, le chef targui lui promit,

comme gage d'amitié, de lui rendre le prisonnier que d'Ex réclamait comme sien, après avoir raconté rapidement au cheik la trahison dont Hénoch s'était rendu coupable envers l'expédition.

Aussitôt que chacun eut pris sa place au milieu du camp, Hénoch parut, libre de toute entrave, mais conduit par deux



Sentinelles touareg.

guerriers, et Si Mohammed, cédant à la tentation de faire briller devant ses nouveaux amis son talent oratoire, l'apostropha en ces termes :

« Fils de chien, qui, après avoir trahi tes compagnons, as violé les lois du désert, tu mérites un châtiment. Je te l'aurais infligé moi-même, mais mon ami le capitaine français et le fils du commandant Gœrmain te réclament comme leur prisonnier pour te punir de ta trahison. J'ai promis de leur livrer ton être méprisable : prépare-toi donc à être conduit à

leur campement, où ils te feront subir le supplice mérité par ton double crime. Puisses-tu être maudit et que ton corps soit déchiré par les chiens pendant que ton âme abjecte sera soumise aux tourments éternels par la justice d'Allah. »

Hénoch, en apercevant ses anciens compagnons assis en face des Touareg, avait deviné une partie de la vérité, et les paroles du cheik ne lui laissèrent aucun espoir. Il était pris et n'échapperait pas à la justice du capitaine d'Ex. Il chercha donc dans son esprit le moyen d'éviter de passer des mains des Touareg dans celles des aéronautes. Sa connaissance des mœurs du désert lui permettait en effet de croire que, prisonnier des Arabes, son châtiment se réduirait à une simple bastonnade, et il ne désespérait pas par la suite de recouvrer sa liberté en payant une rançon.

Pendant que le chef parlait, Hénoch regardait Renée. A un moment, comme la jeune fille ouvrait la bouche pour adresser au capitaine quelques mots à voix basse, Hénoch s'aperçut de l'absence de cette dent saine de devant dont l'existence dans sa bouche l'avait seule empêché de conclure peu de jours auparavant s'il avait devant lui le fils ou la fille du commandant Gœrmain. La veille, en effet, dans sa lutte contre l'anthropoïde, Renée avait perdu la fausse dent qu'avant son départ de Constantine elle avait fait poser à la place de sa dent aurifiée.

La vue de ce trou dans la dentition de Renée fut pour Hénoch une révélation. Il comprit par quel artifice ses soupçons s'étaient trouvés détournés et il acquit ainsi la certitude de leur bien fondé ; alors il résolut de satisfaire sa haine contre ses compagnons de voyage et de chercher par une délation à se concilier les bonnes grâces des Touareg en semblant agir dans leur intérêt.

« Si Mohammed, dit-il en français de façon à être compris

Les guerriers formaient un demi-cercle.

de ses anciens compagnons, Si Mohammed, on te trompe; moi seul suis ton ami, et si j'ai péché contre les lois du désert, c'est par une ignorance qui m'excuse. Ces gens sont tes ennemis comme ils sont les miens, prends garde.

— Comment oses-tu dire chose pareille, chien que tu es? repartit le Targui, comment me prouveras-tu la vérité de tes paroles?

— Je puis t'en donner une preuve immédiate, les autres viendront plus tard. Si je te montre que tu as été trompé, me croiras-tu?

— Je te croirai, certes : mais quelle est cette preuve, voyons? Ne pense pas me leurrer avec des paroles, répondit Si Mohammed, ébranlé par le ton d'assurance d'Hénoch.

— Eh bien, celui que tu crois être le fils du commandant Gœrmain, notre ami à tous deux, est un imposteur; je vais t'en fournir la démonstration évidente; ordonne-lui de découvrir sa poitrine, tu verras que tu as non pas un jeune homme, mais une femme devant toi. Une femme peut-elle être le fils d'un brave? Des imposteurs peuvent-ils être les amis de loyaux Touareg? »

Un murmure parcourut la foule, intriguée par la gravité de l'accusation d'Hénoch, qui à ce moment même jouait sa vie, tremblant, malgré sa conviction profonde, de s'être trompé.

Les Touareg, dont deux ou trois comprenaient assez bien le français pour avoir pu traduire à leurs compagnons les paroles du prisonnier, s'attendaient évidemment à ce que le jeune homme mis en cause se levât et, ouvrant sa tunique, confondît son accusateur par une preuve irréfutable. Mais Renée, abattue par cette révélation soudaine de la vérité, aux conséquences terribles en ce moment, restait immobile, et d'Ex, qui savait à quoi s'en tenir sur l'identité de son compagnon,

n'osait regarder le chef targui; quant à Sbâdjeri, le sens précis des paroles échangées en français lui échappait : il sentait un malheur planer, mais il ne pouvait en discerner la nature.

La contenance des aéronautes était celle de coupables. Hénoch triomphait.

La désillusion fut prompte parmi les Touareg quand ils virent ceux qu'un instant auparavant ils appelaient leurs amis ne pas relever le défi de leur adversaire : la colère commença à bouillonner dans leurs cœurs.

D'Ex s'en aperçut. Il comprit qu'il ne fallait pas laisser plus longtemps s'aggraver le malentendu. Il se leva pour répondre, mais Si Mohammed se leva aussi et dit :

« Reste assis, capitaine : ce ne sont pas des paroles qu'il faut ici, ce sont des actes. Que celui qu'on accuse fournisse la preuve demandée, ou je saurai bien.... »

Et comme l'inculpée demeurait immobile, le chef fit un signe. Deux Touareg s'approchèrent, mais avant qu'ils eussent porté la main sur René, d'Ex étendit le bras vers elle et dit :

« Toute violence est inutile. Cette enfant est une femme. Les femmes ne sont-elles plus sacrées pour les Touareg? »

La noblesse de l'attitude du capitaine, le spectacle de la malheureuse jeune fille fondant en larmes et croisant ses mains sur sa poitrine dans un geste de suprême pudeur, en imposèrent aux Arabes.

« Femmes, dit Si Mohammed en s'adressant aux compagnes de ses guerriers, emmenez cette femme avec vous. »

Puis, se tournant vers d'Ex et Sbâdjeri, il ajouta :

« Quant à vous, vous êtes mes prisonniers et vous apprendrez bientôt que l'on ne se joue pas impunément des Touareg. »

CHAPITRE XIII

CAPTIFS DES TOUAREG

D'Ex et Sbâdjeri avaient été conduits dans une tente dont l'entrée était gardée par un Targui armé.

Sbâdjeri, auquel le sens des paroles échangées entre Hénoch et Si Mohammed el-Amra avait en partie échappé, s'enquit auprès de d'Ex des raisons de l'hostilité subite des indigènes, et le capitaine, dont le cœur trop plein éprouva un certain soulagement à se déverser dans celui de son compagnon, les lui expliqua en s'aidant, comme il l'avait fait déjà plusieurs fois, d'un mélange de mots arabes et français. Sbâdjeri apprit ainsi qui était Renée, ce dont il se doutait déjà, car l'incident précédent lui avait permis de deviner que son jeune compagnon était une femme, et, connaissant de vue les enfants du commandant Gœrmain, il avait compris par quelle supercherie la jeune fille s'était substituée à son frère.

Après avoir donné ces explications à l'Arabe, le capitaine retomba dans ses tristes réflexions. Il ne songeait pas sans angoisse à la destinée future de Renée, prisonnière du chef des Touareg dont elle resterait sans doute à jamais l'esclave. Le sort de Sbâdjeri et le sien l'inquiétaient peu : il pensait avec

juste raison qu'après un de ces châtiments corporels en faveur dans les tribus du désert ils pourraient contre une rançon recouvrer leur liberté. La situation de Pennoël et de Farlhan le tourmentait beaucoup plus : il craignait que ses deux compagnons, restés à bord de l'*Explorateur* dans l'ignorance du revirement des Touareg, ne fussent attaqués à l'improviste, ou que, s'ils apprenaient la captivité des trois débarqués, ils ne trouvassent la mort en essayant témérairement de les délivrer par la force.

Après la pensée du triste avenir réservé à cette chère Renée, ce qui affligeait le plus le capitaine était la certitude de l'avortement complet de son expédition au moment même où elle allait toucher au but. Que deviendrait le commandant Gœrmain retenu sur les bords du Tchad par l'hostilité des indigènes et dont les ressources devaient chaque jour être diminuées par les incessantes exigences du sultan qui lui offrait la protection de sa capitale; que deviendrait le commandant Gœrmain si le secours moral et matériel que l'*Explorateur* lui apportait venait à lui manquer?

Tourmenté de ces pensées, d'Ex n'hésita pas à sacrifier complètement le faible espoir qui pouvait lui rester de voir Renée, Sbâdjeri et lui être délivrés par Pennoël et Farlhan, et, déchirant une page de son carnet, il rédigea une note dans laquelle, comme chef d'expédition, il donnait à ses amis l'ordre formel de partir aussitôt pour Barroua, ce que permettait le vent, passé au nord depuis peu. Pennoël et Farlhan, ajoutait-il, ne devraient songer à la délivrance de leurs compagnons qu'après avoir porté au commandant Gœrmain le secours réclamé par lui; aucun péril de mort ne menaçait les prisonniers, et le commandant, grâce à son influence rehaussée par l'arrivée de l'aérostat, serait à même de leur faire rendre la liberté beaucoup plus facilement que ne pour-

raient le faire les passagers de l'*Explorateur* réduits à leurs propres forces.

Cette note rédigée, il restait à la faire parvenir à destination et en cela résidait la grosse difficulté. D'Ex, n'entrevoyant aucun moyen de la résoudre, retomba alors dans sa douloureuse incertitude du sort réservé à son aérostat et à ses amis.

Renée, de son côté, n'était pas moins désespérée que le capitaine. Elle pensait moins à elle-même qu'à son père et à ses compagnons et s'accusait d'avoir été, par son entêtement à vouloir partir quand même pour Barroua, la cause unique de l'avortement de l'expédition et de la captivité des aéronautes. Elle voyait clairement que la dernière machination d'Hénoch n'aurait pu aboutir si à sa place son frère eût été l'hôte de l'*Explorateur*; aussi Renée, s'estimant coupable, était-elle résolue à tous les sacrifices pour sauver ses amis.

Elle se trouvait dans cet état d'esprit quand, une demi-heure environ après sa relégation dans une des tentes réservées aux femmes touareg, elle vit paraître devant elle Hénoch, auquel une liberté complète était laissée maintenant d'aller et venir dans le camp.

Hénoch se découvrit en entrant, et, dissimulant sous des manières respectueuses l'insolence de ses exigences, il lui adressa ces paroles :

« Mademoiselle, votre plus grand désir en ce moment, je n'en doute pas, est de réparer le tort involontaire que vous avez fait à vos compagnons : aussi je viens vous en apporter le moyen, moyen que mon respect pour vous et mon admiration pour votre courage vous garantissent être honnête et acceptable pour une femme d'honneur, pour la fille du commandant Gœrmain.

— Votre langage me surprend profondément, répondit la

jeune fille : comment, vous, qui jusqu'ici n'avez songé qu'à nous trahir, pouvez-vous maintenant nous tirer de la situation terrible dans laquelle vous-même nous avez mis? Vous ne pouvez être de bonne foi, aussi ferais-je mieux de refuser de vous entendre; cependant mon désir de sauver mes compagnons me commande de ne rien négliger de ce qui peut contribuer à leur salut : ainsi parlez, je vous écouterai.

— Vous m'accusez d'avoir voulu amener la perte de notre expédition, répondit Hénoch, cependant vous n'en avez aucune preuve certaine. Quand j'ai cherché à me dégager du mauvais pas dans lequel à la suite de vos accusations je me trouvais engagé, j'étais en état de légitime défense. Si avant-hier vous m'aviez avoué votre identité, je me serais regardé comme engagé d'honneur à conserver votre secret, même au prix de ma liberté, et si le capitaine d'Ex ne m'avait pas traité en ennemi je ne vous eusse pas quittés. Vous m'aviez déclaré la guerre, j'ai dû accepter la lutte. Dans cette lutte, vous avez succombé, et maintenant je cherche, ou plutôt j'ai le moyen de rendre la liberté à vos compagnons et à vous, mais ce ne sera pas sans posséder la certitude de pouvoir continuer mon voyage avec vous, non pas en prisonnier, mais en égal. Je m'efforcerai par la suite de reconquérir votre amitié perdue pour moi à la suite de l'hostilité de ma conduite de ce matin qui, si vous voulez m'y aider, n'aura aucune conséquence fâcheuse....

— Je vous arrête encore, interrompit la jeune fille, car je ne puis comprendre le motif qui vous fait m'entretenir de ces choses, moi une femme. Si vous avez un marché..., des propositions, veux-je dire, à soumettre à vos anciens compagnons, ce n'est pas avec moi, mais avec le chef de l'expédition, avec M. d'Ex, qu'il convient de vous entendre.

« Vous l'avez fait déjà? Alors en quoi mon opinion vous

est-elle nécessaire? Ce que le capitaine d'Ex m'ordonnera de faire, je le ferai : mais c'est à lui, non à moi, de décider de la conduite à tenir.

— Je n'ai pas encore vu le capitaine, mademoiselle, parce qu'avant de lui faire part de mes desseins je veux être certain que vous acquiescerez aux conditions moyennant lesquelles mon concours vous sera assuré.

« Si j'ai demandé à prendre passage à bord de l'*Explorateur*, c'était dans l'unique but d'aider à la réussite de l'expédition du commandant Gœrmain. Ma sympathie était donc tout acquise à mes compagnons et en particulier à vous, fille de celui sous les ordres duquel je rêvais de m'enrôler. Cette sympathie ne fit que s'accroître durant les premiers jours du voyage, bien que vous sembliez montrer à mon égard une méfiance de plus en plus grande. Quand vint cette accusation atroce que vous fûtes la plus ardente à soutenir contre moi, je compris que par votre faute tout était perdu pour moi et mon espoir de devenir un des fidèles lieutenants de votre père, et même mon honneur d'honnête homme. De ce jour disparut ma sympathie pour vous, principal artisan des malheurs qui m'accablaient. J'en vins même, je crois, à vous haïr. Vous devinez le reste : je m'échappai, et, dans le seul but de m'assurer quelques heures de répit, je coupai la corde d'attache de l'*Explorateur*.

« Après m'avoir saisi, les Touareg me ramenèrent au lieu de votre campement ; quand je vis que j'allais retomber entre les mains de mes anciens amis, devenu mes implacables ennemis, quand je pensai que j'allais être jugé et condamné par mes compatriotes, je ne raisonnai plus. Comme une bête traquée, réduit à la dernière extrémité, je fis usage de la seule arme en mon pouvoir : la délation. N'en avais-je pas le droit? Vous m'aviez déclaré la guerre ; d'ailleurs deux jours

avant ne m'aviez-vous pas, vous aussi, accusé faussement? De plus je savais qu'en vous compromettant momentanément pour me sauver je pourrais par la suite réparer mes torts : cela excuse ma conduite. Quand je vous vis brutalisée par ces sauvages, mon inimitié pour vous cependant disparut, et je regrettai amèrement de vous avoir exposée à de pareils dangers. Maintenant je veux vous sauver, j'en ai le moyen, mais il me faut des garanties pour l'avenir : puis vous m'avez fait trop souffrir, cette souffrance appelle une compensation.

« Cela pourra vous paraître étrange, mais, pour des raisons personnelles, je désire que quand vous devrez vous marier vous m'en préveniez et ne le fassiez pas sans mon consentement. Le moment venu, je vous ferai connaître quelles conditions je mets à ce consentement. »

Hénoch en demandant cet engagement à la jeune fille espérait la placer sous son entière dépendance, ce qui lui permettrait de reprendre rang parmi les compagnons du commandant Gœrmain; de plus, il se réservait la possibilité d'exercer à courte échéance un chantage fructueux. La famille Gœrmain était en effet très riche, Renée devait se marier avant sa majorité sous peine de perdre le bénéfice d'un legs important à elle fait par une tante à son lit de mort.

Renée ne le comprit pas ainsi, elle crut qu'Hénoch voulait lui imposer un époux de son choix ou tout au moins tirer vengeance d'elle en s'opposant à son mariage avec un de ses cousins, second du commandant Gœrmain sur le Tchad, le lieutenant de vaisseau Vostpré d'Ourst, auquel sa famille l'avait déjà à demi fiancée.

Elle fut atterrée et répondit :

« Mais, monsieur, que peut vous importer? Puis comment pourrai-je jamais?... Non, vraiment, je ne sais, il me semble rêver. Quelle étrange chose! Songez que vous

avez affaire à une jeune fille. Comment expliquerai-je à mon père?...

— Il est bien entendu, répondit vivement Hénoch, que cette convention doit rester secrète. Tout s'arrangera d'ailleurs facilement. Vous le verrez, n'ayez aucune crainte.

— Non, vraiment, je vous en prie, exigez de moi autre chose. Je ne peux....

— Vous ne pouvez, dites-vous! Il le faut cependant. A cette condition seule vos compagnons et vous serez sauvés. Réfléchissez y bien, vous avez mortellement offensé les Touareg et ils ne vous rendront contre aucune rançon. Puis songez à vos compagnons : la mort peut-être, un châtiment terrible et une dure captivité à coup sûr les attendent. Promettez-moi ce que je vous demande : vous ne vous marierez jamais sans le consentement de votre père, n'est-ce pas? Eh bien, vous est-il si difficile de demander aussi le mien? Pensez que vous seule êtes la cause de la captivité de vos amis; pensez que votre père périra si les secours apportés par l'*Explorateur* ne lui arrivent pas, et vous consentirez....

« Je sors et reviendrai dans un quart d'heure. Je veux vous épargner toute réponse parlée trop pénible à formuler. Préparez un mot écrit exposant la situation à votre oncle et lui disant aussi d'avoir confiance en moi qui seul puis vous sauver. A mon retour, si vous acceptez mes conditions, donnez-moi ce billet pour le docteur Pennoël : ce sera un engagement formel que vous prendrez ainsi, et, avant demain, l'*Explorateur*, profitant de la brise du nord qui vient de se lever, nous emportera tous six vers votre père. »

Hénoch sortit aussitôt, certain d'avoir ébranlé la jeune fille et espérant beaucoup.

Il ne s'était en effet pas trompé; quand il rentra dans la tente un quart d'heure plus tard, René se soutenant à peine,

tant la lutte intérieure qui s'était livrée en elle durant ces courts instants l'avait abattue, Renée se leva comme un automate et lui tendit le billet demandé. La courageuse enfant se sacrifiait au salut de son père et de ses compagnons.

Satisfait d'avoir atteint son but, Hénoch ne prononça pas une parole. Il prit la lettre, s'inclina et ressortit aussitôt pour se diriger en se dissimulant de son mieux vers l'endroit où l'*Explorateur* était toujours ancré sous la garde de Pennoël et de Farlhan, encore dans la plus complète ignorance des derniers événements.

Sur sa route, il rencontra les femmes touareg allant à la fontaine, mais n'eut pas de peine à passer inaperçu d'elles.

Parvenu au-dessous de la nacelle, Hénoch, dont l'arrivée avait causé la stupéfaction de Pennoël et de Farlhan, leur cria de lui jeter une ficelle, car, disait-il, il avait pour le docteur un billet de Renée.

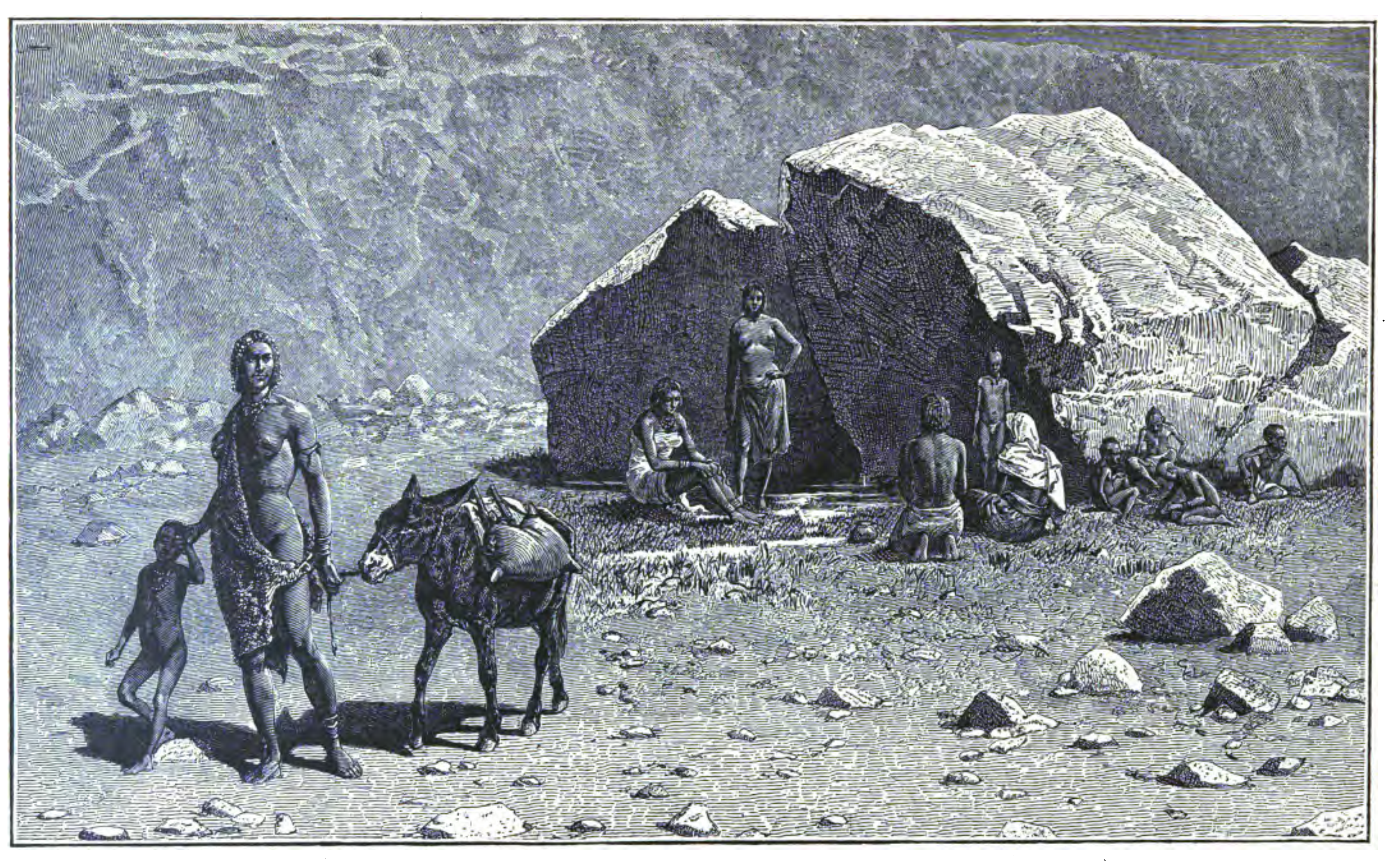
Pennoël satisfit à sa demande, et quelques instants plus tard il déchiffrait avec peine les mots suivants écrits par la main tremblante de sa nièce :

« Le capitaine, Sbâdjeri et moi sommes prisonniers des Touareg; la faute en est à moi dont l'identité a été découverte. M. Hénoch seul peut nous sauver, je sais qu'il le veut, confiez-vous à lui, mon cher oncle. Il vous dira ce qu'il faut faire. Ne le repoussez pas, sinon nous sommes tous perdus et mon pauvre père avec nous. »

Pennoël crut d'abord à une supercherie, mais il reconnaissait l'écriture de Renée, aussi cria-t-il au messager :

« Qui vous envoie? que voulez-vous?

— Le billet de Mlle Renée a dû vous l'apprendre, répondit Hénoch; je veux m'entendre avec vous pour sauver nos compagnons prisonniers. J'ai un moyen infaillible pour cela.



Femmes touareg à la fontaine.

Envoyez-moi la petite nacelle afin que je puisse vous rejoindre, ou descendez à terre. »

Pennoël, peu disposé à admettre Hénoch à bord, réfléchit qu'en descendant il s'exposait seul; Farlhan restant dans la nacelle, l'aérostat n'était en effet pas abandonné.

Le mécanicien, stupéfait d'avoir entendu le fils du commandant Gœrmain être appelé mademoiselle sans que son oncle eût protesté, aurait bien hasardé une des nombreuses questions qui se pressaient sur ses lèvres, mais les circonstances étaient trop graves. Sans dire mot, il descendit donc son compagnon, demeurant lui-même à bord, sa carabine chargée à portée de sa main, décidé à en faire usage contre Hénoch à la moindre tentative hostile de ce dernier.

A peine le docteur fut-il sorti de la petite nacelle, qu'Hénoch lui dit :

« Le temps est précieux pour nous, car la constatation de mon absence par les Touareg peut faire avorter mes projets de délivrance de vos amis. Comme la lettre de Mlle Renée vous l'apprend sans doute, le capitaine d'Ex, Sbâdjeri et votre nièce sont en ce moment prisonniers des Touareg, et vous-mêmes serez attaqués cette nuit....

— Je ne puis comprendre, interrompit Pennoël, posant à Hénoch la même question que peu avant lui avait faite Renée, comment vous, qui jusqu'ici avez cherché constamment à nous nuire....

— Je vous l'ai dit, répliqua Hénoch en saisissant le bras du docteur et en mettant dans ses paroles un accent de sincérité indéniable, je n'ai pas le loisir de me disculper à vos yeux; tout m'accable et cependant je vous suis tout dévoué. Croyez-moi, il y va du salut de vos compagnons et du vôtre. Ne m'interrompez plus. Écoutez-moi; ce que je vais vous dire vous prouvera mon dévoûment, vous me jugerez ensuite à

mes actes. Je sais que les Touareg ne vous attaqueront pas avant le coucher du soleil. Or, à la tombée de la nuit, vos compagnons, délivrés par moi, seront ici et vous pourrez les enlever dans les airs. Secondez-moi. D'ailleurs la manœuvre que je vais vous proposer est si simple que vous ne pouvez refuser de la faire, même si vous doutez. Et puis, sans mon aide croyez-vous pouvoir délivrer trois prisonniers gardés par plus de cinquante guerriers?

« Voici ce que je vous conseille, cela ne compromet en rien votre sécurité, tout au contraire. L'*Explorateur* est trop facilement attaquable en ce moment, il est à peine à cent mètres de terre, et ses guides-rope une fois saisis et attachés par les Touareg vous seriez à leur merci. Allongez votre corde d'ancre, doublez-la et montez à quatre cents mètres; allongez aussi la corde de votre petite nacelle.... Et à ce propos, dites-moi, le treuil pourrait-il enlever d'un seul coup quatre hommes?

— Certes oui, répondit Pennoël, le câble de la petite nacelle est calculé pour résister à un effort de plus de huit cents kilos, et le treuil, mû par le moteur, pourra les enlever facilement; mais....

— Parfait. Eh bien, à la nuit tombée, avant que la lune ne se lève, vos compagnons et moi embarquerons dans la petite nacelle. Le capitaine d'Ex lui-même vous donnera par le téléphone l'ordre de nous remonter à bord. Vous croirez alors, je pense, à mon ardent désir de vous sauver.

« Voici la marche à suivre : Dès que le soleil aura disparu, pas avant pour ne pas donner l'éveil, montez assez haut pour faire perdre terre aux guides-rope; laissez reposer sur le sol la petite nacelle, et quand vous entendrez dans le téléphone le capitaine d'Ex vous dire qu'il est là avec Sbâdjeri, Renée et moi, remontez-nous rapidement. De cet instant vos amis

seront sauvés. Quant à les amener au pied de l'aérostat à l'insu des Touareg, cela me regarde ; je compte fermement y réussir. Sur ce, adieu ; je rentre au camp, où l'on pourrait s'apercevoir de mon absence. »

Et, sans attendre la réponse du docteur, Hénoch s'éloigna aussitôt en se dissimulant derrière les rangées de hautes herbes comme il l'avait fait en venant.

Pennoël remonta à bord et fit part à Farlhan des propositions d'Hénoch.

A n'en pas douter, les deux passagers de l'*Explorateur* n'avaient aucun moyen de délivrer leurs compagnons, et la manœuvre préconisée par Hénoch, tout en n'aggravant en rien la situation actuelle de l'aérostat, donnait, s'il était sincère, la seule espérance de salut possible. La lettre de Renée était formelle, elle disait de se conformer à ce plan, et les deux amis convinrent qu'il serait criminel à eux de ne pas suivre l'avis, selon toute apparence si sage, d'augmenter l'altitude de l'*Explorateur*.

Pennoël et Farlhan, persistant à voir un traître dans l'Hénoch des jours passés, ne pouvaient comprendre par quel revirement subit il voulait maintenant s'employer au salut des prisonniers ; mais, bien que sa conduite leur parût pleine de mystères, ils n'en résolurent pas moins de se conformer à un plan dont le premier effet était d'augmenter leur sécurité, tout en laissant la possibilité de secourir efficacement leurs compagnons.

Ils venaient de prendre cette résolution commandée par la raison, et une heure à peine s'était écoulée depuis le départ d'Hénoch, quand tout à coup Pennoël, qui, la lorgnette à la main, observait le camp targui, en vit sortir un Arabe qu'à son costume, à sa taille au-dessus de la moyenne et à sa tournure générale, il reconnut aussitôt pour Sbâdjeri. Quel-

ques instants plus tard, en effet, Sbâdjeri lui-même saluait joyeusement les aéronautes de ces mots auxquels ils ne pouvaient croire :

« Tous sauvés, nous amis des Touareg maintenant; voici lettre du capitaine. »

L'Arabe se trouva en un clin d'œil dans les bras de ses deux amis et leur remit une lettre laconique de d'Ex conçue en ces termes :

« Je vous envoie Sbâdjeri seul pour ne pas vous effrayer par la vue de plusieurs hommes se dirigeant vers vous. Je connais la démarche d'Hénoch auprès de vous, il était de bonne foi, mais quelle condition détestable il avait mise à son concours! Cet homme est décidément odieux. Maintenant tout est changé : les Touareg sont nos amis ; en ce moment je signe avec leurs chefs un traité d'alliance. Prenez Sbâdjeri à bord et venez vous ancrer aussi près que possible du camp. Je réponds de tout.

« D'Ex. »

Voici ce qui s'était passé et avait amené ce changement heureux dans la situation des trois prisonniers.

Au moment où Hénoch quittait le camp pour se diriger vers l'*Explorateur*, une troupe d'Arabes montés à mehari entrait dans ce camp et y était reçue avec de grandes marques de respect par les Touareg et par Si Mohammed el-Amra lui-même. Cette troupe accompagnait en effet un noble Arabe de la famille sainte de ces marabouts de l'Aïr qui se disent les petits-fils du Prophète.

Abd el-Kader ben Arousia, tel était le nom de ce musulman vénéré, avait aperçu l'aérostat à l'ancre dans le nord et sa première question à Si Mohammed fut à son sujet. Si Mohammed le mit au courant des aventures de cette



Une troupe d'Arabes montés à mehari.

journée et sur sa demande fit amener devant lui d'Ex et Sbâdjeri.

A la vue du Zibânais, Abd el-Kader ben Arousia se leva et s'avançant à sa rencontre la main tendue il lui fit le plus chaleureux des accueils. Oublieux de sa qualité de captif des Touareg, il l'appela même son meilleur ami.

Par bonne fortune, Sbâdjeri, dans sa traversée du Sahara trois mois auparavant, avait eu l'occasion de rendre un service signalé à Abd el-Kader. Il l'avait rencontré, perdu loin de tout secours, seul, mourant de soif au milieu des solitudes situées à l'est d'Agadès, et l'avait sauvé de la situation terrible dans laquelle l'avait mis la mort de son mehari, survenue subitement.

Par la bouche de Sbâjderi et grâce à cette circonstance, les prisonniers que Si Mohammed el-Amra avait jusqu'alors refusé d'entendre purent se justifier du crime d'imposture dont ils étaient accusés, et les Touareg apprirent comment Renée, profitant de sa ressemblance frappante avec son frère, avait été admise à bord de l'*Explorateur* à l'insu de ses compagnons qui croyaient avoir avec eux le fils du commandant Gœrmain.

Après ces explications dont Si Mohammed el-Amra reconnut la parfaite bonne foi, et sur le désir exprimé par Abd el-Kader ben Arousia, il rendit la liberté non seulement à d'Ex et à Sbâdjeri, mais encore à Renée, à laquelle cependant il pardonnait difficilement d'avoir voulu le tromper. L'influence du marabout et la qualité d'enfant du commandant Gœrmain, son ami, qu'il ne pouvait maintenant refuser à la jeune fille, le déterminèrent à user d'une clémence complète à son égard.

Sbâdjeri venait à peine de remporter cette victoire, qu'Hénoch parut dans le groupe formé par les chefs touareg

et les trois aéronautes. Aussitôt Si Mohammed, dont la colère mal contenue cherchait une victime, l'interpella violemment en lui demandant pourquoi il ne l'avait pas prévenu que Renée était la fille du commandant Gœrmain. Hénoch, ignorant les nouvelles dispositions du cheik targui envers les aéronautes, crut devoir continuer son système d'accusation, et, le prenant de très haut, il lui répliqua qu'il ne lui avait pas dit une pareille chose parce qu'elle était fausse.

Si Mohammed, courroucé, lui répondit :

« Tu n'es qu'un chien qui cherches encore à te moquer de moi, et ne veux même pas avouer ton mensonge quand il est découvert. »

En entendant ces mots, Hénoch perdit tout sang-froid; sans songer à la conséquence de ses paroles, il répondit au Targui :

« Et toi, tu n'es qu'un enfant crédule auquel les racontages d'une femme font perdre le jugement, ou plutôt tu n'es qu'une femme versatile toi-même.... »

Hénoch ne put achever. Le chef avait dirigé contre sa poitrine le fer de sa lance et il allait se venger immédiatement de cette injure, si Renée, retenant son bras, n'eût fait dévier le coup. Hénoch saisit le bois de la lance, et l'arrachant des mains de Si Mohammed, il l'en frappa au visage.

Dix Touareg aussitôt s'emparèrent de l'insulteur tandis que Si Mohammed, étendant le bras vers lui, disait :

« Oui, tu n'es pas digne de mourir de la main d'un chef, mais tu as osé me frapper et tu ne verras pas se lever la nouvelle aurore. »

Tels étaient les événements survenus depuis qu'Hénoch avait quitté Pennoël.

D'Ex, pressé de profiter des bonnes dispositions des Touareg à son égard, avait offert à Si Mohammed de signer avec la France le traité dont les bases eussent déjà été posées

sans l'intervention d'Hénoch ; en même temps il avait annoncé qu'attendu à Barroua par le commandant Gœrmain, il repartirait le soir même....

Suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, Pennoël et Farlhan conduisirent l'aérostat au-dessus des premières tentes du camp targui ; là une amarre jetée par-dessus bord fut fixée solidement à terre sur les indications données par Sbâdjeri, puis ce dernier et Pennoël descendirent et eurent bientôt rejoint les chefs touareg qui avaient manifesté le désir de faire la connaissance du beau-frère du commandant Gœrmain.

Sur le seuil de la tente dans laquelle étaient assis Si Mohammed et le capitaine d'Ex, occupés à rédiger en français et en arabe le traité d'alliance, se tenait Abd el-Kader ben Arousia. Il reçut chaleureusement Pennoël, heureux, lui dit-il, de voir le beau-frère du célèbre explorateur auquel il portait un vif intérêt depuis que Sbâdjeri lui avait, suivant son expression, sauvé la vie.

Ce fut en prenant le café préparé bouilli à la manière arabe, et boisson de luxe pour les Touareg, que fut signé le traité qui, comme toutes les pièces de ce genre dans ces contrées, commençait par ces mots :

Louange à Dieu unique !
Que le salut et la bénédiction d'Allah soient sur nous !

A six heures, d'Ex et ses compagnons prirent congé de leurs hôtes, abandonnant Hénoch, qu'il ne pouvait être question de soustraire à la vengeance des Touareg. Puis, les aéronautes étant remontés à bord de l'*Explorateur*, l'amarre fut coupée, et par la nuit noire illuminée des feux de l'arc voltaïque allumé dans la nacelle en signe d'adieu, la route reprit vers le sud, au milieu des acclamations des Touareg, qui saluaient le départ de l'aérostat des décharges répétées de leurs armes.

CHAPITRE XIV

LE LAC TCHAD A L'HORIZON LOINTAIN

La première partie de cette nuit, durant laquelle se continua invariablement la marche au sud, fut consacrée par les aéronautes à se raconter les uns aux autres les différentes péripéties de leurs aventures de la journée. Seule, Renée, gênée au milieu de ses compagnons depuis que son sexe n'était plus un secret pour eux, n'assista pas à cet échange d'idées : elle avait prétexté une grande fatigue et s'était retirée dans sa cabine.

Après avoir franchi l'oasis et avoir gravi les falaises qui la bordent au sud, les guides-rope de l'*Explorateur* glissèrent sur le sol même de la savane, dont la surface recouverte d'une herbe de plus en plus haute opposait à leur avancement une résistance appréciable et ralentissait la marche du navire aérien vers le Tchad.

Vers dix heures, alors que la lune brillant d'un vif éclat à travers la nuit sereine inondait le steppe de sa lumière laiteuse, la brise du nord, dont la force avait toujours été en décroissant, devint à peine sensible, et l'*Explorateur*, retardé par le frottement de ses câbles à la traîne, n'avança plus qu'avec une extrême lenteur. Un homme eût pu le suivre

sans courir, et cette lenteur de sa marche permettait aux aéronautes de scruter tous les détails de la savane coupée de rares bouquets de bois, qui sous l'éclairage de l'astre des nuits revêtaient un aspect d'îlots en faible saillie sur la mer plate des graminées.

Le capitaine d'Ex devait prendre le second quart de la veille à deux heures du matin; aussi était-il, depuis un moment, allé se reposer dans sa cabine et Sbâdjeri l'avait imité. Pennoël et Farlhan, ce dernier presque complètement remis de sa blessure, veillaient seuls à bord, silencieux, absorbés dans le spectacle plein de mélancolie de l'uniformité du steppe, quand, en traversant un bouquet d'arbres, la marche déjà si lente du navire aérien s'arrêta tout à fait.

« Nous voilà pris, fit Pennoël : un des guides-rope doit s'être engagé dans une fourche entre deux branches.

— Peut-être, répondit Farlhan; cependant, comme la brise a encore faibli, l'arrêt peut être dû tout simplement au frottement plus considérable des guides-rope dans les arbres. »

Aéronaute praticien qui ne comptait plus ses voyages aériens, le mécanicien pouvait émettre cette opinion en toute connaissance de cause et il devait avoir l'habitude de la manœuvre à faire en pareil cas, aussi Pennoël lui demanda-t-il :

« Quel est, à votre avis, le procédé à employer pour reprendre notre marche? Quoique lente, elle nous rapproche du but, et cette immobilité forcée me fait bouillir d'impatience.

— Nous avons plusieurs moyens à notre disposition, répondit Farlhan après un instant de réflexion : nous pouvons nous délivrer en aidant l'action du vent avec nos hélices, nous pouvons jeter du lest et diminuer ainsi la longueur de la

partie des câbles à la traîne; je puis encore descendre et aller dégager le guide-rope engagé, si, comme vous le pensez, telle est la cause de l'arrêt.

— Je crois préférable, répliqua Pennoël, de jeter du lest, car cela nous permettra d'éviter toute nouvelle halte de cette nature; d'ailleurs nous avons fait une grande dépense de gaz tous ces jours-ci et il y a lieu de ménager notre combustible de réserve; puis, comme nous allons bientôt arriver, il est moins important pour nous d'économiser notre lest.

— Avant de jeter du lest, je pourrais descendre, proposa Farlhan, je me rendrais compte si notre arrêt n'est pas occasionné par la prise d'un guide-rope dans une fourche, quoique ce soit peu probable, ce phénomène se présentant très rarement.

— Je ne me soucie guère de vous voir descendre, répliqua Pennoël : j'aurais trop peur que vous ne vous trouviez une seconde fois abandonné; puis... écoutez ce bruit. »

Au-dessous de la nacelle, un râlement sourd et continu se faisait entendre depuis un instant au milieu du silence absolu de la nuit.

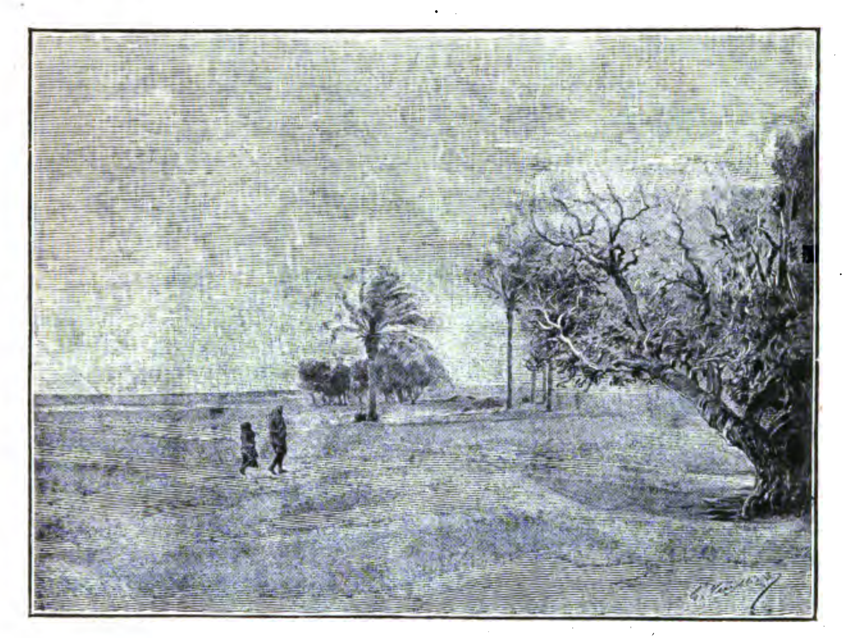
« Ou je me trompe fort, reprit Pennoël, ou un lion se trouve caché sous ce feuillage; il nous a deviné et.... »

Un long rugissement retentit à ce moment au-dessous des aéronautes, confirmant le dire de Pennoël.

« Terrible voisinage, fit le docteur : heureusement nous sommes hors de portée, ici, dans notre forteresse aérienne. Brr! voilà, mon cher Farlhan, qui va vous faire renoncer à vos projets de descente. Jetons du lest et espérons qu'il en faudra peu pour nous dégager. »

Farlhan convaincu ne répondit rien, et, exécutant la manœuvre avec son calme accoutumé, il jeta progressivement

300 kilogrammes de plomb. La quinzième gueuse disparaissait à peine, traçant à la suite des précédentes un sillon aussitôt refermé dans le feuillage vivement éclairé par la lune, que l'*Explorateur* se redressa doucement et reprit sa marche vers le sud, dérapant ses guides-rope avec un grand bruit de branchages froissés. Un second rugissement éclata,



Aux approches du Tchad.

dans lequel Pennoël crut distinguer comme un regret du fauve de sentir sa proie lui échapper, puis le roi du désert resta silencieux, caché dans le bois d'où il ne jugea pas prudent de sortir, craignant sans doute une attaque du monstre aérien dans la plaine découverte.

Peu après cet incident de l'arrêt momentané de l'*Explorateur,* le mécanicien, dont les forces n'étaient pas tout à fait revenues, se retira dans sa cabine et Pennoël resta seul à la garde de l'aérostat. A deux heures, le capitaine d'Ex le releva

et le calme le plus absolu continua à régner autour du ballon pendant le reste de cette nuit.

Aux premières lueurs du jour, le vent augmenta un peu de force, tout en conservant sensiblement la même orientation favorable au voyage; l'*Explorateur*, inclinant un peu sa marche vers l'est, s'était rapproché de la route des caravanes. A ce moment il traversait un petit désert de sables, le dernier qu'il dût croiser avant d'arriver au Tchad.

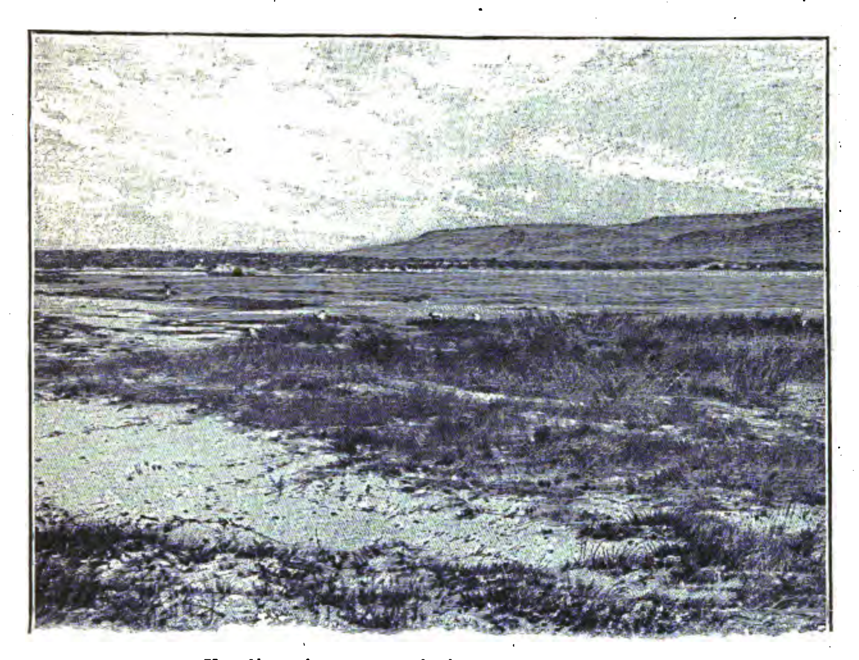
Au sud, ce petit désert était bordé de collines rocheuses de couleur grisâtre semées de vastes taches blanches dont le capitaine ne pouvait s'expliquer l'origine. Pennoël qui l'avait rejoint le premier, bientôt imité par les autres voyageurs, émit l'opinion que ces bandes d'un blanc sale étaient des amas de guano, et cette explication dont la vérité ne pouvait être mise en doute, car elle s'appuyait sur les rapports de nombreux voyageurs, étonna profondément ses compagnons; ils ne comprenaient pas comment une solitude aussi aride pouvait donner asile à des êtres vivants, fussent-ils des oiseaux.

« L'existence de ces guanos, dit Pennoël, tendrait à prouver que cette partie déserte des steppes soudaniens a été autrefois recouverte de végétation; cela n'a rien qui doive nous étonner outre mesure, car les sables envahissants ont en maints endroits enseveli de vastes territoires jadis fertiles.

— Décidément, dit Farlhan, nous voyageons dans le pays des merveilles depuis que nous avons quitté notre dernier lieu de halte, l'oasis....

« Mais, à propos, monsieur le docteur, vous ne nous avez pas dit encore le nom de l'oasis auprès de laquelle nous avons stationné hier, où nous avons rencontré les Touareg et où, par ma foi, nous avons couru les uns et les autres une série de dangers si divers.

— Cette oasis déserte n'est désignée à ma connaissance par aucune appellation sur la carte, et ceci n'a rien d'étonnant, car, en dehors des routes ordinaires suivies par les caravanes, cette partie du Soudan est peu connue. J'estime cependant qu'il serait bon de la baptiser, ne fût-ce que pour nous permettre d'en causer entre nous; puis, comme vous le



Une ligne immense miroitant apparut au sud.

faites remarquer, Farlhan, elle a été assez fertile en événements pour que nous ayons acquis le droit de lui donner un nom.

— Oui, mais quel nom? fit le mécanicien pensif.

— Voici une belle occasion de prouver notre reconnaissance à Sbâdjeri qui, par deux fois, nous y a tiré d'embarras, en se montrant un vrai héros dans sa lutte contre l'anthropoïde tout d'abord, ensuite en délivrant les prisonniers des Touareg : aussi je vous propose de baptiser cette oasis l'*oasis Sbâdjeri.* »

La motion de Pennoël fut accueillie par les bravos de ses compagnons et à la grande joie de l'Arabe, auquel d'Ex expliqua la parraineté soudaine qui lui était dévolue. Séance tenante, le nom d'*oasis Sbâdjeri* fut inscrit sur la carte et sur le journal du bord.

Les collines rocheuses furent bientôt franchies, et dans sa course vers le sud-sud-ouest l'*Explorateur* laissa à l'occident une grande masse de verdure que d'Ex désigna comme l'oasis de Koufé, première étape des caravanes qui remontent du Tchad vers la Tripolitaine.

Sous l'influence du réchauffement de sa masse gazeuse produit par les rayons du soleil déjà très élevé au-dessus de l'horizon, le ballon, fortement délesté pendant la nuit, naviguait à plus de 300 mètres au-dessus de la plaine. Les deux plus longs de ses guides-rope touchaient seuls le sol de leurs extrémités, et cette forte altitude permit aux aéronautes d'apercevoir Koufé dans le lointain du sud-ouest.

Aussitôt après qu'eurent été franchies les roches noires qui bordaient le petit désert de sables, l'aspect du pays se modifia brusquement et une verdure abondante se montra de nouveau, semée de dents de granit jaillissant de loin en loin au-dessus de la couche de terre végétale.

C'était là dans toute sa pureté le type du paysage de cette région de transition qui, en une longue bande allant de l'ouest à l'est, sépare le désert aride du fertile Soudan.

L'*Explorateur* naviguait déjà depuis près d'une heure en ascension libre à une altitude variant entre 800 et 1 200 mètres, quand l'aspect du pays changea encore une fois progressivement. La savane se coupa de nombreux îlots sableux semés de dunes dont les masses élevées formant promontoires s'avançaient en maints endroits à travers les herbes étouffées sous leurs poids.

Enfin, vers midi, à un moment où l'altitude atteinte était supérieure à 1 200 mètres, une ligne immense miroitant sous les rayons de feu de l'astre du jour apparut au sud, barrant tout l'horizon; et le capitaine d'Ex, la montrant à ses compagnons, leur dit, d'une voix dont il ne cherchait pas à dissimuler l'émotion, ce seul mot bien fait pour amener un joyeux tressaillement dans leurs cœurs :

« Le lac Tchad! »

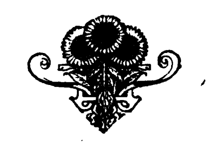


TABLE DES MATIÈRES

DE TRIPOLI AU TCHAD EN BALLON

Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD.

